C. L. R. James

Matthieu Renault

C. L. R. James

La vie révolutionnaire d'un « Platon noir »

La Découverte
9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Table des matières

Avant-propos 7
Pensée du mouvement, pensée en mouvement 7
Le pari biographique 12

1. L'enfant de Trinidad 17
De l'esclavage à la classe moyenne 17
Cricket et littérature : l'éducation d'un « intellectuel britannique » 20
À l'école de l'Empire : la race invisible 24

2. À la découverte du peuple antillais 31
Prémices d'une carrière littéraire : la vie des *barrack-yards* 31
The Beacon : culture et politique à Trinidad 36
Le capitaine Cipriani : vers l'autonomie des Antilles 40

3. Devenir marxiste en Angleterre 45
Nelson, Lancashire : la classe ouvrière anglaise 45
Une étoile montante du trotskisme 51
Pour la révolution mondiale 56

4. Préface à la révolution africaine 61
Le mouvement panafricain londonien 61
Toussaint Louverture : histoire et tragédie 67
Les Jacobins noirs : faire de l'histoire pour faire l'histoire... 70

5. Sur la « question noire » aux États-Unis 81
Un pionnier du « marxisme noir » 81
L'indépendance des luttes noires : politique et littérature... 88
Histoires révolutionnaires 94

6. La révolution américaine à venir 101
Au-delà du trotskisme : sur le capitalisme d'État 101
L'autonomie des masses ouvrières 106
Hegel et la fin du parti d'avant-garde 112

7. La civilisation américaine ou la lutte pour le bonheur 121
Amour, art et politique : la « question féminine » 121
Traduire le marxisme : sur les arts populaires américains... 126
Melville : le futur antérieur 131

8. Tragédie et démocratie 141
L'art des masses : de Hollywood à Shakespeare 141
La révolution hongroise ou l'autoémancipation en acte 146
Chaque cuisinier peut gouverner 151

9. En route vers l'indépendance 159
Le Ghana à l'avant-garde de la révolution mondiale 159
Retour au pays natal 165
Les dilemmes de l'émancipation en « pays arriéré » 171

10. La renaissance caribéenne 177
Cricket : après l'empire 177
La culture des outsiders 183
Le décentrement de l'histoire 188

11. Professeur James **193**
Marxiste toujours 193
Black Power 196
Postface au panafricanisme 201

Conclusion. Un héritage en partage **209**
Bibliographie sélective **215**
Index **219**

Avant-propos

Pensée du mouvement, pensée en mouvement

« Le temps passerait, les anciens empires s'effondreraient et de nouveaux prendraient leur place, les relations entre pays et entre classes se modifieraient avant que je ne découvre que ce n'était pas la nature des biens ni leur utilité qui importait, mais le mouvement, non pas où vous êtes et ce que vous avez, mais d'où vous venez, où vous vous rendez et à quel rythme vous y allez[1]. » Ces paroles sont gravées sur la stèle funéraire de C. L. R. James, historien et révolutionnaire caribéen mort à Londres en 1989 et inhumé sur son île natale de Trinidad. Issues de l'un de ses ouvrages majeurs, *Beyond a Boundary*, elles résument idéalement la trajectoire d'un homme dont la vie et la pensée auront été intimement liées au destin d'un siècle qu'il aura traversé presque de part en part. Comme bien d'autres penseurs issus des colonies, tout particulièrement des Antilles, James aura été un intellectuel diasporique, en mouvement permanent, naviguant entre les marges et le centre des empires, parcourant les routes constitutives de cet espace chargé d'histoire qu'est l'Atlantique noir, circulant entre ses pôles caribéen, européen, nord-américain et africain. Au-delà de son itinéraire personnel, il concevait la vie même comme mouvement, la formation de la personnalité comme un cheminement ;

1. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, Londres, Yellow Jersey Press, 2005 [1963], p. 3.

ainsi écrivait-il à la femme qu'il aimait : « Votre lettre [...] montre que vous êtes arrivée à un tournant sur votre route. Soyez sûre de bien l'examiner afin de découvrir d'où vous venez et où vous vous rendez[2]. »

Pour James, qui n'aura cessé d'interroger les relations entre personnalité et société, toute histoire individuelle doit être (re)saisie à la lumière du « mouvement de l'histoire » ; mouvement qu'il s'attacha sa vie durant non seulement à étudier, mais aussi à épouser de tout son être. Enfant des colonies britanniques, son existence fut indissociable de l'affirmation sur la scène mondiale des peuples colonisés d'Asie, d'Afrique et de la Caraïbe, prélude à la chute des grands empires coloniaux. Même si ces derniers ont peu à peu cédé la place à de nouvelles formes d'impérialisme et d'hégémonie postcoloniale, la vague de décolonisation amorcée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale fut la source d'un décentrement radical qui reste encore aujourd'hui un enjeu politique et intellectuel majeur. C'est ce dont témoignent les efforts pour provincialiser l'Europe (Chakrabarty) et/ou déprovincialiser le monde non européen[3]. Figure éminente du panafricanisme, James pensait les luttes anticoloniales en Afrique et aux Antilles comme partie intégrante d'un mouvement international de « révoltes noires » dont l'autre point d'ébullition se trouvait aux États-Unis. Loin d'avoir été initié au XX^e siècle, ce mouvement s'inscrit dans une histoire longue, aussi vieille que l'esclavage transatlantique ; une histoire que James s'attacha à retracer afin d'en tirer les enseignements à même de servir la lutte de la « race » opprimée.

Jamais James, cependant, à la différence de nombreux théoriciens postcoloniaux, n'a conçu cette histoire des marges comme irréductible à l'« histoire du monde », quand bien même celle-ci eût été une « histoire des vainqueurs » faisant de l'Occident la source d'où jaillit *toute* histoire. Il n'ambitionnait pas tant de contester le « grand récit de la modernité » que de l'arracher à sa matrice européenne-coloniale pour dévoiler le rôle central qu'avaient joué les sujets racialisés et colonisés dans *une* histoire qui ne se disait encore pour lui qu'au singulier. Selon lui, les luttes pour la décolonisation étaient

2. C. L. R. James, *Special Delivery. The Letters of C. L. R. James to Constance Webb, 1939-1948* (dir. Anna Grimshaw), Cambridge, Blackwell Publishers, 1996, lettre du 24 juillet 1945, p. 218-219.

3. Voir Gary Wilder, *Freedom Time. Negritude, Decolonization, and the Future of the World*, Durham et Londres, Duke University Press, 2015.

une composante clé de la « révolution mondiale ». Cette dernière, en l'absence de laquelle la fin de l'impérialisme était vouée à rester un songe creux, ne désignait à ses yeux rien d'autre que la révolution socialiste, nécessairement internationale. C'est à elle qu'il consacra tous ses efforts ; et il ne cessa jamais de la considérer comme inéluctable, et imminente. Depuis son premier séjour en Angleterre dans les années 1930 jusqu'à la fin de sa vie, James ne se conçut jamais autrement que comme un penseur et un révolutionnaire marxiste. Figure majeure du mouvement trotskiste, il rompit plus tard avec l'héritage du père de la IV^e^ Internationale et le modèle du parti d'avant-garde pour défendre la thèse de l'*autoémancipation* des masses prolétariennes, et plus largement des masses populaires. Cette rupture ne fut pourtant rien d'autre à ses yeux qu'un geste de fidélité aux principes fondamentaux du matérialisme historique et dialectique.

S'il est capital aujourd'hui d'étudier la trajectoire et la pensée de James, c'est parce que, sans doute plus que celles de n'importe quel autre penseur noir radical, elles permettent de réexaminer les conflits opposant depuis de nombreuses années la théorie marxiste à la critique postcoloniale en interdisant tout recours à des solutions de compromis telles que celles que l'on observe dans les tentatives pour « (re)marxiser » les études postcoloniales et/ou « déseurocentriser » le marxisme. Cet enjeu théorique est indissociablement un enjeu politique éminemment actuel dans une conjoncture où la gauche radicale, pensant souvent à tort avoir affaire à un problème entièrement inédit, éprouve la plus grande peine à (re)définir ses stratégies face aux revendications des minorités (immigrées, racialisées, postcoloniales). Celles-ci demandent en effet non seulement que leurs causes soient intégrées à l'agenda politique des mouvements anticapitalistes, mais exigent aussi de parler et d'agir en leur nom propre en défendant leur autonomie.

S'il fallait résumer la pensée et la pratique politiques de James à un seul objet, ce serait à n'en pas douter le « mouvement des masses ». Il en vint à concevoir ce dernier, sur les bases de la dialectique hégélienne, comme automouvement « par le bas » qui, dans ses phases d'épanouissement, est toujours mouvement révolutionnaire. Pour James, les grands épisodes révolutionnaires (révolution anglaise, Révolution française, révolution soviétique), en tant que paroxysme de la lutte des classes, impriment à l'histoire son mouvement, lui *donnent (un) sens*. C'est à l'intérieur de ce cadre « universel » que

s'inscrivent, sans reste, les mouvements d'émancipation des masses colonisées et racialisées. Il ne pouvait néanmoins être question pour lui de subordonner ces derniers à la lutte des masses ouvrières des pays occidentaux. Il fallait repenser de fond en comble les relations entre libération des « nations opprimées » et révolution socialiste. C'est à cette tâche que s'attela James de manière profondément originale, mais non sans tensions, voire contradictions, entre une perspective sur l'émancipation qui maintient la nécessaire antécédence de la révolution en Occident et une conception (décentrée) de l'indépendance, et de l'« avant-gardisme », des luttes noires-anticoloniales.

Ces tensions ont le plus souvent été interprétées comme l'effet d'un eurocentrisme dont James, qui aimait à rappeler qu'il était de « formation occidentale », ne se serait jamais départi et que son adhésion totale au marxisme aurait contribué à entériner. Dans une version plus élaborée, il a été avancé que, malgré ses efforts de décentrement, James serait resté prisonnier du clivage « prémoderne/moderne », autrement dit de la perspective historiciste fondatrice du partage binaire entre « pays avancés » (occidentaux) et « pays arriérés » (non occidentaux)[4]. Aussi légitimes soient-elles, ces explications ont pour défaut de ne jamais considérer les dilemmes internes à l'œuvre jamesienne que négativement, comme résultant de la persistance (inconsciente) d'un « reste » de vision impériale dont on pourrait *a posteriori* se débarrasser sans altérer les fondements de sa théorie de l'émancipation. D'autres interprètes ont quant à eux affirmé que, quelles que soient ses limites, la pensée de James s'était d'emblée définie en rupture avec un « marxisme orthodoxe » largement aveugle à la spécificité de l'oppression coloniale-raciale et aux conditions singulières de l'émancipation des peuples de couleur. S'il y a là aussi une part de vérité, il ne faut pas oublier qu'il existe au sein de la tradition marxiste tout un ensemble de problématisations des formes d'« exportation » de la révolution socialiste, et de la théorie marxiste elle-même, dans le monde non occidental. Surtout, James, s'il a continuellement fait preuve d'hétérodoxie au sein des organisations révolutionnaires, se concevait aussi comme le plus « orthodoxe » des héritiers de ses deux maîtres à penser, Marx et Lénine.

Comprendre le parcours et l'œuvre de James présuppose donc de se défaire du postulat selon lequel tout son travail aurait consisté à

4. Henry Paget, *Caliban's Reason. Introducing Afro-Caribbean Philosophy*, New York et Londres, Routledge, 2000, p. 48.

importer, de l'extérieur, des problématiques anticoloniales et antiracistes au sein d'une pensée marxiste originellement confinée au sein des frontières du monde européen blanc et, réciproquement, à greffer des thèses marxistes-socialistes sur des revendications et luttes panafricaines qui tendraient quant à elles toujours naturellement vers le nationalisme-particularisme noir. Il faut bien plutôt élucider les inflexions et variations opérées par James *au sein* même de la théorie et de la pratique marxistes, ainsi que les résistances auxquelles cette entreprise de décentrement s'est heurtée et les limites qu'elle s'est délibérément imposées. James ne s'est pas attaché à provincialiser le marxisme, mais à le *distendre* autant que faire se peut, dans l'espoir que la révolution à venir serait réellement mondiale.

Cette pratique de déplacement théorique émanait de la conviction que, pour saisir et agir sur le mouvement de l'histoire, la pensée devait elle-même être en mouvement permanent. Il y a selon James une indépassable historicité de la connaissance à laquelle le marxisme – non pas *en dépit du fait* mais *parce qu'*il s'offrait comme universel-universalisable – ne peut prétendre se soustraire qu'au risque de dépérir à petit feu. Cette temporalité fondamentale est indissociablement une spatialité : elle oblige à repenser radicalement la *géographie du marxisme*, ses espaces de référence, ses lieux d'« application-adaptation », les modalités de sa traduction dans des contextes hétérogènes à celui qui l'ont vu naître. D'où l'effort permanent de James pour établir des connexions entre des espaces-temps parfois situés aux antipodes les uns des autres – entre la Russie prérévolutionnaire et l'Amérique noire, entre la Caraïbe et la Grèce antique. Cela supposait aussi de réinterroger la signification de l'« arriération » et les projections historicistes en vertu desquelles l'histoire de l'humanité se donne à lire synchroniquement, sur une carte du monde. Enfin, cela implique de redéfinir les coordonnées et réimaginer le devenir de ce que James n'hésitait pas à appeler, toujours au singulier, la « civilisation mondiale ».

On ne peut néanmoins rendre compte de la manière dont James a relevé ce défi colossal si l'on ignore que sa pensée et sa pratique politiques et historiographiques sont intimement entremêlées avec une esthétique et une théorie de la culture qui n'ont rien à envier aux productions théoriques des représentants du « marxisme occidental » (Benjamin, Adorno, Gramsci, etc.). Jeune adulte, James, qui avait baigné dans la littérature britannique durant toute son enfance à Trinidad, se destina à une carrière littéraire et signa plusieurs nouvelles et un

roman. N'abandonnant jamais son intérêt pour la critique littéraire, il fut un fervent lecteur et interprète de l'œuvre de Herman Melville, auquel il dédia un livre. Admirateur de Shakespeare, il s'engagea dans des méditations sur la tragédie qui nourrirent sa pensée de l'histoire, et fut lui-même l'auteur d'une tragédie historique sur la révolution haïtienne. Aux États-Unis, il se livra à une étude passionnée des « arts populaires », au premier rang desquels le cinéma, car ils manifestaient selon lui l'entrée des masses sur la scène de l'histoire ; similairement, la littérature africaine-américaine exprimait à ses yeux les aspirations profondes des masses noires, leur potentiel révolutionnaire.

James n'hésitait pas à tracer des relations étroites entre les processus de création artistique et le processus révolutionnaire, gouvernés qu'ils étaient par un même mouvement intime, comme en témoigne cette saisissante métaphore musicale que lui inspira la figure de Lénine : « Je pense depuis longtemps qu'un très grand révolutionnaire est un grand artiste et qu'il développe des idées, des programmes, etc., comme Beethoven développe un mouvement[5]. » *Last but not least*, James fut dès son plus jeune âge et jusqu'à la fin de sa vie un analyste, au sens le plus strict, de ce sport et symbole de l'impérialisme britannique qu'était le cricket, le terrain de jeu s'offrant à ses yeux comme un miroir des grands conflits existentiels, sociaux-raciaux et politiques à l'échelle nationale-régionale (caribéenne et britannique) et internationale-(post-)impériale ; un sport en outre qui, en tant qu'il fait naître chez ses spectateurs une puissante image esthétique du mouvement, devait être considéré comme un art à part entière.

Le pari biographique

C'est par le biais de la biographie intellectuelle que les thèmes et problèmes exposés jusqu'ici seront abordés. Dans un travail antérieur sur Frantz Fanon[6], dont le présent livre prolonge et déplace les interrogations, le parti pris était celui d'un « pari de la non-biographie ». En effet, la multiplication, dans l'espace francophone, des travaux

5. C. L. R. James, *Notes on Dialectics. Hegel, Marx, Lenin*, Westport, Lawrence Hill & Co., 1980 [1948], p. 153.

6. Matthieu Renault, *Frantz Fanon. De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011.

centrés sur la vie de Fanon, aussi instructifs fussent-ils, risquait de masquer ce qui fait l'irréductible originalité et la radicalité de sa pensée, son sens pour le temps présent. L'enjeu était ainsi de poser, sur un mode hypothétique, l'autonomie de cette pensée par rapport au destin personnel de l'auteur, sans pour autant la rendre strictement indépendante de sa subjectivité. Ici, à l'inverse, le « pari de la biographie » a trois raisons principales.

La première est qu'en France James demeure une figure méconnue, dont le nom même n'évoque généralement, au mieux, qu'un « célèbre » ouvrage sur la révolution haïtienne, *Les Jacobins noirs*. De sa trajectoire personnelle et politique, le lecteur francophone sensible à ces questions a aussi peu, et sans doute moins encore, entendu parler que de son œuvre. Cette méconnaissance n'est pas spécifique au cas de James ; elle continue peu ou prou d'affecter l'ensemble des intellectuels de la Caraïbe anglophone au moment même où les auteurs de la Caraïbe francophone, avec lesquels ils partagent de fortes affinités, accèdent peu à peu à la reconnaissance qui leur est due.

La deuxième raison réside dans l'importance que revêt l'analyse des conditions matérielles, individuelles et collectives de production des œuvres politiques, non seulement dans un but de contextualisation des idées, mais aussi pour l'interprétation de la logique proprement théorique qui les anime. L'analyse de la pensée de James présuppose l'écriture d'une *biographie de son œuvre*. Tel est l'objet de ce livre, avec cette idée corrélative que le sens de l'œuvre éclaire le sens de la vie aussi bien que le contraire. James lui-même l'écrivait à propos de son étude sur Melville : « La pure biographie ici peut être trompeuse. [...] Je ne lis pas ces lettres et sa vie pour comprendre son œuvre ; je lis plutôt son œuvre pour comprendre ses lettres et sa vie[7]. »

La troisième raison, enfin, la plus importante, tient à la place centrale qu'occupe l'écriture biographique, mais aussi autobiographique, dans l'œuvre de James. Chantre de l'activité révolutionnaire autonome des masses « anonymes », James, poursuivant en cela une longue tradition, n'aura cependant eu de cesse de thématiser le rôle des individus dans l'histoire. Retracer la vie des « grands hommes » était pour lui une

7. C. L. R. James, « Letters to Literary Critics », *in The C. L. R. James Reader* (dir. Anna Grimshaw), Cambridge, Blackwell Publishers, 1992, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953), p. 236-237.

manière privilégiée d'écrire l'histoire. En effet, cette dernière trouve à se réfracter dans le destin, souvent tragique et s'apparentant en cela à celui des grands personnages littéraires, d'individus exceptionnels. C'est dans cette même perspective que James s'est attaché à retracer, sous la forme de fragments autobiographiques et de notes disséminées dans ses écrits, son histoire personnelle. Il a continuellement cherché à se situer dans l'histoire, non seulement dans son présent, mais aussi par rapport à ce qui survit en lui du passé et du futur qu'il annonce. C'est sur le plan le plus personnel qu'il a éprouvé l'entrelacement des temps historiques, en quoi la narration jamesienne est littéralement *intempestive*. En outre, une biographie de James se doit aussi d'être une *géo-biographie* attentive aux rapports entre déplacements-circulations physiques d'un côté, transitions-ruptures intellectuelles de l'autre ; les migrations successives de James, dont la structure de ce livre adopte le rythme, sont autant de seuils dans la genèse de sa pensée.

N'y a-t-il pas néanmoins quelque ambiguïté à faire la biographie *intellectuelle* d'un homme qui, poussant jusqu'à ses ultimes limites la critique marxienne de la division du travail intellectuel et du travail manuel, aura été l'un des plus virulents critiques de la caste des intellectuels qu'a connus la tradition marxiste au XX^e^ siècle. Cette ambiguïté est sans doute redoublée par le sous-titre de ce livre, qui reprend une formule employée en 1980 dans le *London Times* pour désigner James : le « Platon noir de notre génération ». Pour James en effet, Platon représentait l'archétype même de ce « type d'homme » qu'est l'intellectuel, chez lequel la spéculation sur la forme idéale de gouvernement se fonde invariablement sur la prémisse que l'« homme ordinaire » est incapable de (se) gouverner (lui-même) [8]. Qui plus est, ce type de désignation où la comparaison vaut éloge menace de reproduire l'idée (coloniale) selon laquelle les sujets de l'empire seraient condamnés à se conformer au modèle de leurs « aînés » blancs. Ils accuseraient donc toujours un certain retard et ne pourraient au fond rien espérer de mieux que d'être des « copies en couleur » de ce que l'Occident a produit de meilleur. Si ces comparaisons sont prises pour argent comptant, elles interdisent précisément de comprendre le geste de *déconnexion* qui caractérise, à divers degrés, les écrits de tous les grands théoriciens non européens de la décolonisation.

8. C. L. R. James, *Every Cook can Govern. A Study in Democracy in Ancient Greece, its Meaning for Today* [1956], *in A New Notion. Two Works*, Oakland, PM Press, 2010, p. 150.

Néanmoins, pour qui considère aujourd'hui l'œuvre foisonnante de James, ce dernier ne peut apparaître que comme un intellectuel total. Sa critique des intellectuels, aussi acerbe fût-elle, n'en cache pas moins une autre représentation, à laquelle il s'identifiait, celle d'un intellectuel qui devait selon lui être aussi un artiste, c'est-à-dire un être chez lequel la pure expression de l'individualité et la manifestation des courants sociaux et politiques les plus profonds ne faisaient qu'un. Par ailleurs, James, bien qu'ayant rétabli au rang de sujets de l'histoire les masses colonisées-racialisées systématiquement exclues des récits européens, était convaincu que sa pensée s'inscrivait entièrement dans une généalogie occidentale marquée par les figures classiques (Aristote, Rousseau, Hegel, Marx, etc.) d'une tradition intellectuelle et politique remontant à la Grèce antique et au sein de laquelle il se sentait « chez lui ». Si l'on ne part pas de cette apparente ambivalence, il est impossible de saisir les torsions auxquelles il a soumis l'historiographie et la théorie européennes de la révolution. C'est pourquoi « Platon noir » ne doit pas être entendu ici comme le nom d'un individu, mais comme celui d'un problème, voire d'un paradoxe.

Afin de reconstituer l'itinéraire intellectuel de James, il faut s'appuyer principalement sur son œuvre, soit pas moins d'une quinzaine d'ouvrages et de nombreux recueils d'articles, sans compter les inédits et textes disséminés dans la presse révolutionnaire de l'époque. Une attention spécifique sera également portée à ses esquisses et remarques autobiographiques, non par défaut, par manque de sources plus « objectives », mais par méthode, dans la mesure où il est essentiel d'intégrer au récit biographique la manière dont James a narré, et à bien des égards réinventé, sa trajectoire révolutionnaire. Ce livre, enfin, n'aurait pu être écrit sans les efforts de ceux qui, dans le monde anglophone, se sont attachés à retracer, dans son ensemble ou en partie, le parcours de James en usant de sources primaires difficilement accessibles (en particulier Kent Worcester, Paul Buhle, Christian Høgsbjerg et Frank Rosengarten[9]). Si ce travail ne s'en veut pas moins original, c'est par la problématique qui constitue son fil rouge, à savoir les connexions et divergences entre révolution « au centre » et luttes anticoloniales-antiraciales « aux marges », entre histoire de l'Europe et histoire du monde non européen, telles qu'elles

9. *Ibid.*

s'expriment à travers la vie et la pensée de James ; avec pour interrogation sous-jacente les conditions d'une « désoccidentalisation » des théories critiques-révolutionnaires qui, cela n'a rien d'évident *a priori*, soit réellement synonyme d'approfondissement de leur potentiel de radicalité et, osons le mot, de leur *vérité* elle-même.

Ce livre ne prétend pourtant pas être autre chose qu'une introduction à la vie et à l'œuvre de James. Étant donné l'immense étendue couverte par cette dernière, bien des problèmes abordés par son auteur ne recevront pas le traitement qu'ils méritent ; de même ne sera-t-il pas toujours possible de rendre compte de l'épaisseur historique et politique des situations dans lesquelles il s'est engagé. Mais l'enjeu de ce livre est aussi de contribuer au renouvellement d'une critique de l'eurocentrisme qui, si elle demeure plus que jamais nécessaire en raison même des résistances que continue de soulever toute remise en question de l'« universel » – occidental s'entend –, ne se doit pas moins à présent de tester ses propres limites et d'identifier les écueils qui ont jusque-là tramé son développement. C'est à cette condition qu'elle démontrera qu'elle est indispensable à la genèse d'une pensée de l'émancipation qui soit, enfin, à la mesure du monde.

1

L'enfant de Trinidad

De l'esclavage à la classe moyenne

Cyril Lionel Robert James naît le 4 janvier 1901 à Trinidad, île située à l'extrême sud des Petites Antilles, à proximité des côtes du Vénézuela. Trinidad a alors le statut de colonie de la Couronne britannique (*Crown Colony*) dont on peut lire la définition suivante dans le *Government Year Book* de 1888 : « Les colonies de la Couronne britannique sont celles où la Couronne a un pouvoir effectif de contrôle [concentré dans les mains d'un gouverneur désigné par le roi ou la reine d'Angleterre] sur la législation ainsi que sur les officiers publics[1]. »

C. L. R. James a situé l'origine du mode de gouvernement propre aux *Crown Colonies* dans la révolte de Morant Bay qui avait éclaté en Jamaïque en octobre 1865, quelque trente ans après l'abolition de l'esclavage dans l'Empire britannique. Plusieurs centaines de Noirs en armes, menés par un diacre de l'Église baptiste, Paul Bogle, s'étaient révoltés en revendiquant l'égalité des droits. La loi martiale avait été déclarée et la révolte réprimée dans le sang sur ordre du gouverneur Edward John Eyre. À la suite de ces événements, les planteurs de la

1. Lewis Sergeant (dir.), *Government Year Book. A Records of the Forms and Methods of Government in Great Britain, her Colonies, and Foreign Countries*, Londres, T. F. Unwin, 1888-1889, p. 85.

Jamaïque avaient prié le gouvernement britannique de supprimer le système électif en abolissant l'assemblée, aussi peu représentative eût-elle été jusqu'alors. Ils craignaient qu'un droit de vote étendu aux Noirs, qui représentaient la majorité de la population, ne leur permette d'« exercer le pouvoir, dans sa forme, sinon dans son contenu ». Ce mode de gouvernement fut ensuite étendu à l'ensemble des possessions britanniques des Antilles à l'exception de la Barbade où, du fait de l'exiguïté du territoire, « les esclaves émancipés n'avaient pu acquérir de terres et commencer une vie nouvelle » et où « les planteurs contrôlaient le système électif même après l'émancipation »[2].

La Barbade, matrice du système esclavagiste et de l'invention de la « race » au XVII^e siècle, avait préfiguré le destin de la Caraïbe tout entière. L'île de Trinidad, quant à elle, avait été colonisée dès le XVI^e siècle par les Espagnols mais, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la population y était restée très faible et composée majoritairement d'Amérindiens. À partir de 1783, le pouvoir espagnol consentit des efforts pour peupler l'île en cédant des parcelles de terre à des colons, blancs et libres de couleur [*free coloureds*], qui pouvaient s'installer librement à condition d'être catholiques et ressortissants de nations amies de l'Espagne. S'ensuivirent des migrations depuis les îles avoisinantes, en particulier françaises à partir de 1789, période de profonds troubles dans la région dont la révolution haïtienne représenta le paroxysme. Ces migrations conduisirent à la formation à Trinidad d'une forte communauté de Créoles français et s'accompagnèrent d'un afflux considérable d'esclaves, qui représentaient déjà plus de la moitié de la population en 1797, lorsque l'île passa aux mains des Anglais – ils étaient alors environ dix mille. Cette croissance se poursuivit au début du siècle suivant, y compris durant les années succédant à l'abolition de la traite négrière par la Grande-Bretagne (1807), de sorte qu'en 1813, le nombre d'esclaves dépassait les vingt mille[3]. En 1833, l'abolition graduelle de l'esclavage dans l'Empire britannique fut proclamée. Cinq ans plus tard, l'esclavage avait presque entièrement disparu du sol des colonies anglaises de la Caraïbe.

---

2. C. L. R. James, « The West Indian intellectual », introduction à John Jacob Thomas, *Froudacity. West Indian Fables Explained*, Londres et Port of Spain, New Beacon Books, 1969 [1889], p. 34.

3. A. Meredith John, *The Plantation Slaves of Trinidad, 1783-1816. A Mathematical and Demographic Enquiry*. Cambridge et New York, Cambridge University Press, 1988, p. 39.

« Notre histoire commence avec [l'abolition] », écrit James en 1933, année du centenaire de l'abolition : « C'est l'An I de notre calendrier. Avant cela, nous n'avons pas d'histoire[4]. » Un peu plus tôt, il avait déclaré sur les ondes de la BBC que « l'émancipation des esclaves est le plus grand événement de l'histoire des Antilles. Pour le Noir antillais moyen, c'est sa grande Charte, sa Déclaration des droits, son jour de l'Indépendance et sa Révolution française, tout cela ensemble[5] ». C'est aussi à cette date que James fait remonter sa propre généalogie en proposant de donner aux auditeurs une « image concrète » de la vie des populations antillaises après l'esclavage à partir de l'exemple de « l'histoire de [sa] propre famille ».

L'arrière-arrière-grand-père de James était un esclave qui travaillait comme menuisier à Port of Spain et que son maître autorisait à louer ses services à d'autres employeurs. Il rencontra une femme, esclave comme lui, la racheta à son propriétaire, se maria et vécut avec elle plus ou moins indépendamment de son maître : « Il ne semble pas qu'il ait outre mesure été préoccupé par le fait qu'il était esclave. » Il eut deux enfants, dont l'arrière-grand-mère de James, nés esclave mais qu'il racheta à leur tour. En 1833, « il devint entièrement libre. Il acheta une parcelle de terre et la vie fut assez facile pour lui ». James n'ignore pourtant pas que la catégorie d'esclaves à laquelle appartenait son trisaïeul, pour laquelle « l'esclavage n'était pas une condition de grande oppression du point de vue physique », ne représentait qu'une minorité de la population noire de Trinidad et que la majorité des esclaves, travailleurs agricoles, continuaient « de vivre des jours terribles »[6]. La grand-mère paternelle de James était née après l'abolition, en 1846, et avait eu le privilège de pouvoir apprendre à lire et à écrire. Quant à ses grands-pères, paternel et maternel, tous deux avaient émigré à Trinidad depuis la Barbade et avaient exercé comme ouvriers qualifiés : l'un travaillait aux chaudières sur une plantation sucrière, l'autre était conducteur de locomotive pour la Trinidad Railway Company. Le père de James, enfin, prénommé Robert Alexander, était instituteur dans le petit village

4. C. L. R. James, « Slavery today. A shocking exposure » [1933] *in* C. L. R. James, *Toussaint Louverture. The Story of the Only Successful Revolt in History*, Durham et Londres, Duke University Press, 2013, p. 207.
5. C. L. R. James, « A century of freedom » [1933] *in ibid.*, p. 199-200.
6. *Ibid.*, p. 200.

de Northtrace où le jeune C. L. R. passa de longues périodes de son enfance.

Ainsi, en l'espace de moins d'un siècle, la famille James est passée de l'esclavage à la classe ouvrière, puis à la classe moyenne inférieure noire, ce qui est « plus ou moins [...] l'histoire de milliers de familles de la classe moyenne aux Antilles[7] ». Mais, pour les James, cette appartenance de classe reposait encore sur des bases fragiles. Dans la petite maison familiale de Tunapuna, ville de 3 000 habitants située non loin de Port of Spain, vivaient dans la promiscuité les parents, les enfants, deux tantes et la grand-mère maternelle de James qui continuait de travailler comme blanchisseuse. Pour Robert Alexander et sa femme, Bessie, née Elizabeth Rudder, c'était à la génération de leurs enfants que revenait la tâche de consolider un statut social durement acquis ; c'est pourquoi ils se souciaient au plus haut point de l'éducation de C. L. R. et de ses deux frère et sœur cadets, Eric et Olive.

En septembre 1980, à la veille de son quatre-vingtième anniversaire, James accorda un entretien au critique littéraire Kenneth Ramchand. Discutant de l'écriture en cours de son autobiographie, vouée à demeurer inachevée, il lui confia l'importance capitale que revêtait à ses yeux l'histoire de sa vie dans la Caraïbe jusqu'en 1932, année de son départ pour l'Europe : « Une grande partie de ce qui a eu lieu dans ma vie à l'étranger a été établie sur les fondements posés alors que j'étais dans la Caraïbe. [...] Je n'ai pas simplement vécu ici avant d'aller en Angleterre où j'aurais tout appris ; j'ai pris avec moi là-bas une bonne partie de ce que j'étais déjà[8]. »

Cricket et littérature : l'éducation d'un « intellectuel britannique »

Dans son ouvrage de 1963, *Beyond a Boundary*, qui contient de longs fragments autobiographiques, James confie avoir eu deux grandes passions dans sa jeunesse à Trinidad : le cricket et la littérature. À l'âge de six ans, perché sur une chaise, il regardait par la

7. *Ibid.*, p. 201.

8. « September 5th, 1980 », entretien de C. L. R. James avec Kenneth Ramchand, OWTU Guest House, San Fernando, Trinidad et Tobago, Banyan Archive, Port of Spain, Trinidad et Tobago.

fenêtre des journées entières les parties de cricket se déroulant sur le terrain jouxtant la maison familiale. Depuis cette même position, il pouvait attraper les livres de sa mère posés sur le haut de l'armoire et qu'il dévorait l'un après l'autre : « Ainsi, mon schéma de vie était fixé de bonne heure[9]. »

Le cricket, sport (anti)impérial par excellence, fut importé par les colons anglais, approprié par les colonisés avant de devenir, aux Antilles comme ailleurs dans l'Empire britannique, un vecteur d'affirmation nationale. Dans ses mémoires, James évoque son voisin, Matthew Bondman, qui dès sa plus tendre enfance lui révéla le rôle de la « personnalité dans la société ». Bondman était l'incarnation de ce que la famille James, attachée qu'elle était aux normes de respectabilité de la classe moyenne, rejetait : « Il était généralement sale. [...] Son regard était sauvage, son langage violent et il parlait fort. » Mais, « une batte à la main, [il] n'était plus que grâce et style ». C'est en l'observant jouer que James fit sa première rencontre avec le « *genus Britannicus* ». Le second « point de repère » de l'auteur parmi ses souvenirs d'enfance est un « coup », une façon de frapper la balle propre à un certain Arthur Jones, un « Noir au teint clair ». Loin d'être anecdotiques, ces mémoires participent de la stratégie autobiographique déployée dans *Beyond a Boundary*. Usant d'un trope hégélien, James fait de ces expériences à la fois le point de départ et le point d'arrivée, en un sens temporel et spatial, de sa trajectoire personnelle : « Hegel dit quelque part que le vieil homme répète les prières qu'il récitait enfant, mais désormais avec l'expérience de toute une vie. Voici brièvement quelques-unes des expériences d'une vie qui a placé Matthew Bondman et Arthur Jones dans un cadre de référence qui s'étend d'est en ouest, à des distances éloignées, en arrière dans le passé et en avant dans le futur[10]. »

James lui-même pratiqua le cricket à un niveau assez élevé pour susciter des espoirs de carrière sportive, certes rapidement déçus. Réinscrivant cette pratique dans un héritage familial, il évoque un certain cousin Cudjoe, forgeron de profession, qui avait été le seul joueur noir d'une équipe de Blancs. Quant à son père, qui avait lui aussi exercé ce sport, il aimait à raconter ses prouesses passées et avait offert une batte et une balle à son fils aîné alors qu'il avait à

9. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 3.
10. *Ibid.*, p. 4-9.

peine quatre ans. Mais James ne faisait pas que s'exercer au cricket, il l'étudiait, dépensant « une énergie immense à accumuler des faits et des statistiques » sur ses grandes figures, tels que le joueur anglais W. G. Grace ou le prince Ranjitsinhji, joueur indien dont il chérissait l'ouvrage, *The Jubilee Book of Cricket* (1897), publié l'année du jubilé de diamant de la reine Victoria, impératrice des Indes. Admirateur de la culture physique de la Grèce antique, James est « convaincu que c'est de cette manière que les Grecs s'instruisaient sur leurs jeux, avec des traces écrites et des traditions transmises oralement de génération en génération ». Aucun de ses camarades n'entretenait une telle passion pour le cricket ; encore moins se souciaient-ils de développer comme lui une approche critique d'un sport qui exigeait une méthode d'analyse non moins rigoureuse que celle déployée dans d'autres champs du savoir[11]. Jeune adulte à Trinidad, James eut enfin l'occasion de mettre à profit et d'approfondir sa connaissance du cricket en tant que correspondant pour des journaux locaux.

James avait une seconde passion de jeunesse, la littérature. Sa mère était une lectrice passionnée, « l'une des plus infatigables [qu'il ait] connues ». Il lui empruntait tous les livres qui étaient à portée de main et se constituait ainsi, sans le savoir, une culture classique, de Dickens à Shakespeare, en passant par Walter Scott, Robert Louis Stevenson et Charlotte Brönte. Il prisait par-dessus tout le volumineux roman de William Makepeace Thackeray, *La Foire aux vanités*, qu'il lut une vingtaine de fois avant l'âge de quatorze ans et qui fut son « Homère et [sa] bible », son « compagnon permanent ». De Thackeray, James appréciait la satire de l'aristocratie et de la classe moyenne anglaises du XIX^e^ siècle, ses railleries à l'encontre d'une société gouvernée par l'ambition et l'hypocrisie. Peut-être aussi, quoiqu'il n'en touche mot, fut-il sensible aux allusions répétées de l'auteur à l'Empire des Indes et, plus généralement, à la présence sourde du monde colonial dans les œuvres des écrivains anglais de l'époque victorienne. C'est la lecture de Thackeray et de Dickens qui modela ses « instincts sociaux et politiques ». Dans *Beyond a Boundary*, James, qui vient de consacrer les trente dernières années de sa vie au marxisme, écrit non sans provocation : « Ce n'est pas Marx mais Thackeray qui est le plus responsable de ce que je suis[12]. »

11. *Ibid.*, p. 43-47.
12. *Ibid.*, p. 52, 70.

À la bibliothèque du *college*, James put nourrir son amour de la littérature. Il approfondit sa connaissance des œuvres de Thackeray, Dickens, George Eliot et de toute la « flopée des romanciers anglais ». Il lut les poètes anglais, John Keats, Lord Byron, Edmund Spenser et Percy Bysse Shelley. Il s'intéressa à la critique littéraire et artistique à travers les écrits de William Hazlitt, Samuel Taylor Coleridge, George Saintsbury, etc. Il médita les discours des grands noms de l'histoire politique anglaise, de George Canning à John Bright en passant par Lord Brougham – mais il admirait par-dessus tout Edmund Burke malgré son statut de père de la pensée conservatrice moderne. Ceci ne l'empêchait pas de dévorer, à l'instar de ses camarades d'école, les *school stories – St Winifred's, or The World of School* de Frederic W. Farrar, *The Hill* de Horace A. Vachell, *Stalky and Co.* de Rudyard Kipling, etc. –, récits pour adolescents dépeignant la vie dans les internats anglais, un genre littéraire extrêmement populaire dans l'Angleterre victorienne. James disposait également d'une solide culture classique. Il étudia « le latin avec Virgile, César et Horace », « le grec avec Euripide et Thucydide » et se piqua d'intérêt pour l'art de la Renaissance italienne. Ce fut le début du « culte de toute une vie pour Michel-Ange »[13]. Il apprit également le français, l'histoire de l'Angleterre et l'histoire ancienne et moderne de l'Europe. Jeune adulte, il fut un avide lecteur des journaux anglais (*The Times Literary Supplement*, *The Observer*, *The Daily Telegraph*, *The Evening Standard*, etc.) auxquels venaient s'ajouter des titres en provenance des États-Unis et de France.

En retraçant ainsi sa généalogie intellectuelle, James désire témoigner de son indéracinable « britannicité » [*Britishness*] : « J'étais britannique, c'était le mode de vie britannique que je connaissais le mieux, non seulement en termes de références historiques, mais aussi de réponses instinctives. » James était un « intellectuel britannique bien avant l'âge de dix ans »[14] et resta toute sa vie un « Noir britannique[15] ». Il aimait plus généralement à rappeler que sa formation était essentiellement occidentale : « C'est dans la philosophie et la littérature de l'Europe de l'Ouest que s'enracine ma compréhension

13. *Ibid.*, p. 7 ; voir C. L. R. James, « The Olympia statues, Picasso's *Guernica* and the frescoes of Michelangelo in the capella Paolina » [1970], *in* C. L. R. James, *The Future in the Present. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1977, p. 226-234.

14. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 24, 201.

15. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 18 octobre 1939, p. 59.

non seulement de la civilisation de l'Europe de l'Ouest, mais aussi de l'importance des pays sous-développés. Telle est encore ma perspective[16]. »

Cette éducation britannique, qui fut indissociablement une éducation de classe, est résumée par James dans la figure du poète et critique Matthew Arnold, dont le recueil d'essais *Culture and Anarchy* (1869) avait exercé une large influence dans l'Angleterre victorienne. Pour Arnold, seule la culture, en tant que culture d'élite, pouvait s'opposer aux forces anarchiques qui menaçaient la société anglaise de dissolution. Définie par Arnold comme une « recherche de la perfection », la culture devait, selon une formule passée à la postérité, répandre « la douceur et la lumière » [*sweetness and light*] parmi les hommes : « Dans ma jeunesse, écrit James, nous vivions conformément à la doctrine de Matthew Arnold. Nous propagions la douceur et la lumière et nous étudiions ce qu'il y avait de mieux en littérature afin de le transmettre au peuple – au peuple antillais, pauvre et arriéré, comme nous le pensions[17]. »

À l'âge de quinze ans, pour un examen d'anglais, James rédigea un essai sur le thème du roman comme instrument de réforme. Publié dans le journal de l'école, ce texte fut un succès que son auteur attribua à son « respect profondément enraciné pour la vérité et la justice[18] ». Si un tel respect allait animer James sa vie durant, il devait bientôt rencontrer de tout autres formes d'expression fondées sur un rapport au peuple et une conception de la culture en rupture avec un tel « victorianisme colonial[19] ».

À l'école de l'Empire : la race invisible

Une autre force modela en profondeur la personnalité de James : le *puritanisme*. James a retracé les étapes de l'incorporation de l'*ethos* puritain au sein de sa famille. Alors que, pour ses grands-parents, le sens de

16. C. L. R. James, « Discovering literature in Trinidad. The 1930s » [1969], *in* C. L. R. James, *Spheres of Existence. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1980, p. 237.
17. *Ibid.*, p. 237 ; voir également C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 86-87.
18. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 25.
19. Christian Høgsbjerg, « "We lived according to the tenets of Matthew Arnold". Reflections on the "Colonial Victorianism" of the young C. L. R. James », *Twentieth Century British History*, vol. 24, n° 2, 2013, p. 201-223.

la respectabilité constituait une « armure », il se transforma dès la génération suivante en « idéal », comme le montre l'exemple de sa tante Judith, « l'Anglaise puritaine incarnée ». Puisant ses sources en métropole et transplanté dans les colonies, le puritanisme régnait désormais au sein de la classe moyenne noire. Il pénétra James dès sa plus tendre enfance, instillant en lui une attitude de « retenue en un sens personnel », fruit d'une « inhibition interne » plutôt que d'une contrainte externe. James absorba également la morale puritaine à travers les magazines pour enfants (*The Boy's Own Paper*, *The Captain*) et, de manière plus personnelle, dans la littérature. S'il accorde un rôle si important à sa lecture de Thackeray, c'est aussi parce que ce dernier lui enseigna la « discipline de soi britannique ». Citant une scène de *L'Histoire de Pendennis*, il écrit : « Ce n'est pas l'aristocratie du début du XVIII^e siècle. C'est la solide classe moyenne britannique, le puritanisme incarné du milieu du XIX^e. Si Judith avait été un personnage littéraire, c'est de cette manière qu'elle aurait parlé[20]. » De ses « instincts puritains », de son « âme puritaine », James, de son aveu même, ne se défit jamais.

Mais, loin d'être l'effet d'une assimilation passive et sans heurt, le devenir puritain de James fut le produit d'une lutte intérieure exprimant les contradictions entre, d'un côté, son milieu familial et scolaire et, de l'autre, ce qu'il nomme le « réalisme de la vie antillaise ». À partir de huit ans, il fut préparé par son père à un examen pour l'obtention d'une bourse gouvernementale permettant à des enfants de familles modestes de poursuivre leur scolarité dans le secondaire au Queen's Royal College (protestant) ou au St Mary's College (catholique). Une telle formation laissait entrevoir la possibilité de faire ensuite des études de médecine ou de droit, ce que pouvaient espérer de mieux les « gens de couleur » dans une colonie où les postes à responsabilité étaient monopolisés par les Blancs : « Il n'y avait à cette époque pas beaucoup d'autres voies vers l'indépendance pour un homme noir débutant sans moyens[21] », et celui qui avait une telle opportunité pouvait même aspirer faire un jour partie des rares Noirs à siéger au Conseil du gouvernement de la colonie – devenu Conseil législatif à partir de 1925.

En 1910, James fut l'un des quatre lauréats de la bourse, le plus jeune qu'ait connu le concours à cette date. De famille protestante,

20. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 53, 338.
21. *Ibid.*, p. 28.

il intégra le Queen's Royal College, institution fondée en 1859 sur le modèle des prestigieuses *public schools* anglaises. Personne ne se doutait qu'il portait en lui les « germes de la révolte ». Sa scolarité fut un « cauchemar » ; en rébellion ouverte contre l'autorité scolaire, il mentait et trichait sans « aucun sentiment de honte ». Le sport (cricket et football) constituait la principale tentation, à laquelle il cédait volontiers. Son père le sermonnait et n'hésitait pas à le battre, mais les effets de ces punitions n'étaient que temporaires : « Je me souviens de ce petit garçon avec amusement et [...] avec une gratitude qui grandit chaque jour. Sans son inébranlable attitude de défi à l'égard du monde qui l'entourait et sa détermination à s'en tenir à ses propres idées, rien n'aurait pu m'éviter [...] de devenir un Honorable Membre du Conseil législatif et de gâcher ma vie entière[22]. »

Pourtant, l'ordre moral qu'il rejetait en classe, James l'intégra sur le lieu par excellence de sa désobéissance : le terrain de cricket. Il y apprit à « subordonner [ses] inclinations personnelles et même [ses] intérêts au bien du tout » et acquit un sens de la loyauté et une discipline qui, dit-il, ne peuvent être qualifiés que de puritains : « Deux personnes vivaient en moi : le rebelle envers la discipline et l'ordre familial et scolaire ; l'autre, un puritain qui se serait coupé un doigt plutôt que de faire quoi que ce soit de contraire à l'éthique du jeu. » James incorpora le « code de conduite de la *public school* anglaise » inculqué par ses professeurs, des hommes formés à Cambridge et Oxford qui s'attachaient à transmettre « leurs principes britanniques comme l'idéal et la norme » : « À partir de ces huit années de vie scolaire, ce code devint le cadre moral de mon existence[23]. » Comme le résume Sylvia Winter : « James était noir, mais britannique ; un indigène colonisé, mais le produit culturel du code de la *public school* ; [...] un intellectuel jouant au cricket, d'ascendance africaine, mais occidental[24]. »

Dès la fin de sa scolarité, James enseigna dans plusieurs écoles, dont le Queen's Royal College, où il inocula à son tour à ses élèves le code éthique de la *public school*. S'il ne fit jamais de l'enseignement une vocation, il n'en prenait pas moins cette activité au sérieux

22. *Ibid.*, p. 30-31, 33.
23. *Ibid.*, p. 33-36, 39-41.
24. Sylvia Wynter, « Beyond the categories of the master conception. The counter-doctrine of the Jamesian poesis », *in* Henry Paget et Paul Buhle (dir.), *C. L. R. James's Caribbean*. Durham, Duke University Press, 1992, p. 69.

et étudiait très attentivement les manuels de théorie de l'éducation, considérant que « la formation de l'esprit est distincte de la simple transmission d'informations ». Il allait jusqu'à regretter que le grec et le latin tendent à disparaître du curriculum scolaire et s'inquiétait de ce qui pourrait prendre leur place comme « fondement d'une éducation libérale ». Il invoquait alors la mémoire d'Aldous Huxley, qui « espérait que l'Angleterre serait [...] une nation scientifique dans son tempérament, scientifique dans sa mentalité[25] ». Si le cadre de référence de James resta longtemps l'Empire britannique, il s'enthousiasma pour la création, en 1948, de l'université des Antilles britanniques – inaugurée avec l'ouverture d'un campus en Jamaïque –, défendue par Eric E. Williams, futur premier Premier ministre de Trinidad et Tobago, qui promouvait le développement d'une politique d'éducation populaire dans la Caraïbe[26]. James fit l'éloge du livre de Williams, *Education in the British West Indies* (1950), qui démontrait selon lui que « l'université dont les Antillais ont le plus besoin » est une université adaptée « aux besoins des Antillais »[27].

En exerçant la fonction d'enseignant, James poursuivait là encore une tradition familiale. Or, dans la Caraïbe anglophone, les enseignants, les instituteurs de village en particulier, avaient joué depuis le XIX^e^ siècle un rôle capital dans le processus d'affirmation de la classe moyenne, préparant le terrain aux revendications d'émancipation politique[28]. Ces hommes « ont fait de la Caraïbe ce qu'elle est aujourd'hui[29] ». James pense en particulier à son père, « une étoile reconnue dans ce firmament[30] ». Mais le modèle par excellence de l'instituteur noir demeure pour lui le père d'un de ses amis d'enfance – George Padmore, né Malcom Nurse, qui jouera un rôle important dans sa vie –, un certain James Hubert Alfonso Nurse : « C'était

25. C. L. R. James, « The intelligence of the Negro » [1931], *in* C. L. R. James, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 199.

26. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [février 1945], p. 203.

27. C. L. R. James, « A convention appraisal », *in Eric E. Williams Speaks. Essays on Colonialism and Independence* (dir. Selwyn R. Cudjoe), Wellesley, Calaloux Publications, 1993, p. 340.

28. Voir à ce propos Franklin W. Knight, « Race, ethnicity, class », *in* B. W. Higman (dir.), *General History of the Caribbean*, vol. VI, *Methodology and Historiography of the Caribbean*, Londres et Oxford, Unesco Publishing et Macmillan Education Ltd., 1999, p. 217-218.

29. C. L. R. James, « Discovering literature in Trinidad. the 1930s », *loc. cit.*, p. 240.

30. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 36.

un Noir, mais il avait obtenu un poste au département de l'Éducation, une distinction qui n'échoyait que rarement à des personnes qui n'étaient pas blanches, ou du moins claires de teint[31]. » Indocile, Nurse entra en conflit avec d'autres membres du département et démissionna, puis il quitta l'Église et se convertit à l'islam. Le jeune C. L. R. ne comprenait pas ce que cela signifiait car « personne ne savait rien des Noirs musulmans ». Il se souvint néanmoins que cet « homme remarquable » avait pour livre de chevet *Christianity, Islam and the Negro Race*, ouvrage du père du panafricanisme originaire de la Caraïbe, Edward W. Blyden. Et James de se remémorer la petite chambre aux murs tapissés de livres du sol au plafond où travaillait cet instituteur « respecté de tous[32] ».

Si le père de Padmore représentait aux yeux de James le type même de l'intellectuel caribéen retournant les acquis de sa formation occidentale contre l'ordre colonial, James lui-même, pur produit de l'école de l'Empire avant d'y officier, resta aveugle à la question coloniale jusqu'à la moitié des années 1920 au moins : « Ce n'est qu'après de longues années que j'ai compris les limites en termes de vision, de mentalité et de respect de soi qui nous étaient imposées du fait que nos professeurs, notre programme scolaire, notre code moral, *tout* partait du principe que la Grande-Bretagne était la source de la lumière et de l'autorité, et que notre rôle était d'admirer, de nous émerveiller, d'imiter et d'apprendre ; le critère du succès était d'être parvenu à nous approcher de ce lointain idéal, l'atteindre était bien sûr impossible. » La « question nationale » n'existait pas pour le jeune C. L. R. et ce n'est que bien plus tard qu'il prit conscience qu'il avait grandi dans « une colonie dirigée autocratiquement par les Anglais » et que sa personnalité avait été modelée par un système éducatif et moral développé pendant des siècles sur l'autre rive de l'Atlantique avant d'être « transplanté ailleurs, comme une fleur est transplantée dans une serre pour donner un fruit étrange [référence à la chanson interprétée par Billy Holliday *Strange Fruit*] »[33].

---

31. C. L. R. James, « Notes on the life of George Padmore » [1959-1960], *in* Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1992, p. 288.

32. C. L. R. James, « George Padmore : Black marxist revolutionary – a memoir » [1976], *in* C. L. R. James, *At The Rendezvous of Victory. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1984, p. 252.

33. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 39-40, 55.

Quant à la « question raciale », « elle était là », visible aux yeux de tous dans une société issue de l'esclavage où les positions et les relations étaient gouvernées par la couleur de la peau et ses innombrables teintes. Mais, avouera James plus tard, « dans notre petit Éden, elle ne nous troubla jamais ». Selon lui, dans la Caraïbe, la « race » ne jouait pas tant comme un opérateur de clivage (Blanc/Noir) que comme un principe de structuration et d'assignation sociales plus diffus, plus fluide, moins violent, en apparence en tout cas. S'il y avait bel et bien des préjugés raciaux aux Antilles, il n'y avait pas pour autant d'« antagonisme racial[34] ». Autrement dit, la « race » fonctionnait comme *norme* et c'est précisément cette normalisation qui transformait son hypervisibilité en invisibilité, la rendant imperceptible et donc impensable, d'où la *color blindness* de James lui-même. Certes, il fut victime du « préjugé racial » lorsqu'il voulut prendre part, pour « voir le monde », à la Grande Guerre : ayant proposé ses services à un contingent de commerçants, il se vit sèchement refoulé en raison de la couleur trop sombre de sa peau. Mais il avait si longtemps vécu dans un milieu où « ces intrusions brutales du monde extérieur étaient exclues » qu'il oublia rapidement cette déplaisante expérience : « Je n'avais même pas été blessé, aucune cicatrice ne resta[35]. » En 1931 encore, James déclara ne pas être « susceptible » sur la question raciale ; l'amertume parfois ressentie en songeant aux « handicaps » et aux « désavantages » liés à la couleur de sa peau s'effaçait derrière le sentiment de gratitude qu'il éprouvait pour les nombreux Blancs ayant fait preuve à son égard de « bonté », de « reconnaissance » et souvent d'une « amitié sincère et spontanée »[36].

James reconnut *a posteriori* les conséquences qu'eut un tel aveuglement sur sa maturation politique. À la fin de sa scolarité au Queen's Royal College, joueur de cricket prometteur, il dut choisir un club. La composition des équipes de première classe reflétait les mécanismes de distribution et de hiérarchisation sociale et raciale opérant sur l'île. Il était exclu que James rejoigne les clubs de Blancs (Queen's Park, Shamrock), tout comme il était hors de question qu'il intègre Stingo, le club de la « plèbe », « totalement noire et sans aucun statut social ». Ne restaient que deux possibilités : Maple, le « club de la

34. C. L. R. James, « A century of freedom », *loc. cit.*, p. 203.
35. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 39-41.
36. C. L. R. James, « The intelligence of the Negro », *loc. cit.*, p. 198-199.

classe moyenne à peau brune » auquel il pouvait prétendre du fait de son éducation d'élite, ou Shannon, le club de la classe moyenne inférieure noire à laquelle sa famille appartenait. Après de longues hésitations, il choisit de rejoindre le premier, décision qui fut pour lui la source d'un malaise grandissant : « À partir du moment où j'eus à choisir mon club, le contraste entre l'idéal et le réel [...] me déchira intérieurement. » Faisant partie de ces Noirs pour lesquels le signe de la réussite personnelle était de côtoyer des individus à la peau plus claire qu'eux, il était encore incapable d'identifier les racines de son inquiétude : « Ma décision me coûta beaucoup. [...] Confronté à la division fondamentale de l'île, j'étais allé vers la droite et, en me coupant du côté populaire, avais repoussé de plusieurs années mon développement politique[37]. »

Il n'en reste pas moins que le monde du cricket fut bel et bien le premier lieu de formation politique de James. Sur le terrain, et justement parce que le cricket était un jeu, les passions et tensions sociales, « étouffées politiquement », trouvaient à s'exprimer[38]. Le terrain de cricket était cet espace à l'intérieur duquel se (re)jouaient, *en miniature*, les « rivalités de classe et de race » refoulées ailleurs ; le lieu d'une authentique dramaturgie : « Le terrain de cricket était une scène sur laquelle des individus sélectionnés jouaient des rôles représentatifs chargés de signification sociale. » En tant que chroniqueur plus encore que comme joueur, James fut jeté au cœur de l'arène publique : « Le cricket m'avait plongé dans la politique bien avant que j'en sois conscient. Quand je me tournai effectivement vers la politique, je n'eus pas trop à apprendre[39]. »

37. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 63-67, 71, 88.
38. C. L. R. James, « Cricket in the West Indian culture » [1963], *in* C. L. R. James, *A Majestic Innings. Writings on Cricket*, Londres, Aurum Press, 2006, p. 121.
39. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 87-88.

2

À la découverte du peuple antillais

Prémices d'une carrière littéraire : la vie des *barrack-yards*

Jeune adulte à Trinidad, James aspirait à faire une carrière littéraire. À la sortie du Queen's Royal College, il participa à un cercle littéraire, le Maverick Club, dans le but de devenir un homme de lettres, au sens traditionnel : « J'étudiais et pratiquais assidûment l'art de la fiction [...] ; je pesais les vertus de Thackeray, Dickens et Fielding et les vices de Hemingway, Faulkner et Lawrence. Intellectuellement, je vivais à l'étranger, principalement en Angleterre[1]. » Dès l'âge de huit ans, il écrivait des récits de fiction dans lesquels, comme sa mère lui faisait remarquer, il se contentait de transposer des personnages occidentaux sur le sol de Trinidad[2]. Pourtant, c'est bel et bien par le détour de l'écriture littéraire que James allait faire sa première véritable découverte du peuple antillais.

En 1927, il connut un premier succès avec une nouvelle, « La Divina Pastora », publiée en Angleterre dans le *Saturday Evening Review* avant de figurer dans le recueil annuel *The Best Short Stories* édité aux États-Unis. Son personnage central est une jeune femme,

1. *Ibid.* p. 87.

2. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », Columbia University Libraries, Archival Collections, C. L. R. James Papers, « Subseries II.1 : Full-length works, 1948-1980s, Undated », p. 1.

Anita Perez, qui travaille sur une plantation de cacao et n'a qu'un seul « but terrestre », le mariage : « Elle ne pensait pas aux droits des femmes ou à une quelconque théorie ibsénienne de la moralité. Elle savait seulement qu'il était de son devoir de se marier[3]. » Elle jeta son dévolu sur son voisin, un certain Sebastian Montagnio. Afin de mettre toutes les chances de son côté, Anita se rendit à Silparia, lieu de pèlerinage au sud de l'île, dont l'église renfermait une statue de la Divina Pastora, personnification locale de la Vierge Marie. Ses efforts furent récompensés puisque à son retour, Sebastian fit preuve à son égard d'un intérêt manifeste et l'invita à danser. La fin de la nouvelle narre cette rencontre en laissant planer le doute sur l'avenir des relations entre les deux protagonistes. Si ce récit ne porte guère la trace des futures préoccupations politiques de James, il témoigne déjà de la sensibilité de son auteur aux conditions de vie des travailleurs pauvres de Trinidad, en l'occurrence des Créoles espagnols : « J'ai fait un tableau de l'existence sociale et économique d'un certain type de gens à Trinidad. Je décrivais quelque chose que je connaissais, quelque chose dont j'étais clairement conscient, mais dont je n'avais pas encore saisi la signification politique[4]. »

En 1929, James se maria avec Juanita Young, une jeune femme d'origine espagnole et chinoise. Le départ de James pour l'Angleterre trois ans plus tard allait les éloigner définitivement l'un de l'autre. À la fin des années 1920, James se rapprocha d'Alfred Mendes, un Créole d'origine portugaise avec lequel il fonda une revue, *Trinidad*, dédiée à la fiction, la poésie et la critique musicale et dont deux numéros paraîtront, à l'été 1929 et au printemps 1930. James publia deux nouvelles dans le numéro inaugural. La première, « Turner's Prosperity », met en scène un salarié noir qui, criblé de dettes, décide avec sa femme de produire de faux documents pour en différer le remboursement et démarrer une petite affaire. Le subterfuge échoue et les rêves de prospérité de Turner s'évanouissent. Faussement légère, la nouvelle dépeint les mésaventures d'un homme victime d'un système économico-politique entretenant sa dépendance, le sujet d'un ordre colonial qui ne dit pas son nom, mais que révèlent subrepticement ces mots d'un créancier : « C'est ce que durant mes quarante

3. C. L. R. James, « La Divina Pastora » [1927], *in* C. L. R. James, *Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 1.
4. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *op. cit.*, p. 27.

ans d'expérience je n'ai jamais été capable de comprendre avec les indigènes de cette colonie. Vous êtes le plus dépensier, le plus insouciant – Combien d'argent à peu près devez-vous[5] ? »

L'autre nouvelle, « Triumph », se déroule dans les *barrack-yards* de Port of Spain, des quartiers miséreux que James décrit en ces termes : « Là où les gens en Angleterre et en Amérique parlent de *slums*, les Trinidadiens parlent de *barrack-yards*. [...] Chaque rue de Port of Spain présente de nombreux exemples de ce type : une entrée étroite menant à une cour assez grande avec de chaque côté une enfilade de longs bâtiments de faible hauteur comprenant quatre à dix-huit chambres. [...] Y vivent les portiers, les prostituées, les cochers, les blanchisseuses et le personnel domestique de la ville[6]. » L'héroïne de la nouvelle est une femme noire originaire de la Guyane britannique, Mamitz, qui entretient des relations avec plusieurs hommes en attendant de trouver celui qui saura lui offrir de meilleures conditions d'existence. Aimée de son entourage, elle a néanmoins une ennemie, Irene, qui cherche à provoquer sa chute en usant de divers stratagèmes. Ceux-ci échouent et Mamitz, enfin courtisée par un bon parti, peut savourer son triomphe avec ses amies, là où le début du récit la montrait affligée par une vie misérable. Avec « Triumph », la posture littéraire et politique de James commence à se préciser : « Le texte était symptomatique de ma propre position en tant que personne éduquée connaissant la littérature européenne et de la distance qui me séparait de ce que je décrivais. Mais si j'en étais séparé, j'étais aussi fasciné par la vie du *barrack-yard*[7]. »

« Triumph » peut être considéré comme un prélude à ce qui allait demeurer l'unique roman de James : *Minty Alley*. Rédigé à la fin des années 1920, il fut publié en 1936 en Angleterre, dans une relative indifférence, par la maison d'édition Secker and Warburg, qui publiait également George Orwell[8]. Le roman suit le parcours de Haynes, un jeune homme noir de la classe moyenne qui, pour des raisons financières, mais aussi pour rompre avec une existence mono-

5. C. L. R. James, « Turner's prosperity » [1929], *in* C. L. R. James, *Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 12.

6. C. L. R. James, « Triumph » [1929], *in* C. L. R. James, *The Future in the Present. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1977, p. 11.

7. C. L. R. James, « Autoblography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 27.

8. C. L. R. James, *Minty Alley*, Londres et Port of Spain, New Beacon Books, 1971 [1936].

tone, quitte sa confortable habitation pour prendre ses quartiers au numéro 2 de Minty Alley, un *barrack-yard* de Port of Spain. Au début du récit, Haynes observe, en spectateur, les intrigues en tous genres qui trament la vie bouillonnante des habitants de Minty Alley. Le malaise initial qu'il éprouve se transforme peu à peu en une vive curiosité, l'espace du *barrack-yard* s'offrant à ses yeux comme une scène dramatique où s'expriment les grandes passions de l'existence humaine. De ce drame, il devient l'acteur à partir du moment où il entretient des relations amoureuses avec une autre locataire, Maisie. Il est alors confronté à une alternative : adopter le mode de vie des habitants de Minty Alley et rompre définitivement avec son passé ou réintégrer le milieu social dont il est issu. Le destin choisit pour lui : Maisie émigre aux États-Unis et la propriété est vendue. La fin du roman dépeint un Haynes revenu à sa condition initiale, celle d'un témoin passif de la vie du peuple antillais.

On ne peut manquer de s'interroger sur les relations biographiques entre l'auteur de *Minty Alley* et son « héros ». James vécut en effet quelque temps dans un *barrack-yard* similaire à celui décrit dans son roman, tout en précisant que celui-ci n'était en rien autobiographique[9]. Le regard que Haynes jette sur les habitants à travers un trou du mur de sa chambre n'en fait pas moins écho à l'épaisseur textuelle qui lie et sépare à la fois l'écrivain de ses personnages. Le destin de Haynes révèle le désir de James de s'arracher aux codes sociaux et moraux de sa classe, cet effort dût-il encore se solder par un échec comparable à celui de son « héros » à la fin du roman. *Minty Alley* est l'indice de la prise de conscience par James « des divisions de classes entre personnes éduquées et non éduquées[10] » et de sa propre aliénation à l'égard des masses populaires de Trinidad.

Les écrits de fiction de James, auxquels il faut adjoindre les romans de Mendes, *Pitch Lake* (1934) et *Black Fauns* (1935), introduisent un nouveau sous-genre littéraire dans la Caraïbe : les *barrack-yard stories*. Inspirés par le réalisme social, ces jeunes écrivains rompent avec les représentations exotisantes des Antilles. James avertit son lecteur dès le début de « Triumph » : « Les habitants des *barrack-yards* ne vivent plus

9. Ian Munro et Reinhard Sander (dir.), *Kas Kas. Interview with Three Caribbean Writers in Texas*, Austin, African and Afro-American Research Institute, University of Austin at Texas, 1972, p. 33.

10. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 28.

la vie pittoresque d'il y a vingt-cinq ans. [...] cette vie est morte[11] » ; elle doit alors être dépeinte dans toute sa rudesse, sans s'épargner la représentation d'une violence qui se manifeste dans les actes, mais aussi dans les mots, d'où un style faisant la part belle aux dialogues qui *donnent voix* aux masses trinidadiennes. Ce mouvement littéraire n'est pas sans présenter des affinités avec la Renaissance de Harlem, en particulier avec les écrits de Claude McKay, immigré jamaïcain aux États-Unis : ici et là un même désir de restituer l'existence quotidienne des populations noires démunies et de transmuer la « culture de l'homme ordinaire » en forme artistique[12]. Au cours des décennies suivantes, les *barrack-yard stories* allaient connaître à Trinidad et au-delà une certaine efflorescence avant d'exercer une influence sur la génération des écrivains caribéens de l'après-Seconde Guerre mondiale : George Lamming, Wilson Harris, Vidiadhar S. Naipaul, etc.

Cependant, davantage que sur son héritage littéraire, c'est sur l'héritage politique des personnages de ses fictions eux-mêmes que James allait mettre l'accent : « La génération suivante de ces personnages des *barrack-yards* est celle qui a déployé l'activité politique dont le résultat a été l'indépendance des Antilles[13]. » Si James avait fait des *barrack-yards* un objet littéraire, ce n'était pas tant pour compatir avec la misère de leurs habitants que pour témoigner de la lutte qu'ils menaient envers et contre tout pour vivre une vie meilleure. Ce qui le fascinait était l'« immense vitalité » des populations pauvres de Trinidad, inséparable de leur indéfectible sens de la communauté. Or, dans les fictions de James, ce sont avant tout les femmes qui maintiennent la cohésion du groupe. Ce sont elles les véritables héroïnes, dans la mesure même où, leur subordination économique et raciale étant indissociable de leur subordination de genre, elles doivent gagner leur indépendance par rapport à des hommes dont elles partagent la position de « classe » et de « race ». Cette affirmation passe par la réappropriation de leur sexualité, laquelle est au cœur des récits de James qui, nonobstant les conventions de sa classe, décrit de la manière la plus crue les liaisons amoureuses plus ou moins éphémères entre ses personnages. Il pouvait à cet égard prendre appui

11. C. L. R. James, « Triumph », *loc. cit.*, p. 11-12.

12. Helen Pyne-Timothy, « Identity, society, and meaning. A study of the early stories of C. L. R. James », *in* Selwyn R. Cudjoe et William E. Cain (dir.), *C. L. R. James. His Intellectual Legacies*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1995, p. 53-54.

13. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 28.

sur les connaissances qu'il avait acquises à la lecture des *Studies in the Psychology of Sex*, du médecin et psychologue anglais Havelock Ellis, qui lui conféra une approche « scientifique » de la sexualité comme de « quelque chose [...] auquel les gens réagissent de différentes manières, certaines normales, d'autres, si l'on peut dire, anormales »[14].

James était surtout frappé par l'*indépendance* dont faisaient preuve les habitants des *barrack-yards*, étrangers qu'ils étaient au « désir d'imiter les Britanniques qui préoccupait tant la classe moyenne ». Mais, paradoxalement, dans la vie de ces femmes et hommes libres de toute identification au colon, il percevait déjà l'incarnation des « immenses conflits » existentiels et sociaux qu'il avait découverts dans la littérature européenne « chez Eschyle, Shakespeare, Tolstoï, Dostoïevski et les autres », et sur la base de laquelle il avait développé « une conception de la personnalité et du caractère humains ». Tandis que l'existence des membres de sa classe se déroulait dans des « régions strictement délimitées », les habitants des *barrack-yards* étaient pleins « de passion et d'énergie humaines, de colère, de violence et de générosité ». James venait de faire pour la première fois l'expérience des relations entre tragédie et politique[15].

Si, à cette période, James ne connaissait guère du marxisme que le nom, ses tentatives littéraires témoignaient déjà d'un désir et d'une disposition à épouser la cause des masses populaires : « Je tiens à préciser que je n'ai pas *tout* appris du marxisme. [...] À mes débuts dans la littérature, je possédais déjà l'instinct qui m'a permis de saisir les fondements du marxisme et j'ai ensuite été capable de travailler sur celui-ci avec l'élément de base de Marx, les gens ordinaires[16]. »

The Beacon : culture et politique à Trinidad

Au tournant des années 1930, James intégra The Beacon (le phare), un cercle culturel. En étaient également membres Alfred Mendes et Ralph de Boissière, Créole français qui allait être l'auteur

14. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, Albany, State University of New York Press, 1996, p. 249.
15. C. L. R. James, « Autoblography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 28-29.
16. *Ibid.*, p. 29.

de deux pièces maîtresses du réalisme social, *Crown Jewel* (1952) et *Rum and Coca-Cola* (1956). Composé d'écrivains blancs et, en plus petit nombre, noirs, le Beacon Group fut l'incarnation d'une alliance de classe au-delà de la race. Vecteur d'expression d'une frange « éclairée » de la classe moyenne soucieuse de dispenser ses lumières, il vit émerger une nouvelle conscience politique : « La Première Guerre mondiale éveilla en nous la conscience de ce qui se passait dans le monde [...] ; puis vint la révolution russe qui cristallisa pour ainsi dire toutes les nouvelles idées nées de cette terrible bataille en Europe [...] et nous mis en face du fait [...] que nous vivions à l'ère coloniale[17]. »

Le cercle était patronné par un autre Créole d'origine portugaise, Albert Gomes, dont le petit capital permit de financer l'édition de *The Beacon* qui paraîtra vingt-huit fois entre mars 1931 et novembre 1933. Le journal « était bien plus qu'une revue littéraire. [...] Il devint le foyer d'un mouvement d'éveil intellectuel [*enlightenment*] mené par de jeunes hommes en colère[18] ». Gomes contribua à donner un ton ouvertement militant à la revue : « Homme noir [...] tes enfants sont immolés par dizaines en Amérique, en Afrique et dans les Indes. [...] Débarrasse-toi de ta docilité. Tu dois être sauvage comme l'homme blanc pour échapper à sa sauvagerie[19]. » Mêlant culture et politique, rompant avec le mimétisme à l'égard du colon et contestant les normes morales prévalant au sein de la classe moyenne, *The Beacon* souleva la question du sort des populations pauvres et flirta avec le nationalisme anticolonial. Cela lui valut d'acquérir une réputation sulfureuse, à l'image, avant elle, de la revue *Trinidad*, pourtant moins engagée. En décembre 1929, le *Trinidad Guardian* avait relayé les plaintes de lecteurs dénonçant l'« obscénité » de cette revue qui répandait « la calomnie sur le doux nom de notre belle île »[20].

---

17. Alfred H. Mendes, cité *in* Derek Walcott, *The Journeyman Years. Occasional Prose 1957-1974*, vol. I, *Culture, Society, Literature, and Art* (dir. Gordon Collier), Amsterdam et New York, Rodopi, 2013, p. 177.

18. Albert Gomes, cité dans la note introductive à C. L. R. James, « Revolution » [1931], *in* C. L. R. James, *At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 1.

19. Albert Gomes, *The Beacon*, juillet 1931, cité *in* John Laguerre, *The Social and Political Thought of the Colonial Intelligentsia*, Mona, Institute of Social and Economic Research, University of the West Indies, 1982, p. 84.

20. Alfred Mendes, cité *in* Kenneth Ramchand, « Introduction », *in* C. L. R. James, *Minty Alley*, *op. cit.*, p. 9.

Eu égard à cette orientation contestataire, les premiers articles et nouvelles de James pour *The Beacon* – « The problem of knowledge » (mars 1931), « The star would not shine » (juin 1931), « Books and writers » (juillet 1931) – semblent bien inoffensifs. Le numéro de mai 1931 contient certes une nouvelle intitulée « Revolution[21] », discussion imaginaire entre le narrateur-James et un révolutionnaire vénézuélien en exil ; mais si ce récit révèle le tissu de relations unissant les peuples du sud de la Caraïbe et de la côte septentrionale de l'Amérique latine, il reste étranger à tout appel à une extension des luttes révolutionnaires au-delà des frontières. Les deux contributions de James au numéro d'août 1931 marquent néanmoins une inflexion. La première est une recension de l'autobiographie de Gandhi, *Mahatma Gandhi. His Own Story*, dans laquelle James loue la capacité du leader indien à mobiliser les masses autour des principes de la non-coopération et de la non-violence, et soulève la question du rôle de la personnalité dans l'histoire, en affirmant que « les dirigeants façonnent leur environnement plus qu'ils ne sont façonnés par celui-ci[22] ».

Le second article, « The intelligence of the Negro », est une réponse à un essai publié dans le numéro précédent de *The Beacon* par un membre de l'Imperial College of Tropical Culture, Sydney C. Harland qui, mobilisant les thèses de George O. Ferguson dans *The Psychology of the Negro* (1916), y avance que « le Noir est inférieur en intelligence au Blanc ». Selon James, ces idées doivent être situées historiquement. Lorsqu'en 1853 Gobineau publia son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, « l'Europe s'accordait avec lui », convaincue qu'elle était de sa supériorité. Mais une « révolution scientifique » s'est produite depuis qui a d'abord porté sur les « qualités relatives des esprits occidentaux et orientaux » et dont James identifie les sources dans la défaite militaire de la Russie en 1905 face au Japon. En effet, ce peuple, longtemps considéré comme « arriéré », a « absorbé » à une formidable cadence « la culture et les principes d'organisation de l'Europe ». Cette révolution s'est ensuite étendue au cas des Noirs, comme le démontre James à partir de l'analyse de l'évolution des

21. C. L. R. James, « Revolution », *loc. cit.*, p. 1-8.

22. C. L. R. James, cité *in* Bridget Brereton, « Introduction », *in* C. L. R. James *The Life of Captain Cipriani. An Account of British Government in the West Indies*, Durham et Londres, Duke University Press, 2014 [1932], p. 24.

articles de l'*Encyclopaedia Britannica* sur la question. Si l'on pouvait lire dans l'édition de 1884 que « l'infériorité mentale intrinsèque des Noirs [...] est plus marquée encore que leurs différences physiques » et qu'« aucun Noir ne s'est jamais distingué dans le domaine de la science, de la poésie ou de l'art », l'édition de 1911 soulignait déjà que cette différence avait « souvent été exagérée » et qu'elle était difficilement démontrable scientifiquement. Quant à l'édition de 1929, elle posait qu'il n'y avait selon toute vraisemblance pas de différences intellectuelles innées entre Blancs et Noirs. Et James de conclure que le préjugé racial n'est probablement rien d'autre que l'effet de la peur et de la vanité, entretenues par l'habitude et l'ignorance[23].

C'est donc en se parant de l'autorité de la science européenne et de ses progrès que James invalide les thèses de Harland à qui, assure-t-il, fait défaut une « perspective historique » sur le savoir scientifique. Harland ne fait que colporter des « opinions usées » pour rationaliser ses propres préjugés. Étrangère à toute méthode scientifique, son approche est « émotionnelle et non rationnelle », en cela comparable à l'attitude d'un « Européen moyen non éduqué ». Il suffit d'observer un tant soit peu la société trinidadienne pour s'apercevoir de l'inanité de ces idées. Issus de l'esclavage et affligés d'« un immense désavantage » initial, les Noirs ont fait preuve d'une intelligence qui n'a rien à envier à celle des autres « races ». Ils se sont illustrés dans tous les domaines, du droit à la médecine, en passant par la politique, l'éducation et la musique. L'histoire témoigne des capacités des Noirs comme le montre l'exemple du dirigeant révolutionnaire haïtien Toussaint Louverture, le « Napoléon noir », dont James brosse un portrait élogieux en précisant qu'il ne s'appuie pour ce faire que sur des « historiens blancs[24] ».

Dans les mois qui suivent sa parution, l'article de James est l'objet d'un virulent débat entre les collaborateurs de *The Beacon*. La réaction de Mendes révèle on ne peut plus crûment les limites de la solidarité raciale au sein du groupe. Après avoir publié un article en réponse à James, intitulé « Is the Negro inferior ? », il lui adresse une lettre dans laquelle il affirme de but en blanc : « Dire que le Noir, en tant que race, a autant donné au fonds commun de la connaissance que toute autre race et que la matière première de son intelligence est

23. C. L. R. James, « The intelligence of the Negro », *loc. cit.*, p. 190-192.
24. *Ibid.*, p. 192-197.

tout aussi développée que celle de l'Européen, est si manifestement absurde que cela ne mérite pas la moindre considération[25]. »

James continua malgré tout à publier dans *The Beacon*, où il rédigea une esquisse biographique de l'écrivain et juriste trinidadien Michel Maxwell Philip, fils d'un planteur blanc et d'une femme africaine-américaine, dont le roman *Emmanuel Appadocca* (1854) montre à quel point « le malheur de sa naissance pesait sur son esprit[26] ». *A posteriori*, ce portrait peut être lu comme une contribution à une généalogie intellectuelle du nationalisme noir. Durant cette période, James était un lecteur régulier de *The Negro World*, journal édité à New York par Marcus Garvey. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, le garveyisme s'était diffusé dans la Caraïbe anglophone et James lui-même avait interviewé le dirigeant de la Universal Negro Improvement Association à l'occasion de sa venue à Trinidad en 1929. Il garda néanmoins toujours ses distances à l'égard de cet engouement populaire et relativisa l'influence des idées politiques de Garvey dans la Caraïbe de l'époque[27]. L'absolue primauté conférée par Garvey à la conscience raciale était en discordance avec les orientations et les aspirations de James et des membres du Beacon Group qui, quelles que fussent leurs différences, s'efforçaient avant tout de traduire dans le contexte social antillais ce qu'ils trouvaient de meilleur dans la civilisation occidentale. Quelques années plus tard à Londres, James n'hésita pas à interpeller Garvey lors d'un meeting à Hyde Park pour lui reprocher son attitude conservatrice à l'égard des mouvements ouvriers caribéens du début des années 1930.

Le capitaine Cipriani : vers l'autonomie des Antilles

James s'intéressa beaucoup à une figure politique caribéenne, le capitaine Arthur Andrew Cipriani, Créole d'origine corse qui avait commandé le régiment des Antilles britanniques lors de la Première Guerre mondiale. Frappé par les qualités déployées dans le combat

25. Alfred H. Mendes, cité *in* Aldon L. Nielsen, *C. L. R. James. A Critical Introduction*, Jackson, University Press of Mississippi, 1997, p. 8.

26. C. L. R. James, « Maxwell Philip, 1829-1884 » [1931], *in* Selwyn R. Cudjoe et Lauren Zikorie (dir.), *Michel Maxwell Philip. A Trinidad Patriot of the 19th Century*, Wellesley, Calaloux Publications, p. 89.

27. « C. L. R. James, « September 5th, 1980 », *loc. cit.*

par ses compatriotes, Cipriani en vint à penser que les Antillais étaient désormais mûrs pour l'autonomie [*self-government*]. À son retour à Trinidad, il rejoignit la Trinidad Workingmen's Association qu'il contribua à réorganiser et à politiser, et dont il devint président en 1923. Deux ans plus tard, il fut élu maire de Port of Spain et obtint un siège au Conseil législatif de la colonie. James était impressionné par la capacité de Cipriani à défendre la cause des populations urbaines pauvres et à mobiliser leur composante (majoritaire) afro-caribéenne, celle-là même qu'il avait mise en scène dans ses écrits de fiction. Dans un article de 1962 en hommage à Cipriani, il écrit : « Ce fut l'homme qui m'apprit que j'étais antillais. [...] une grande partie de ce qui distingue ma conception de la politique vient de lui[28]. »

Au cours des années 1920, James forma le projet de faire la biographie de Cipriani à partir de discours de ce dernier et d'entretiens menés avec lui. Cipriani fournit des matériaux à James, lequel collecta de son côté d'autres documents relatifs au gouvernement et à l'histoire de Trinidad : « Mes idées auparavant vagues sur la liberté se cristallisèrent autour d'une conviction politique : nous devions être libres de nous gouverner nous-mêmes[29]. » En 1931, le manuscrit était achevé. Comme celui de *Minty Alley*, James le mit dans ses valises à son départ pour l'Angleterre, où il fut imprimé à titre privé en 1932, sous le titre *The Life of Captain Cipriani. An Account of British Government in the West Indies*. Cette publication attira l'attention de Leonard Woolf, qui proposa à James d'en publier une version abrégée, sous la forme d'une brochure, chez Hogarth Press, la maison d'édition qu'il codirigeait avec sa femme, la célèbre Virginia Woolf. *The Case for West-Indian Self Governement* parut l'année suivante à Londres[30].

The Life of Captain Cipriani révèle l'admiration de son auteur pour la personnalité de Cipriani et son indéfectible confiance dans les masses antillaises. Mais ce n'est pas tant la personnalité de Cipriani en tant que telle qui l'intéresse que la perspective qu'elle offre sur la société trinidadienne tout entière. James inaugurait là une approche

---

28. C. L. R. James, « Arthur Andrew Cipriani », *Sunday Guardian* (Trinidad et Tobago), Independence Supplement, 26 août 1962, p. 18.

29. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 152.

30. C. L. R. James, *The Case for West-Indian Self-Government* [1933], *in The Life of Captain Cipriani*, *op. cit.*, p. 163-193.

qu'il n'allait cesser d'approfondir, faisant de l'écriture d'une vie un vecteur d'écriture de l'histoire, en l'occurrence une « histoire du temps présent ». Si la biographie de Cipriani préfigure les futurs écrits de James, c'est aussi parce qu'il s'agit déjà d'une histoire militante : « Ce livre est une biographie, mais une biographie politique[31] » ; c'est une contribution à « l'effort pour nous débarrasser d'un poids que nous portons depuis si longtemps que certains d'entre nous ne réalisent guère que nous le portons[32] ». Attaque en règle du gouvernement des colonies de la Couronne britannique, le livre participa au développement dans la Caraïbe anglophone d'une littérature anticolonialiste encore étroitement liée au mouvement ouvrier et qui allait aboutir à la Déclaration des droits des peuples caribéens à l'autodétermination et à l'autonomie, adoptée à La Havane en 1940. Mais, à cette date, on le verra, le militantisme anticolonial de James se sera largement détourné de la Caraïbe pour se centrer sur l'Afrique.

Dans *The Life of Captain Cipriani*, James affirme que le préjugé racial, déjà fort en Angleterre, s'intensifie dans les colonies où tout Anglais se voit d'emblée placé dans la position de membre de la classe dirigeante. L'amour de la tolérance et le respect de la liberté de parole qui gouvernent la vie politique anglaise s'évanouissent dans les dépendances coloniales, où les Anglais foulent aux pieds ce qu'ils vénèrent chez eux : « Dans les colonies, tout homme qui parle au nom de son pays, tout homme qui ose mettre en question l'autorité de ceux qui le gouvernent, tout homme qui essaie de faire pour les siens ce que les Anglais sont si fiers que d'autres Anglais aient fait pour les leurs, devient immédiatement aux yeux du colon anglais une personne dangereuse, un révolutionnaire sauvage, un homme sans respect pour la loi et l'ordre, une personne mue par les plus basses motivations, un reptile qui doit être écrasé à la première occasion[33]. »

Soucieux de défendre la cause des Afro-Caribéens, James, qui a pris conscience de la centralité de la question raciale aux Antilles, écarte une idée aussi fausse qu'elle est répandue : « Ces gens ne sont pas des sauvages ; ils ne parlent pas d'autre langue que l'anglais, ils n'ont pas d'autre religion que le christianisme, en réalité leur perspective tout entière est celle de la civilisation occidentale modifiée

31. *Ibid.*, p. 39.
32. *Ibid.*, p. 37.
33. *Ibid.*, p. 46.

et adaptée à leurs circonstances particulières[34]. » Selon lui, « trop de gens continuent de croire que les Antillais sont aujourd'hui encore un peuple primitif qui naît lentement à la civilisation[35] ». Sans encore remettre en cause le préjugé de l'arriération des peuples africains et asiatiques, il souligne qu'il n'y a pas aux Antilles de population indigène, comme c'est le cas en Afrique ou en Inde, et donc pas de conflit entre « une idée fraîchement assimilée de la démocratie moderne et des coutumes ancestrales fondées sur l'organisation tribale ou le système de castes ». Si cette « absence de tradition » prive les Antillais du « sentiment national » qui nourrit ailleurs les « mouvements démocratiques », elle prive aussi de tout argument valable ceux qui veulent leur dénier le statut de citoyens et les maintenir dans la condition de sujets de l'Empire britannique[36].

James dénonce le pouvoir démesuré conféré au gouverneur dans les colonies de la Couronne : il n'est pas seulement le représentant du roi, mais préside le Conseil exécutif et siège au Conseil législatif. C'est un « personnage inconcevable » et pourtant bien réel, « trois en un et un en trois ». Qui plus est, le Conseil législatif, qui n'a pourtant qu'un rôle consultatif, est dominé par les Anglais et, dans une moindre mesure, par des Créoles originaires d'autres colonies. Les uns et les autres « sont étrangers à la société qu'ils gouvernent » et ne représentent que la minorité blanche, « peut-être trois pour cent de la population ». Il y a bien parmi les membres élus quelques Noirs au teint clair mais, du fait des divisions de couleur qui régissent la société trinidadienne, ils se révèlent être de plus grands ennemis encore que les Blancs pour les masses noires qui se voient ainsi privées de toute représentation. Il n'y a pas de vie politique, au sens propre, dans les *Crown Colonies*, où ne règnent que « les mauvaises manières, l'injustice, la tyrannie et la trahison[37] ».

Force est néanmoins de reconnaître que l'âpre critique de l'ordre colonial formulée dans *The Life of Captain Cipriani* demeure encore étrangère à toute perspective révolutionnaire. Dès les premières lignes du livre, James écrit que « le remède à appliquer doit être constitutionnel » ; les Anglais doivent tenir la promesse qu'ils ont faite aux

34. *Ibid.*, p. 49.
35. C. L. R. James, « A Century of Freedom », *loc.*, p. 200.
36. C. L. R. James, *The Life of Captain Cipriani*, *op. cit.*, p. 50.
37. *Ibid.*, p. 97-110.

peuples colonisés : « l'autonomie quand ils y seront prêts[38] ». Son argument majeur est qu'il y a désormais suffisamment de non-Blancs éduqués, d'autant plus fiables qu'ils sont de culture occidentale, pour prendre en charge le gouvernement de la colonie. Il ne discute pas de l'héritage de l'esclavage, ni de celui de l'engagisme [*indenture*] – contrats établis entre propriétaires terriens et travailleurs étrangers (asiatiques en majorité) dans les colonies. Il se contente de dire à propos des Indo-Trinidadiens, formant pourtant le tiers de la population, qu'« ils ne posent de problème d'aucune sorte ». Il n'évoque pas non plus les déplorables conditions de travail des Noirs pauvres. Si ces derniers sont pris en compte, c'est encore dans une perspective paternaliste, en tant qu'objets et non sujets de la vie politique. Enfin, pas plus que Cipriani, James n'en appelle à une indépendance complète, ses revendications continuent de se situer à l'intérieur du cadre impérial. Sa position n'est pas sans faire écho à un libéralisme anticolonial condamnant, pour reprendre le titre d'un ouvrage de l'intellectuel et homme politique indien Dadabhai Naoroji, le caractère *non britannique* [*un-British rule*] du gouvernement des colonies[39] britanniques.

Si la biographie de Cipriani fut « la première œuvre d'un sujet colonial ayant initié avec succès la décolonisation de son esprit[40] », James avait néanmoins encore beaucoup de chemin à faire avant de devenir le théoricien et militant révolutionnaire qui allait marquer de son empreinte l'histoire des luttes anticoloniales du XX^e siècle.

38. *Ibid.*, p. 39.

39. Voir Dadhabai Naoroji, *Poverty and Un-British Rule in India*, Londres, S. Sonnenschein, 1901.

40. F. S. J. Ledgister, *Only West Indians. Creole Nationalism in the British West Indies*, Trenton, Africa World Press, 2010, p. 97.

3

Devenir marxiste en Angleterre

Nelson, Lancashire : la classe ouvrière anglaise

En février 1932, James quitta son île natale pour l'Angleterre, où il espérait réaliser ses ambitions littéraires. Il fit une escale d'une semaine à Bridgetown (La Barbade) avant d'embarquer à bord d'un navire de la Royal Netherlands Steamship Company qui accosta à Plymouth le 18 mars. Il passa alors une dizaine de semaines à Londres. Il y rédigea une série de lettres-essais, publiées dans la *Port of Spain Gazette*, dans lesquelles il partageait ses premières impressions sur la capitale anglaise. Jeune homme cultivé, il y évoquait tout d'abord sa visite des musées londoniens, du Science Museum et du Victoria and Albert Museum, où il se montra fasciné par un moulage du Saint Jean Baptiste de Rodin : « Je me suis assis et l'ai regardé et tandis que le corps est immobile, l'esprit est en mouvement. Je me suis dit qu'un Grec vivant il y a deux mille ans aurait pu s'asseoir à côté de moi et l'observer. Il l'aurait vu à peu près avec les mêmes yeux et les mêmes sentiments que moi[1]. » Méditant sur le passage du temps, James opposait à la nature éphémère des artefacts de la science et de l'industrie l'éternité des œuvres d'art.

1. C. L. R. James, « A visit to the Science and Art Museums » [1932], *in Letters from London*, Port of Spain, Prospect Press, 2003, p. 14.

Au cours de ce premier séjour londonien, l'apprenti-écrivain James partagea la vie effrénée des cercles littéraires du quartier de Bloomsbury, rendu célèbre par le groupe éponyme formé autour de Virginia Woolf, E. M. Forster, Lytton Strachey et John Maynard Keynes. Deux de ses lettres décrivent l'« atmosphère de Bloomsbury ». Au cours d'une discussion avec la poétesse et critique Edith Sitwell, il afficha ostensiblement sa connaissance de la littérature occidentale contemporaine (D. H. Lawrence, Faulkner), et plus encore passée (Shakespeare, Milton, Shelley, Wordsworth), affirmant que « si un grand poète naissait aujourd'hui, il pourrait utiliser les vers traditionnels et écrire la plus splendide poésie sans se soucier des nouvelles formes poétiques, expérimentations techniques et autres préoccupations de la plupart des écrivains modernes ». De la même manière, il assurait qu'aucun compositeur moderne n'était capable de faire naître chez ses auditeurs des émotions telles que celles suscitées par les œuvres de Bach, Haydn, Mozart et Beethoven, auquel il vouait une véritable admiration[2]. Ces réflexions de jeunesse témoignent d'un certain classicisme et d'une attention à la spontanéité des réactions sensibles auxquels l'esthétique jamesienne restera attachée.

Comme à Trinidad, James se livrait à l'observation de la vie quotidienne des « gens ordinaires ». Soulignant le caractère artificiel de l'existence au sein des cercles de Bloomsbury, auxquels il se savait appartenir « par instinct et par formation », il soutenait que le « grand art » implique une expérience profonde s'acquérant « par relations émotionnelles avec les gens et les choses et par communion avec sa propre âme »[3]. Dans ses lettres suivantes, il aborde notamment la question raciale, soutenant que l'homme anglais moyen est rongé par le préjugé de couleur et qu'il n'est pas rare que la simple « idée qu'une fille anglaise puisse sourire à un Noir le rend[e] presque fou[4] ». Non sans une certaine attitude de défi masculiniste à l'égard des hommes anglais, il fait l'éloge des femmes anglaises qu'il juge presque entièrement dépourvues de préjugé de couleur et dont il dit admirer l'« indépendance » et l'« absence totale de retenue »[5]. James confiera plus tard à propos de ces premières semaines en Angleterre :

2. C. L. R. James, « The Bloomsbury atmosphere » [1932], *in ibid.*, p. 28, 32.
3. *Ibid.*, p. 53.
4. C. L. R. James, « The men » [1932], *in ibid.*, p. 86.
5. C. L. R. James, « The women » [1932], *in ibid.*, p. 94.

« Je cherchai à me prémunir du préjugé racial et ma personnalité habituellement enjouée s'effaça rapidement alors que j'adoptai une sorte de réserve protectrice. [...] []'étais conscient de la question raciale d'une manière assez personnelle, intime[6]. »

Dans sa dernière lettre, « The nucleus of a great civilization », James dresse un premier bilan. S'il y fait l'éloge de Londres, « le sommet, le centre, le noyau d'une grande branche de la civilisation occidentale », il avoue n'avoir guère été « impressionné ». D'une part, parce que les deux champs dans lesquels excellent les Anglais, la poésie et la politique, lui étaient familiers avant son départ de Trinidad ; d'autre part, parce qu'il a perçu la menace de « faillite » qui guette la « grande civilisation » d'Europe de l'Ouest et qui allait bientôt devenir pour lui une certitude : « Je n'étais pas en Europe depuis deux ans que j'en étais venu à la conclusion que la civilisation européenne telle qu'elle existait était condamnée[7]. » A-t-il déjà lu à cette date *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler ? Il est difficile de le savoir mais, au moment où il rédigeait cette lettre, James avait quitté Londres pour s'installer à Nelson, petite ville du Lancashire organisée autour de l'industrie cotonnière et où il fit une découverte capitale, celle de la classe ouvrière anglaise : « Je pourrais pardonner à l'Angleterre la vulgarité et la déception déprimante de Londres pour le magnifique esprit de ces travailleurs du Nord. Tant que c'est de ce fond qu'ils seront faits, alors, en effet, les Britanniques ne seront jamais, jamais esclaves [*Britons never, never shall be slaves*][8]. »

C'est à Nelson que James, depuis son départ de Trinidad, avait prévu de poser ses valises. L'opportunité de se rendre en Angleterre lui avait été offerte par son compatriote, le fameux joueur de cricket Learie Constantine, qui évoluait dans le club de la ville. James avait été invité à séjourner chez Constantine pour l'aider à écrire son autobiographie – il avait de fait rédigé la majeure partie du manuscrit avant de quitter la Caraïbe. Le livre fut publié en 1933 sous le titre *Cricket and I*. Principalement consacré à la carrière de Constantine, il porte discrètement la marque des convictions politiques de

6. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *op. cit.*, p. 6.

7. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways. The Story of Herman Melville and the World We Live In*, Hanover et Londres, University Press of New England, 2001 [1953], p. 154.

8. C. L. R. James, « The nucleus of a great civilization » [1932], *in* C. L. R. James, *Letters from London*, *op. cit.*, p. 124-125.

James, son aîné de quelques mois : « Trinidad est une colonie de la Couronne britannique [...] et un mouvement pour s'affranchir de ce joug est en train de gagner en puissance[9]. » Mais c'est Constantine qui contribua à nourrir la conscience politique de James plus que le contraire. À celui que ses proches appellent déjà Nello, Constantine aimait à répéter ces mots : « Ils [les Anglais] ne sont pas mieux que nous. » Cette formule, dit James, était loin de valoir seulement pour le cricket : « C'était un slogan et une bannière. C'était de la politique, la politique du nationalisme. [...] Mes sentiments étaient bons, mais j'étais encore enfermé dans le moule de l'intellectualisme du XIX^e siècle[10]. » On comprend que James ait pu dédier *The Life of Captain Cipriani* à Constantine – qui aida à en financer la publication – pour « des raisons non pas privées, mais publiques, et sans lien réel avec le cricket[11] ». Deux décennies plus tard, avant d'endosser des fonctions politiques à Trinidad, Constantine allait publier en Angleterre un autre livre, *Colour Bar* (1954), écrit à nouveau avec l'aide de James et traitant des relations raciales en Angleterre sous un angle biographique.

Ville de province, Nelson n'avait pourtant rien de « traditionnel ni de désuet » : « Les gens étaient vivants, très modernes, étrangers aux vieilles idées anglaises[12]. » Depuis les années 1920, la ville était surnommée la « Petite Moscou ». Quelques mois avant l'arrivée de James, elle avait été le lieu d'une grève des ouvriers de l'industrie textile. Durant son séjour, James put vivre d'autres épisodes de lutte. Ainsi, lorsque les propriétaires du cinéma de la ville voulurent diminuer les salaires de leurs quelques employés, le « peuple de Nelson » fit front et boycotta l'établissement : « Nelson est une ville où la majorité des ouvriers sont étroitement unis. [...] C'était magnifique et c'était la guerre[13]. » Pour ce produit de la classe moyenne antillaise qu'était James, les ouvriers de Nelson n'étaient pas encore les représentants d'une classe sans frontières, c'était le « peuple anglais » authentique. Très vite, James s'engagea dans la branche locale du Labour Party et se situa d'emblée à la gauche du mouvement. Cette position fut pour une large part le fruit de ses échanges et de son

9. Learie Constantine, *Cricket and I*, Londres, Philipp Allan, 1933, p. 27-28.
10. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 150.
11. C. L. R. James, *The Life of Captain Cipriani*, *op. cit.*, p. 35.
12. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 8.
13. C. L. R. James, « The nucleus of a great civilization », *loc. cit.*, p. 123-124.

amitié avec des habitants de Nelson, au premier rang desquels Harry Spencer, propriétaire d'un salon de thé. Au contact de Spencer et d'autres militants autodidactes, il commença à remettre en question les thèses paternalistes qui grevaient ses revendications en faveur de l'autonomie des Antilles : « Ces travailleurs drôlement cyniques furent pour moi une révélation et me firent redescendre sur terre[14]. » James se lia notamment d'amitié avec un éditeur local et propriétaire d'une librairie, M. Carmell, auquel il emprunta deux livres qui jouèrent un rôle décisif pour lui.

Le premier est l'*Histoire de la révolution russe*, de Trotski, qui venait d'être traduit en anglais. Cette lecture fut à l'origine de la carrière révolutionnaire de James, qui « n'avai[t] [alors] pas lu une seule ligne de Marx[15] ». Dans ce livre, Trotski se réfère aux grands épisodes de l'histoire occidentale que le jeune C. L. R. avait étudiés à Trinidad, mais il leur donne un sens radicalement nouveau en faisant « du marxisme et du Parti communiste l'apogée de nombreux siècles de développement historique ». « L'*Histoire de la révolution russe* » donna à James, « le sens du mouvement historique, des relations entre les périodes de l'histoire »[16]. Les écrits de James resteront profondément marqués par « le trope de la mobilité, du flux et du reflux des événements politiques, cher à Trotski[17] ». Bien que de plus en plus critique au fil des années envers l'héritage politique du révolutionnaire russe, il ne cessera jamais de considérer l'*Histoire de la révolution russe* comme le sommet de la tradition historiographique occidentale initiée par Hérodote : « L'*Histoire* de Trotski est bien plus que la brillante histoire d'un grand événement. C'est le plus grand livre d'histoire jamais écrit[18]. »

Le second livre décisif dans la trajectoire de James fut *Le Déclin de l'Occident*, de Spengler. Même devenu un théoricien marxiste de premier ordre, James continuera de se revendiquer du théoricien allemand de la « révolution conservatrice ». En effet, Spengler

14. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 157.
15. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 9.
16. *Ibid.*, p. 10.
17. Grant Farred, « C. L. R. James and anti/postcolonialism », *Against the Current*, vol. 90, <http://solidarity-us.org/node/1526>.
18. C. L. R. James, « Trotski's place in history » [1940], *in* Scott McLemee et Paul Le Blanc (dir.), *C. L. R. James and Revolutionary Marxism. Selected Writings of C. L. R. James, 1939-1949*, Atlantic Highlands, Humanities Press, 1994, p. 118.

avait lui aussi, selon James, « un sens aigu du mouvement de l'histoire[19] » : « Un seul écrivain des temps modernes a la même envergure [que Trotski] », « c'est Spengler » et il faut « espérer que le brouillard de mysticisme » qui recouvre le livre « ne dissimule pas aux yeux des marxistes l'érudition colossale, la capacité de synthèse et la pénétration » dont fait preuve son auteur[20]. James fit un usage singulier du *Déclin de l'Occident* : « Je n'acceptais pas le déclin prôné par Spengler », dit-il, non pas le déclin en soi, mais l'idée d'un déclin organique. James s'efforça dès lors de « dégager les idées de Spengler du pessimisme de leur contexte allemand »[21] pour en opérer la *traduction* dans le langage du matérialisme historique : « À l'heure même où Spengler était en train d'écrire sur la fin de la civilisation bourgeoise, Lénine terminait l'écriture de *L'État et la Révolution* et de *L'Impérialisme* en préparation de la révolution russe[22]. »

Cet usage fait écho à l'intérêt que Theodor Adorno porta lui aussi au *Déclin de l'Occident*. Ainsi affirmait-il en 1938 : « Au déclin de l'Occident ne s'oppose pas la résurrection de la culture, mais l'utopie que renferme dans une question muette l'image de la civilisation qui agonise[23]. » Mais tandis que l'utopie suscitée par le déclin céda bientôt la place chez Adorno à une pure « contemplation de la décadence[24] », la pensée jamesienne du déclin resta indissociable d'une pensée de la révolution à venir. En cela, James était plus proche d'un autre théoricien marxiste non européen, le socialiste péruvien José Carlos Mariátegui qui, dès 1924, pouvait dire : « Spengler annonce la décadence totale de l'Occident. [...] Trotski ne fait que constater la crise de la culture bourgeoise, le dépassement de la société capitaliste. Cette culture, cette société, vieillies, lassées, disparaissent ; une nouvelle culture, une nouvelle société naissent de son sein[25]. » Pour

19. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 10.

20. C. L. R. James, « Trotski's place in history », *loc. cit.* p. 109.

21. Robert A. Hill, « Afterword », *in* C. L. R. James, *American Civilization* (dir. Anna Grimshaw et Keith Hart), Cambridge et Oxford, Blackwell, 1993, p. 297.

22. C. L. R. James, « Trotski's place in history », *loc. cit.*, p. 121.

23. Theodor W. Adorno, « Spengler après le Déclin » [1938], *in Prismes. Critiques de la culture et de la société*, Paris, Payot, 1986, p. 58.

24. Voir Enzo Traverso, *L'Histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2012, p. 246.

25. José Carlos Mariátegui, « Trotski » [1924], *in La Escena Contemporánea*, Lima, Amauta, 1964, p. 94.

Mariátegui comme pour James, la révolution socialiste annonçait la fin de la fin du déclin, un *recommencement* radical.

À la fin de son séjour à Nelson, James en était arrivé à une conclusion qu'il ne remit jamais en question : « L'idée que la révolution était l'unique solution pour le mouvement ouvrier et pour les grandes masses de la population[26]. » Ce tournant révolutionnaire marque la fin précoce des ambitions littéraires qu'il nourrissait encore quelques mois plus tôt : « L'écriture littéraire [...] fut remplacée par la politique. Je devins un marxiste[27]. »

Une étoile montante du trotskisme

À l'occasion de la venue à Nelson du joueur de cricket Sydney Francis Barnes, James écrivit un article qu'il adressa à Neville Cardus, qui était non seulement un critique musical de tout premier plan, mais aussi l'un des principaux spécialistes de cricket de son siècle. Enthousiaste, Cardus, qui travaillait pour le *Manchester Guardian*, publia ce texte qui porte déjà la marque des écrits de James sur le cricket, intimement liés à ses réflexions sur les rapports entre personnalité et société : « Il est généralement admis que Sydney Barnes est le plus grand batteur que le cricket ait connu. [...] C'est un visage assez remarquable à sa manière et qui pourrait sans incongruité être celui d'un grand avocat ou d'un homme d'État[28]. » Le titre d'un autre article de James pour le *Glasgow Herald* exprime littéralement l'idée que l'intérêt du cricket dépend des personnalités qui le représentent : « Exciting cricket depends upon exciting personalities[29] ».

Dès 1932, Cardus proposa à James de travailler pour le *Manchester Guardian* en tant que reporter sportif. Au cours de l'été, James voyagea à travers l'Angleterre pour couvrir la saison de cricket, une collaboration qui se prolongera les années suivantes. Centrés sur le cricket anglais, ses articles lui donnaient l'occasion de dresser le portrait de joueurs caribéens, tels que le jeune George Headley, né en

---

26. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 22.
27. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 197.
28. C. L. R. James, « The greatest of all bowler. An impressionist sketch of S. F. Barnes » [1932], *in* C. L. R. James, *A Majestic Innings*, 2013, *op. cit.*, p. 7.
29. C. L. R. James, « Exciting cricket depends upon exciting personalities » [1937], *in ibid.*, p. 53-55.

Jamaïque, « un Noir finement bâti » chez lequel se devine « le véritable instinct artistique fidèle à un idéal intérieur »[30]. En 1933, il écrivit dans *The Cricketer* un long article sur l'histoire du cricket aux Antilles où est abordée la question des relations entre « nationalités » dans les colonies caribéennes telles qu'elles se reflétaient dans la composition des équipes locales[31]. La même année, il fit parvenir un texte à la *Port of Spain Gazette* sur l'équipe des West Indies, dans lequel il introduisit des réflexions allant bien au-delà du sport et qu'il approfondira des décennies plus tard : « Je n'éprouve aucune hésitation à dire qu'au cricket, comme dans beaucoup d'autres choses, les Antillais font partie des peuples les plus doués qu'on puisse trouver. [...] Notre problème est que nous n'avons pas encore appris à tout subordonner à la victoire. [...] Le jour où les Antillais, blancs, bruns et noirs, auront appris à être antillais, à ne rien voir devant eux, à droite ou à gauche, sinon le succès des Antilles, ce jour-là, ils auront grandi[32]. »

Disposant désormais des revenus versés par le *Manchester Guardian*, James quitta Nelson et s'installa à Londres fin mars 1933, à Heathcote Street, à côté de Russell Square. Il y poursuivit son apprentissage du marxisme. Il lit les deuxième et troisième tomes de l'*Histoire de la révolution russe* ainsi que des publications du mouvement trotskiste en anglais et en français. Il savait qu'il lui fallait, pour aller plus loin, étudier dans le détail le conflit opposant Trotski à Staline. Il se procura les deux volumes des *Principes du léninisme* de Staline. Voyant que ce conflit se centrait sur l'héritage de Lénine, il dévora les écrits, « dix à douze volumes », du leader de la révolution russe. Il lit également Marx : *Le Capital, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, Le Manifeste du Parti communiste.* « J'en vins de plus en plus à la conclusion que les staliniens dépassaient de loin tous les menteurs et falsificateurs du passé. Je n'ai pas changé d'avis à ce sujet[33]. »

James souligna que c'était sa formation aux Antilles qui lui permit « d'absorber si rapidement ce que le marxisme enseignait » et de l'incorporer à sa « vision du monde ». Grâce à la profonde connaissance

30. C. L. R. James, « A great West Indian batsman. Headley's remarkable rise to fame » [1933], *in ibid.*, p. 11-12.
31. C. L. R. James, « West Indies cricket » [1933], *in ibid.*, p. 12-33.
32. C. L. R. James, « Chances of West Indies in first test » [1933], *in ibid.*, p. 34-35.
33. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 32.

de l'histoire et de la littérature occidentales qu'il avait acquise à Trinidad, il put saisir spontanément les fondements du matérialisme historique. Il disposait en cela d'un avantage sur la majorité des marxistes britanniques qui « avaient d'abord lu les textes marxistes et avaient alors été incités à lire des classiques de l'histoire et de la littérature européennes ». Paradoxalement, l'éducation coloniale de James l'avait rendu intellectuellement plus européen que les marxistes européens eux-mêmes. Mais, tandis que l'histoire était restée jusqu'alors pour lui une « question abstraite », le marxisme lui enseigna la « logique » qui en gouvernait le mouvement ; il lui permit de réconcilier sa connaissance de l'histoire avec l'intérêt pour les masses populaires qu'il avait manifesté à Trinidad au travers du médium littéraire : « Je fus capable de comprendre Marx très facilement, et plus encore Lénine, qui à aucun moment ne manquait de faire [des gens ordinaires] la force motrice de l'histoire[34]. »

À l'automne 1934, cette première phase d'étude intensive était achevée : « En accord avec ce que je lisais, je décidai que lire sur la politique n'était pas suffisant. Un socialiste devait être actif. » James se tourna vers les militants trotskistes britanniques, dont une grande partie appartenait à l'Independent Labour Party (ILP), organisation radicale qui avait rompu avec le Labour Party en 1932 et que James rejoignit à son tour en 1934. L'ILP « espérait devenir le noyau d'un nouveau parti marxiste indépendant, ce qu'à coup sûr le Parti communiste de Grande-Bretagne n'était pas[35] ». James et ses camarades formèrent une fraction, le Marxist Group, qui se singularisait non seulement par sa composition essentiellement petite-bourgeoise, mais aussi par son caractère cosmopolite, puisque, outre James, il comprenait des réfugiés politiques allemands et hongrois, des militants sud-africains blancs, ou encore des étudiants canadiens et indiens[36]. À la même période, James se lia à un militant marxiste indien, Balkrishna Gupta, qui le sensibilisa à l'hétérogénéité des lieux et des sociétés où les analyses marxistes pouvaient être déployées : « Son extraordinaire capacité à appliquer le marxisme à des régions très différentes du monde [...] venait du fait qu'en Inde, il suffisait d'avoir jeté un œil à

34. *Ibid.*, p 11, 26, 29.
35. *Ibid.*, p. 36, 38.
36. Christian Høgsbjerg, « C. L. R. James in Imperial Britain, 1932-1938 », doctorat, University of York, Department of History, décembre 2009, p. 112.

Marx pour comprendre le sens du communisme primitif, de l'artisanat, de la société féodale, du mercantilisme, etc.[37] », lesquels coexistaient, *au présent*, sur le sous-continent indien.

À travers les pages de la revue du Marxist Group, *Fight*, et de *Controversy*, journal interne à l'ILP, James se fit le défenseur de l'internationalisme trotskiste comme seule interprétation adéquate de l'« attitude léniniste » dans un présent marqué par l'ascension du fascisme[38]. Il s'agissait pour lui de dénoncer les mensonges et les crimes du stalinisme, tels que les exposaient au grand jour les procès de Moscou : « En dehors comme à l'intérieur de la Russie, le stalinisme est un cancer qui doit être expulsé de notre mouvement[39]. » James ne remettait alors nullement en cause la thèse centrale de Trotski selon laquelle l'URSS était un État ouvrier dégénéré. Si la bureaucratie devait être âprement combattue, le régime soviétique, lui, devait être défendu avec non moins de vigueur : « Si le capitalisme survit, l'Union soviétique périra[40]. » James et ses camarades étaient convaincus de former l'*avant-garde*, le « noyau séminal » d'un mouvement révolutionnaire de masse qui, sans cette direction éclairée, était irrémédiablement voué à l'échec[41]. Il reviendra là-dessus des années plus tard : « Je vois les absurdités dont un ensemble de personnes expérimentées et éduquées peuvent se rendre coupables. Il allait falloir une dizaine d'années avant que je ne réalise quelle folie c'était[42]. »

Durant toutes ces années, James côtoya et sympathisa avec des intellectuels et militants de gauche de diverses obédiences, anarchistes en particulier, et de diverses origines ; il rencontra notamment le théoricien marxiste allemand Karl Korsch en 1936. Dans ce cadre militant, il fit aussi des rencontres plus intimes et entretint une liaison amoureuse tumultueuse avec Louise Cripps Samoiloff[43]. Ses dons d'orateur l'amenèrent à faire des tournées en Angleterre, mais aussi en Écosse et au pays de Galles, où il évoqua en 1935 la

37. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 44.
38. C. L. R. James, « Trotskiism », *Controversy*, vol. 2, n° 1, octobre 1937.
39. C. L. R. James, « The second Moscow trial », *Fight*, vol. 2, n° 5, avril 1937, p. 6-9.
40. C. L. R. James (C. L. Rudder), « The Leninist attitude to war », *Fight*, vol. 2, n° 1, janvier 1937, p. 16.
41. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 36-37.
42. *Ibid.*, p. 39.
43. Louise Cripps, *C. L. R. James. Memories and Commentaries*, New York et Londres, Cornwall Books, 1997.

question coloniale antillaise : « Le public gallois dit : "Nous comprenons. Nous sommes dans la même position dans nos relations avec le gouvernement britannique." Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait[44]. » James se rendit aussi en Irlande, à l'invitation de Nora Connolly, fille du leader socialiste indépendantiste James Connolly, exécuté en 1916 par le pouvoir britannique. Évoquant sa rencontre avec les membres de l'Irish Citizen Army, il allait confier n'avoir pleinement saisi ce que signifiait être révolutionnaire qu'à ce moment-là, car « à la différence des "révolutionnaires" anglais », ces vétérans et héritiers de la lutte anticoloniale irlandaise « comprenaient réellement le sens de la lutte armée et du conflit révolutionnaire »[45]. Enfin, James voyagea régulièrement en France pour participer aux réunions internationales du mouvement trotskiste. En septembre 1938, il fut l'un des deux délégués britanniques présents au congrès fondateur de la IV^e^ Internationale qui se tint chez Alfred Rosmer, à Périgny, en banlieue parisienne. C'est au cours de ses séjours en France qu'il se lia à Pierre Naville, ou, de manière plus surprenante, à Boris Souvarine.

Né à Kiev en 1895, Souvarine avait été membre de la III^e^ Internationale et du Comité central du Parti communiste français, avant d'en être expulsé pour déviationnisme en raison de ses accointances avec Trotski. Proche de l'opposition de gauche, il avait néanmoins gardé son indépendance et, en 1935, avait publié une biographie de Staline dans laquelle il défendait un « socialisme démocratique » qui n'était pas du goût de Trotski, lequel, tout en acquiesçant à la condamnation en règle du secrétaire général du Parti communiste ne pouvait que s'opposer à la thèse d'une filiation entre léninisme et stalinisme. James, lui, s'était visiblement fait une autre opinion du livre de Souvarine puisqu'il se chargea de sa traduction anglaise, publiée en 1939. Selon James, le *Staline* de Souvarine était « un livre affecté d'un parti pris anarchiste mais irréprochablement documenté, très juste et truffé d'idées[46] ». Cela n'empêchait pas

---

44. *C. L. R. James and British Trotskiism. An Interview*, Londres, Socialist Platform Ltd., 1987, p. 3.

45. Ciaran Crossey et James Monahagan, « The origins of Trotskiism in Ireland », cité *in* Christian Høgsbjerg, *C. L. R. James in Imperial Britain*, Durham et Londres, Duke University Press, 2014, p. 100.

46. C. L. R. James, *World Revolution, 1917-1936. The Rise and Fall of the Third International*, Londres, Secker and Warburg, 1937, p. 140, note 6.

James d'adhérer sans réserves, apparentes du moins, aux positions de Trotski et de rester encore largement indifférent à la thèse avancée par Souvarine, et dont il avait pu lire des variantes chez Korsch et Arhur Rosenberg, selon laquelle le régime soviétique était désormais gouverné par un « capitalisme d'État ».

Pour la révolution mondiale

Aucun texte ne témoigne mieux de l'adhésion de James à l'« orthodoxie » trostkiste à cette période que son livre de 1937, *World Revolution, 1917-1936. The Rise and Fall of the Third International.* James en était venu « à la conclusion qu'il était nécessaire de publier un livre résumant l'ensemble de la position trotskiste[47] » ; ce qu'il fit, en moins de neuf mois. En juin 1936, il écrivit à Trotski, qui résidait alors en Norvège : « La publication du livre est extrêmement importante pour nous. [...] Les membres du Parti communiste ici sont terriblement effrayés à cette idée car, plus que quiconque, ils savent tout ce qu'il y a à dire sur leurs politiques criminelles lors des dernières années[48]. » Dans sa préface, James affirmait que « le texte ne montre que partiellement tout ce que le livre doit aux écrits de Trotski[49] ». Il reconnaîtra plus tard en privé que, dans son « premier livre, toutes les idées ayant une quelconque valeur venaient de L. T. [Léon Trotski][50] ».

World Revolution s'emploie à démontrer la responsabilité fondamentale du régime stalinien dans l'écrasement des mouvements révolutionnaires des années 1920-1930 à l'échelle internationale : Allemagne, Chine, Espagne. Se recommandant de Marx et Engels, qui avaient affirmé « l'impossibilité économique d'un socialisme national », James pointait du doigt l'absurdité de la doctrine stalinienne du « socialisme dans un seul pays ». Sa mise en œuvre à travers les plans quinquennaux fut synonyme d'anéantissement de toute forme d'opposition et d'oppression généralisée de la classe ouvrière.

---

47. Martin Glaberman (dir.), *Marxism for our Times. C. L. R. James on Revolutionary Organization*, Jackson, University Press of Mississippi, 1999, p. 79.

48. C. L. R. James, cité *in* Christian Høgsbjerg, « C. L. R. James in Imperial Britain, 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 120.

49. C. L. R. James, *World Revolution, 1917-1936*, *op. cit.*, p. xii.

50. C. L. R. James, *Special Delivery. The Letters of C. L. R. James to Constance Webb*, *op. cit.*, lettre non datée [1945], p. 226.

La révolution ne pouvait être « sauvée » que si la classe ouvrière (re)prenait le pouvoir et exerçait un contrôle sur l'appareil d'État. Ayant fait sienne la théorie trotskiste de la *révolution permanente* et la dialectique du « national » et de l'« international » qui en est le corollaire, James soutenait que la condition d'un nouvel essor de la révolution bolchevique, de sa victoire face à la contre-révolution stalinienne, était une « révolution en Europe occidentale ». D'où l'urgente nécessité de fonder une IV[e] Internationale, laquelle représentait désormais l'« unique espoir ».

Selon James, *World Revolution* « fit sensation » à sa parution : « Aucun livre jusqu'alors n'avait mis à nu les Staliniens [...] avec des preuves aussi irréfutables[51]. » Si les staliniens se révélèrent naturellement hostiles au livre, allant jusqu'à le qualifier de « chef-d'œuvre de démence politique[52] », *World Revolution* reçut un accueil favorable au sein de la gauche britannique, notamment de la part de George Orwell, qui le qualifia de « très avisé[53] ». Pourtant, bien que Warburg l'ait édité en le présentant comme « la première étude exhaustive de l'histoire mondiale depuis 1917 du point de vue trotskiste[54] », ou encore comme une « bible du trotskisme[55] », Trotski lui-même se montra plus critique. À propos d'un essai plus tardif de James sur l'histoire de l'Opposition de gauche, il déclara : « Certaines parties du manuscrit sont très pertinentes, mais j'ai trouvé les mêmes défauts que dans *World Revolution* (un livre excellent), un manque d'approche dialectique et la présence de l'empirisme et du formalisme anglo-saxons[56]. » Quant à la thèse de James selon laquelle Staline avait un « plan » pour permettre à Hitler d'accéder au pouvoir en 1933, Trotski la jugea tout simplement « absurde ». James n'allait pourtant jamais en démordre : « Je considérais à cette époque, et considère plus que jamais aujourd'hui, que le chapitre le plus

51. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 49.

52. Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 43.

53. Voir George Orwell, *Collected Essays, Journalism, Letters*, vol. 1 : *An Age Like This, 1920-1940*, Boston, Nonpareil Books, 1968, p. 288.

54. Voir Christian Høgsbjerg, « C. L. R. James in Imperial Britain, 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 125.

55. Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 44.

56. Léon Trotski, cité *in* Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary. C. L. R. James and the Struggle for a New Society*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008, p. 51 ; voir également C. L. R. James (J. R. Johnson), « On the history of the Left Opposition », *Fourth International*, vol. 2, n° 1, janvier 1941, p. 24-26.

important de *World Revolution* était le douzième, décrivant le chemin vers la victoire de Hitler. [...] Je n'hésitai pas à montrer que l'Internationale communiste avait amené Hitler au pouvoir[57]. » La verve antistalinienne de James, nourrie d'un vocabulaire de la dégénérescence, paraissait excessive à Trotski lui-même, qui y percevait une sorte de « déification de Staline[58] ». À l'instar de Souvarine, James tendait à faire du stalinisme « le *deus ex machina* de l'échec de la révolution mondiale[59] ».

Il y avait dans *World Revolution* d'autres éléments susceptibles de contrarier Trotski, cette fois-ci sur un plan plus personnel. James y affirmait certes que « [p]our autant que les individus sont la personnification des mouvements, Trotski personnifie les principes du marxisme, Staline la dégradation de la III^e^ Internationale », mais il rappelle également que Trotski n'a « pas pu ou pas osé mobiliser les masses » dans l'opposition à Staline, ce que « Lénine aurait immanquablement fait dès qu'il lui eût été possible[60] ». Mais surtout, James mettait en garde contre la menace d'un centralisme excessif au sein des organisations révolutionnaires, que Trotski n'était pas si prompt à remettre en question : « Le centralisme est un outil dangereux pour un parti dont le but est le socialisme, car il peut servir à détruire aussi bien qu'à construire. [...] Le centralisme qui aida à créer l'Internationale aida également à la détruire[61]. »

Si la conception jamesienne de la révolution mondiale demeure malgré tout orthodoxe, d'un point de vue trotskiste et plus généralement marxiste, c'est en raison de son *eurocentrisme*. On ne trouve dans *World Revolution* aucune problématisation de la question coloniale *per se*. Il est vrai que James y affirmait que le mot d'ordre de Lénine, « transformer la guerre impérialiste en guerre civile », demeurait plus que jamais d'actualité. Il y consacrait également un chapitre à la Chine semi-coloniale et rappelait qu'au deuxième congrès de l'Internationale communiste (1920), Lénine avait soutenu que la révolution en Chine et en Asie était partie intégrante de la révolution

57. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 48.

58. C. L. R. James, « Discussions with Trotski », *in* C. L. R. James, *At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 60-64.

59. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, Londres et New York, Verso, 1988, p. 53.

60. C. L. R. James, *World Revolution, 1918-1937*, *op. cit.*, p. 37, 147.

61. *Ibid.*, p. 52.

prolétarienne, car sans « l'exploitation continuée des peuples colonisés, le capitalisme en Europe s'écroulera[62] ». Il y évoquait enfin le cas de l'Abyssinie (Éthiopie), envahie en 1935 par les armes de Mussolini, afin de dénoncer les « bévues » dont la III^e^ Internationale s'était rendue coupable. Mais il n'y a rien là qui distingue franchement les thèses de James, sujet « minoritaire » de l'Empire britannique, des positions majoritaires des marxistes-trotskistes européens sur l'impérialisme. Comme eux, il ne traitait du monde non européen que de manière marginale, dans la mesure où sa déprédation était un facteur crucial des conflits entre les puissances capitalistes *en Europe*. Le Vieux Continent restait le centre et la source de la révolution (permanente) prolétarienne : « Nous pourrions bien assister [...] à un mouvement révolutionnaire qui, débutant dans une des grandes villes européennes, chassera en quelques mois à peine du pouvoir la bourgeoise internationale, non seulement dans les pays européens, mais aussi en Inde, en Chine, en Égypte et en Afrique du Sud[63]. » À la différence d'autres intellectuels marxistes non européens, comme M. N. Roy (Inde) et Mirsaid Sultan Galiev (Tatarstan), James ne remettait nullement en question la thèse « orthodoxe » du primat de la révolution en Europe sur la révolution en Orient. Pourtant, James avait développé durant ces mêmes années une réflexion sur les luttes de libération nationale dans le monde non européen, qui l'avait amené à forger une conception autrement plus décentrée, ou plus exactement polycentrée, de l'histoire révolutionnaire et, par suite, de la « mondialité » des grandes luttes politiques à venir.

62. *Ibid.*, p. 234, 386-387.
63. *Ibid.*, p. 36-37.

4

Préface à la révolution africaine

Le mouvement panafricain londonien

De retour à Londres après son « séjour initiatique » à Nelson, James ne se tourna pas seulement vers les cercles trotskistes, il intégra la League of Coloured People (LCP), qui promouvait une conception déracialisée de la *Britishness* contestant l'idée selon laquelle les « "vrais" Britanniques étaient par définition blancs[1] ». Nul doute que James, l'« intellectuel britannique » noir, se sentait à l'aise dans cet environnement, mais ses positions politiques étaient déjà bien plus radicales que celles de la plupart de ses compagnons. À l'occasion d'une conférence de la LCP, fin mars 1933, à laquelle participaient des représentants de pays d'Afrique, des États-Unis et des Antilles, James fit une intervention sur la situation coloniale aux Antilles britanniques où, qualifiant le système des *Crown Colonies* de « cancer rongeant les forces vitales de la nation », il souligna la nécessité de l'émergence d'une « conscience antillaise » et affirma désormais que tout mouvement social dans la Caraïbe devait puiser ses racines dans les masses travailleuses noires. Il n'y avait d'autre solution que la « liberté absolue[2] ».

1. Anne Spry Rush, « Imperial identity in colonial minds. Harold Moody and the League of Coloured Peoples, 1931-1950 », *Twentieth Century British History*, vol. 13, n° 4, 2002, p. 356.

2. *The Keys*, vol. 1, n° 1, juillet 1933, cité *in* Christian Høgsbjerg, *C. L. R. James in Imperial Britain*, *op. cit.*, p. 68.

Bien que James insistât sur les différences séparant l'Africain de l'Antillais, « dépouillé de toute civilisation africaine et submergé par la civilisation occidentale[3] », son engagement au sein de la LCP l'amena à s'intéresser au continent africain. Mais sa première véritable découverte de l'Afrique ne fut pas politique, elle fut artistique. Au printemps 1933, il visita une exposition sur l'« art nègre » à Londres qui lui fit grande impression : « J'ignorais complètement que l'Afrique avait des structures et des traditions artistiques propres[4]. » « Je commençai à réaliser que l'Africain, l'homme noir, avait un visage à lui. Jusque-là, j'avais cru que le seul visage au sens propre était le visage gréco-romain[5]. » James publia alors un article dans *The Listener* dans lequel il prenait le contre-pied des thèses primitivistes de Stanley Casson, professeur à Oxford, qui avait analysé les œuvres exposées en se fondant sur « la théorie, de plus en plus contestée par les anthropologues, selon laquelle l'esprit de l'Africain dans sa prétendue condition "primitive" est celui d'un enfant[6] ».

La même année, James participa aux commémorations du centenaire de l'abolition de l'esclavage. Au-delà de sa fonction mémorielle, la référence à l'émancipation passée des populations noires de la Caraïbe était l'occasion de soulever le problème de la réalité contemporaine de l'esclavage en Afrique. Selon James, celui-ci avait cours sous la forme du « travail forcé » dans l'ensemble des puissances coloniales. Ainsi, « les pays civilisés [devaient] assumer leur part de responsabilité dans le maintien de ce fléau hideux ». Mais les principaux instigateurs de cet abominable commerce n'en restaient pas moins selon James les « Arabes d'Afrique », auxquels il fallait adjoindre le gouvernement de la république du Libéria, « contrôlé par une poignée de Noirs américains, qui ont réduit en esclavage la presque totalité de ses 2 000 000 d'habitants ». Bien affirmé à propos des Antilles, l'anticolonialisme de James était encore pour le moins vacillant dans le cas de l'Afrique, où les puissances coloniales ne constituaient pas encore pour lui l'ennemi principal[7].

---

3. *Ibid.*, p. 67.
4. C. L. R. James, cité *in* Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 138.
5. C. L. R. James, « The old word and the new » [1971], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 207.
6. C. L. R. James, cité *in* Christian Høgsbjerg, *C. L. R. James in Imperial Britain*, *op. cit.*, p. 72.
7. C. L. R. James, « Slavery today. A shocking exposure », *loc. cit.*, p. 209-210.

Le déclic eut lieu en 1935 avec l'agression de l'Abyssinie par l'Italie fasciste. James publia l'année suivante dans *The Keys*, revue de la League of Coloured People, un article empreint d'une forte dimension autobiographique : « Les Africains et les personnes d'origine africaine, tout particulièrement ceux qui ont été empoisonnés par l'éducation britannique impérialiste, avaient besoin d'une leçon. Ils l'ont eue. Chaque jour qui passe [...] révèle l'incroyable sauvagerie et la duplicité de l'impérialisme européen dans sa quête de marchés et de matières premières. Que la leçon pénètre en profondeur[8]. » James participa alors à la fondation d'une organisation, International African Friends of Abyssinia (IAFA), bientôt renommée International African Friends of Ethiopia : « C'était la réponse d'Africains et de personnes d'origine africaine au viol de l'Éthiopie par Mussolini[9]. » Outre James, le noyau du groupe comprenait Amy Ashwood Garvey, première femme de Marcus Garvey, qui avait dirigé l'éphémère compagnie maritime Black Star Line avant de rejoindre Londres ; T. Ras Makonnen, militant originaire de la Guyane britannique qui joua un rôle organisationnel essentiel au sein de l'IAFA ; le syndicaliste sierra-léonais I. T. A. Wallace-Johnson ; Jomo Kenyatta, futur premier président du Kénya à l'indépendance en 1963.

Militant pour l'émancipation de l'Afrique, l'IAFA était une organisation à dominante caribéenne : « C'est en grande partie les Antillais qui firent de la question africaine une question comptant dans la vie politique britannique[10] » car ils avaient compris qu'avant de pouvoir « se considérer eux-mêmes comme un peuple libre et indépendant, ils devaient se débarrasser du stigmate selon lequel tout ce qui était africain était intrinsèquement inférieur et avili[11] ». Le travail au sein d'une même organisation de personnalités aussi différentes que James et Kenyatta, qui était déjà hostile au marxisme, montre que l'union panafricaine n'allait pas sans profondes divergences politiques. Dans une recension de l'ouvrage de Kenyatta, *Au pied du mont Kenya*, préfacé par Bronislaw Malinowski, James, soulignant l'importance de

8. C. L. R. James, « Abyssinia and the Imperialists » [1936], *in* Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 63.

9. C. L. R. James, « Notes on the life of George Padmore » [1959-1960], *in* Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 292.

10. *Ibid.*, p. 293.

11. C. L. R. James, cité *in* Carol Polsgrove, *Ending British Rule in Africa. Writers in a Common Cause*, Manchester et New York, Manchester University Press, 2009, p. 25.

cette publication pour tous « ceux qui étudient l'Afrique », n'allait pas se priver de critiquer le retour aux traditions africaines, kikuyus, prôné par son auteur : « Quel est le remède ? Tous les Africains connaissent la première nécessité. Ils doivent récupérer leur territoire. Mais pour quoi faire ? Pour retourner à leur ancien mode de vie, en sélectionnant simplement ce qu'ils approuvent dans la civilisation européenne ? [...] Quand la terre aura été récupérée, l'Africain devra moderniser ses méthodes de production et la religion suivra inévitablement[12]. »

Par l'intermédiaire de James notamment, les revendications anticoloniales de l'IAFA purent s'exprimer dans les pages du *New Leader*, journal de l'Independent Labour Party. James y appelait les ouvriers des métropoles et les peuples colonisés à s'unir pour combattre l'impérialisme sous *toutes* ses formes : « Ne combattons pas seulement l'impérialisme italien, combattons aussi les autres voleurs et oppresseurs, les impérialismes français et britannique. [...] Nous devons briser nos propres chaînes. Qui peut être assez fou pour attendre de son geôlier qu'il le fasse à sa place[13] ? » À la même période, il adressa une lettre à l'empereur éthiopien Haïlé Sélassié dans laquelle il lui proposait de s'engager sous ses ordres, requête qui devait rester sans suite : « Mon espoir était d'être enrôlé dans l'armée. [...] [J]'aurais pu acquérir une expérience militaire inestimable sur le champ de bataille africain, où l'un des plus féroces affrontements entre le capitalisme et ses opposants approche[14]. » Loin de ne préoccuper que le mouvement panafricain, le conflit abyssinien était au cœur des débats qui traversaient la gauche britannique. Le Marxist Group s'attacha à définir sa propre politique anti-impérialiste ; lors de la conférence annuelle de l'ILP de 1936, James soutint qu'il était « nécessaire de soutenir les mouvements anti-impérialistes de masse » suscités par la crise abyssinienne et de forger « une alliance solide entre le mouvement ouvrier international et les peuples opprimés »[15]. James posait ici les fondements de

12. C. L. R. James, « The voice of Africa », *International African Opinion*, vol. 1, n° 2, août 1938, p. 3.

13. C. L. R. James, « Faut-il intervenir en Abyssinie ? » [1935], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire. La question noire aux États-Unis, 1935-1967*, Paris, Syllepse, 2012, p. 36.

14. C. L. R. James, « Se battre pour l'Empereur d'Éthiopie » [1936], *in ibid.*, p. 37.

15. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 42.

ce que Kent Worcester a adéquatement appelé un « panafricanisme de la lutte des classes[16] ».

Peu de temps après sa création, l'IAFA put compter sur un renfort de poids en la personne de George Padmore. Né à Trinidad, Padmore étudia aux États-Unis où il rejoignit le Parti communiste américain (CPUSA), seule organisation capable à ses yeux de servir la cause des peuples noirs[17]. En 1929, il se rendit en Union soviétique, où lui fut confiée la direction du « Bureau nègre » du Profintern (Internationale syndicale rouge). Il organisa l'année suivante à Hambourg, où il s'était installé, le premier Congrès international des travailleurs noirs et publia en 1931, à Londres, *The Life and Struggle of Negro Toilers* où, dans le style du journalisme révolutionnaire, il documentait les luttes des masses ouvrières et paysannes noires aux quatre coins du globe : « Entre 1930 et 1935, écrit James, Padmore organisa et forma les masses noires à l'échelle mondiale. [...] Des dizaines de milliers de travailleurs noirs de différentes parties du monde reçurent leur première formation politique dans les pages du journal qu'il éditait, *The Negro Worker*[18]. »

Padmore et James étaient de fait de vieilles connaissances. Comme le second aimait à le rappeler, ils avaient l'habitude durant leur jeunesse à Trinidad d'aller se baigner dans la rivière Arima. Mais, au début des années 1930, James ne connaissait son ami d'enfance que sous son véritable nom, Malcolm Nurse, et pas sous son pseudonyme de révolutionnaire. Il tomba donc des nues lorsque, lors d'une rencontre avec un « grand communiste noir » à Londres en 1933, il se retrouva nez à nez avec lui. Les deux hommes eurent une longue discussion : « Entre le communisme et le trotskisme, il y avait une ligne d'antagonisme et de conflit tachée de sang. [...] Nous nagions désormais dans des eaux plus profondes et plus turbulentes que le bassin bleu de la rivière Arima. [Mais] nos premiers pas ensemble à Trinidad et notre intérêt commun pour l'émancipation de l'Afrique nous rapprochaient[19]. » Les dernières barrières tombèrent deux ans plus tard lorsque, désabusé par le revirement de la politique internationale soviétique à l'égard des puissances impérialistes britannique

16. *Ibid.*, p. 42.
17. Sur Padmore, voir James R. Hooker, *Black Revolutionary. George Padmore's Path from Communism to Pan-Africanism*, Londres, Pall Mall Press, 1967.
18. C. L. R. James, « Notes on the life of George Padmore », *loc. cit.*, p. 290.
19. *Ibid.*, p. 291.

et française, Padmore rompit avec le Komintern et s'installa à Londres. Fidèle au marxisme, mais soucieux de poursuivre le combat pour l'émancipation africaine en dehors des organisations blanches, il rejoignit l'IAFA et publia l'année suivante *How Britain Rules Africa*, dont James fit la recension : « Jamais la publication d'un livre n'avait été aussi opportune. [...] Le livre expose sans relâche les mensonges de la "civilisation". [...] Les Africains doivent conquérir leur liberté. Personne ne le fera pour eux. Ils ont besoin de s'associer, mais cette association doit se faire avec le mouvement révolutionnaire en Europe et en Asie[20]. »

Lorsque la question abyssinienne commença à perdre de son acuité, mettant en danger l'existence même de l'IAFA, c'est Padmore qui se chargea de refondre cette dernière dans une nouvelle structure, l'International African Service Bureau (IASB) qui vit le jour en 1937 : « L'IASB devint le centre de l'anti-impérialisme et de la lutte pour l'émancipation de l'Afrique à Londres[21]. » James fut promu rédacteur en chef de son journal, *International African Opinion* – qui succédait à deux publications plus éphémères, *Africa and the World* et *African Sentinel*. Dans l'éditorial du premier numéro, les membres de l'IASB affichaient leurs ambitions tout en se montrant conscients des limites de leurs champs d'intervention : « Nous savons que nous ne pouvons pas libérer de la servitude et de l'oppression les millions d'Africains et personnes d'origine africaine. Cette tâche, nul ne peut la remplir sinon les Noirs eux-mêmes. Mais nous pouvons fournir notre aide en stimulant la prise de conscience des Noirs, en les faisant profiter de nos contacts quotidiens avec le mouvement européen, en tirant les leçons des profondes expériences accumulées par les masses noires dans leur labeur quotidien [...][22]. »

Se remémorant ces années de luttes conjointes au sein des organisations marxistes et panafricaines, James, dans une conférence à la mémoire de Padmore, raconta : « Nous étions en contact étroit avec les membres de la gauche du Labour Party et d'autres organisations de gauche ; [...] nous nous préoccupions de la révolution mondiale, mais je m'intéressais particulièrement à la révolution pour l'Afrique.

---

20. C. L. R. James, « "Civilising the Blacks". Why Britain needs to maintain her African possession » [1936], *in* C. L. R. James, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 214, 216.

21. C. L. R. James, « Notes on the life of George Padmore », *loc. cit.*, p. 292.

22. *International African Opinion*, vol. 1, n° 1, juillet 1938, cité *in* Christian Høgsbjerg, *C. L. R. James in Imperial Britain*, *op. cit.*, p. 113.

[...] Ils avaient l'habitude de venir à nos réunions. Nous avions l'habitude de venir aux leurs[23]. » Dix ans plus tard, il confiera dans un entretien : « J'allais parler pour le mouvement trotskiste puis je marchais une centaine de mètres pour me rendre à l'endroit où le mouvement noir se réunissait. Il y avait toujours des plaisanteries à ce propos, j'y étais habitué[24]. » Pour James, l'avènement du socialisme et la libération de l'Afrique ne constituaient nullement deux tâches distinctes, car ils partageaient un but commun, « la libération par la révolution[25] ». Mais il savait que cette union des luttes n'était pas donnée, qu'elle ne pouvait être que le produit même de l'activité révolutionnaire en tant que *composition* de mouvements aux revendications hétérogènes ; elle ne pouvait se confondre avec la subordination d'une lutte (noire) à l'autre (socialiste), mais impliquait que soit préservée l'indépendance des organisations panafricaines. C'est à cette union dans la différence que n'allait cesser d'œuvrer James.

Toussaint Louverture : histoire et tragédie

Ce n'est pas seulement dans le travail révolutionnaire, mais aussi dans un travail historiographique que trouve à s'exprimer l'engagement panafricain de James. Très vite, il forma le projet d'écrire une histoire de la révolution haïtienne et fit venir de France des ouvrages documentant la révolte des esclaves de Saint-Domingue. À l'hiver 1933 et au printemps 1934, il séjourna six mois à Paris, où il compulsa les fonds de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, du ministère de la Guerre, ou encore du ministère des Colonies. Il passa également quelques jours à Bordeaux et à Nantes à la recherche de documents sur la traite négrière et les Antilles. À Paris, il fit de nombreuses connaissances, dont celle de Léon-Gontran Damas, l'un des chefs de file (avec Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor) du mouvement de la négritude, qui en appelait à la (re)découverte de l'histoire et des valeurs du monde noir. Damas, que James côtoiera de nouveau aux États-Unis au tournant des années 1970, le guida dans

23. C. L. R. James, « George Padmore. Black marxist revolutionary » [1976], *in* C. L. R. James, *At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 256-257.

24. *C L R James and British Trotskyism*, *op. cit.*, p. 2.

25. C. L. R. James, « Towards the Seventh. The Pan-African Congress – past, present and future » [1976], *in* C. L. R. James, *At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 242.

le dédale des archives et des librairies parisiennes : « Il ne se préoccupait pas de m'apprendre les réalités de la négritude parce que j'étais déjà occupé à un travail qui servirait l'émancipation des Noirs[26]. »

Ce n'est néanmoins pas sous la forme d'un livre d'histoire que se matérialisèrent en premier lieu ces recherches, mais sous celle d'une tragédie historique : *Toussaint Louverture*[27]. Si James avait tracé une croix sur l'écriture littéraire, c'est pourtant par le biais d'une pièce de théâtre qu'il choisit de dépeindre « la seule révolte d'esclaves dont l'histoire ait enregistré le succès ». Il en acheva la rédaction à l'automne 1934. Deux représentations eurent lieu au mois de mars 1936 au Westminster Theatre de Londres avec, dans le rôle du dirigeant haïtien, le célèbre acteur et chanteur africain-américain Paul Robeson qui, dès 1926, avait déclaré « rêve[r] d'une grande pièce sur Haïti, une pièce sur les Noirs, écrite par un Noir et jouée par des Noirs[28] ».

En 1930, Robeson avait joué au Savoy Theatre à Londres le rôle d'un autre célèbre général « de couleur », Othello, le « Maure de Venise », dans la pièce de Shakespeare. Au cours de la décennie suivante, il portera la pièce à Broadway, ce dont James se félicitera : « Certaines personnes modernes [...] lisent Shakespeare et en tirent ce qui est implicite et important *pour nous*. C'est quelque chose que l'Othello de Robeson a fait en partie et qui ne pouvait être fait qu'en Amérique. Il a donné à voir la question raciale[29]. » En 1934, Robeson s'était rendu à Moscou à l'invitation de Serguei Eisenstein, qui le considérait comme un « remarquable acteur noir » et désirait réaliser un film sur la révolution haïtienne avec lui. Ce projet ne vit jamais le jour. Ces mêmes années furent celles de la radicalisation politique de Robeson. Il se déclara prosoviétique, n'hésitant pas à comparer la situation des Africains-Américains à celle des Russes avant la révolution de 1917. Dans un entretien pour le *Daily Worker* lors de son séjour en Russie, et à la veille des grandes purges staliniennes, il confia son désir de s'installer en URSS, pays où il se

26. C. L. R. James, « My knowledge of Damas is unique », *in* Daniel L. Racine (dir.), *Leon-Gontran Damas, 1912-1978, Founder of Negritude. A Memorial Casebook*, Washington D. C., University Press of America, 1979, p. 133.

27. C. L. R. James, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 47-153.

28. « Paul Robeson and the theatre » [1926], *in* Philip S. Foner (dir.), *Paul Robeson Speaks*, New York, Citadel Press Books, 2002, p. 94-96.

29. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 14 juin 1944, 123-124.

sentait enfin « chez lui » et où l'art pouvait, assurait-il, s'exercer dans « la plus grande liberté »[30].

Malgré le gouffre politique qui les séparait, James ne cachait pas son admiration pour celui qu'il considérait comme un grand artiste et défenseur de la cause noire. Robeson, selon James, « était et reste le plus merveilleux être humain que j'aie connu ». Déclarant que les Noirs, où qu'ils se trouvent, étaient doués de qualités « africaines » et que pour cette raison ils devaient cesser d'imiter les Européens[31], Robeson était non moins convaincu, idée très chère à James, qu'ils étaient aptes à « participer pleinement et entièrement aux arts proprement occidentaux de la civilisation occidentale ». Si Robeson demeurait « l'un des hommes les plus remarquables du XX^e siècle », c'est enfin parce que son histoire personnelle épousa les « mouvements historiques les plus profonds de notre siècle » : ses errances communistes ne l'ont jamais détourné de la certitude que « seule la révolution mondiale pouvait sauver l'humanité des crises et catastrophes engendrées par le capitalisme »[32].

Œuvre pionnière du théâtre noir britannique, la pièce de James se nourrit du modèle de la tragédie occidentale, en particulier shakespearienne, que son éducation britannique à Trinidad lui avait rendue familière. Enseignant à Port of Spain, il avait mis en scène avec ses élèves *Le Marchand de Venise* et *Othello*. *Toussaint Louverture* préfigure les réflexions qu'il allait nourrir à partir des années 1950 sur les relations entre tragédie et histoire. Comme l'a écrit Stuart Hall : « James imagina Toussaint comme une figure shakespearienne bâtie dans un moule tragique[33]. » Dans *Toussaint Louverture*, pièce en trois actes, le héros de la révolution haïtienne apparaît déchiré entre les idéaux des Lumières incarnés par la Révolution française et les cruelles réalités imposées par le système esclavagiste, un conflit tragique qui s'exprime dans l'ambivalence de Toussaint à l'égard des masses esclaves « arriérées » et ses atermoiements au moment de faire

30. Paul Robeson, « "I am at home", says Robeson at reception in Soviet Union » [1935], *in* Philip S. Foner (dir.), *Paul Robeson Speaks*, *op. cit.*, p. 94-96.

31. Voir notamment Paul Robeson, « I want Negro culture » [1935], *in ibid.*, p. 96-98.

32. C. L. R. James, « Paul Robeson. Black star » [1970], *in* C. L. R. James, *Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 256, 261-262 ; voir également C. L. R. James, « A unique personality » [1979], *in* C. L. R. James, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 219-221 et « Paul Robeson » [1985], *in ibid.*, p. 221-222.

33. Stuart Hall, cité *in* Christian Høgsbjerg, « Introduction », *in* C. L. R. James, *Toussaint Louverture*, *op. cit.*, p. 14.

le dernier pas, celui de la lutte pour l'indépendance. Ainsi que le note justement Christian Høgsbjerg, ces mêmes masses, se faisant entendre dans la pièce à travers des battements de tambours et des chants, forment une sorte de chœur qui témoigne de l'influence sur James de la tragédie athénienne[34].

Les Jacobins noirs : faire de l'histoire pour faire l'histoire

Toussaint Louverture peut être lu comme une propédeutique à l'écriture, entamée fin 1936-début 1937, de ce qui demeure l'ouvrage le plus célèbre de James, *Les Jacobins noirs*, qui parut en 1938 – et fut traduit en français par Pierre Naville en 1949. Avant que James n'expose le projet qui allait donner lieu à la publication de *World Revolution* à son éditeur, Warburg, ce dernier lui avait suggéré d'écrire un livre sur le socialisme en Afrique, ce à quoi l'intéressé avait répondu que bien que considérant « le socialisme comme le futur de l'Afrique, [il] n'y connaissait rien[35] ». Bien qu'il ne porte pas sur l'Afrique mais sur les Antilles, *Les Jacobins noirs* répond indirectement aux souhaits de Warburg : « Comme on s'en rend compte à l'évidence tout au long du livre, et surtout dans les dernières pages, c'est l'Afrique et l'émancipation africaine que j'avais à l'esprit[36]. » La lutte des esclaves de Saint-Domingue devait servir de « modèle et même d'incitation morale » pour les Africains[37]. Le potentiel subversif du livre n'avait du reste pas échappé aux pouvoirs impérialistes sur le continent africain ; en Afrique du Sud par exemple, il fut interdit jusqu'à la fin du régime d'apartheid, ce qui ne l'empêcha pas de circuler sous le manteau.

C'est donc la voie de l'écriture-réécriture de l'histoire qu'emprunta James pour servir la cause panafricaine. Œuvrer à l'émancipation de l'Afrique exigeait de combattre l'idée que les peuples noirs étaient des peuples sans histoire ; l'historiographe s'offrait comme une arme de

34. *Ibid.*, p. 15.

35. C. L. R. James, « Autobiography 1932-1938 », *loc. cit.*, p. 47.

36. C. L. R. James, « De Toussaint Louverture à Fidel Castro » [1963], *in* C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 370.

37. « On literature, exile and nationhood », entretien de C. L. R. James avec Robert Hill, 13 février 1967, *in* C. L. R. James, *You Don't Play with Revolution. The Montreal Lectures of C. L. R. James* (dir. David Austin), Édimbourg, AK Press, 2009, p. 218.

combat : « Je m'apprêtais à démontrer que nous avions une histoire. » Une histoire, mais pas n'importe quelle histoire, une histoire révolutionnaire : « Par la méthode historique, je tâchai de montrer que les peuples noirs [...] étaient capables de produire des hommes qui pouvaient mener des révolutions et écrire de nouvelles pages du livre de l'histoire[38]. » Si la révolution haïtienne fut au centre de son attention, c'est aussi parce que James, comme Padmore, était convaincu que la libération de l'Afrique passait par la lutte armée. La lutte des esclaves de Saint-Domingue constituait une implacable démonstration : même écrasées par l'esclavage et maintenues dans l'ignorance la plus totale, les masses noires étaient en mesure de s'élever immédiatement aux exigences d'une guerre révolutionnaire moderne et de produire de grands stratèges militaires. James aimait à citer les paroles du général Leclerc dans des missives adressées à Napoléon en 1802 en plein cœur de la guerre d'indépendance haïtienne : « Nous avons, en Europe, une fausse idée du pays dans lequel nous faisons la guerre et des hommes que nous avons à combattre[39]. » Pour James, la révolution (passée) des esclaves de Saint-Domingue n'était pas seulement la preuve de la possibilité d'une révolution (future) en Afrique, mais aussi celle de son inéluctabilité : « Ils doivent faire la révolution, ils la feront, et ils la feront parce que ces esclaves l'ont faite[40]. »

C'est aussi sous le signe la révolution bolchevique que James plaçait la révolution africaine, dont le succès était selon lui intimement lié à la victoire du « socialisme international » ; comme « Toussaint Louverture lisant l'Abbé Raynal », les futurs dirigeants révolutionnaires africains auront « lu au hasard une brochure de Lénine ou de Trotski »[41]. Plus encore, la révolution soviétique joue dans *Les Jacobins noirs* le rôle d'un prisme historiographique à travers lequel James réinterprète les événements d'Haïti. L'ouvrage se présente comme un palimpseste de l'*Histoire de la révolution russe* de Trotski, en sorte que la révolution haïtienne en vient paradoxalement à rejouer, sur le mode du *futur antérieur*, les dilemmes, les conflits, voire les « personnages » qui allaient se présenter sur la scène russe plus d'un siècle plus tard : la révolution future (en Afrique) est annoncée

38. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins » [1971], *Small Axe*, n° 8, septembre 2000, p. 84-85.
39. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 337 ; voir également p. 335.
40. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins », *loc. cit.*, p. 85.
41. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 358 ; traduction modifiée.

par une révolution passée (dans la Caraïbe), elle-même réinterprétée à la lumière d'une révolution (quasi) présente (en Europe). Loin d'être arbitraires, ces connexions historico-géographiques sont chez James le fruit d'une conception, puisant ses racines dans sa lecture de Trotski et Spengler, des équivalences structurelles entre les grands épisodes révolutionnaires et des relations tissées entre eux par-delà les frontières nationales et en rupture avec le temps linéaire et homogène des chronologies ordinaires.

Si ces révolutions sont intimement liées entre elles, c'est parce qu'elles participent d'une *même histoire*, celle du capitalisme-impérialisme et des résistances qui lui ont été opposées au long des siècles. *Les Jacobins noirs* se veut une « application du marxisme » en contexte colonial et esclavagiste. Mais cette « application » est de fait une véritable intervention au cœur de l'historiographie marxiste, remettant en question le temps et l'espace de l'émergence de la modernité capitaliste. James fait des plantations esclavagistes du Nouveau Monde un prototype des industries capitalistes des XIX^e^-XX^e^ siècles : « Les esclaves [...] vivaient et travaillaient par groupes de plusieurs centaines dans les grandes manufactures sucrières qui couvraient la plaine du Nord et se rapprochaient par là du prolétariat moderne plus que toutes les autres catégories d'ouvriers de cette époque[42]. » Les rapports de production à Saint-Domingue préfiguraient, *en miniature*, le devenir des luttes de classe à l'échelle mondiale et annonçaient les révolutions à venir, *Les Jacobins noirs* pouvant dès lors être lu comme une préface à l'*Histoire de la révolution russe*.

S'il était possible d'établir une connexion entre ces deux révolutions, c'était enfin parce que, à l'instar de la Russie du début du XX^e^ siècle, bien que pour des raisons distinctes, Saint-Domingue se caractérisait au tournant du XVIII^e^ siècle par une singulière combinaison d'arriération, au sens économique et politique, et de modernité : « Le grand commerce bâti sur la traite négrière et l'esclavage avait ses fondements dans un mode de production extrêmement avancé et essentiellement capitaliste, bien que ce fût dans les colonies[43]. » Laboratoire du capitalisme, la société haïtienne était gouvernée par

42. *Ibid.*, p. 109.

43. C. L. R. James, « On *The Negro in the Caribbean* by Eric Williams », *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, Jackson, University Press of Mississippi, 1996, p. 119.

des relations maîtres-esclaves qui reléguaient les masses noires dans la plus profonde arriération. À Haïti s'exprimait la loi trotskienne du *développement inégal et combiné*, « loi universelle de l'inégalité des rythmes » et « de la combinaison de phases distinctes, de l'amalgame de formes archaïques avec les plus modernes ». Or, ajoutait Trotski, « la vie retardataire est contrainte d'avancer par bonds »[44]. C'est ce qui s'était produit à Saint-Domingue, où les masses esclaves avaient fait un saut historique phénoménal qui, transformant l'arriération en son contraire, les avaient placées à l'*avant-garde* des forces révolutionnaires mondiales : « Le fondement théorique [des *Jacobins noirs*] [...] est que dans une période de changement révolutionnaire à l'échelle mondiale, [...] la crise révolutionnaire élève les peuples arriérés depuis des siècles au tout premier plan du mouvement avancé de l'époque[45]. »

Selon James, il ne pouvait y avoir de révolution à Saint-Domingue sans explosion préalable des énergies et idéaux révolutionnaires en France. La lutte des « jacobins blancs » avait été la condition de possibilité de la révolution haïtienne. James n'allait pas en démordre, comme le prouvent ses conférences de 1971 sur *Les Jacobins noirs* : « Il y a un certain nombre de Noirs aujourd'hui [...] qui s'inquiètent du fait que j'aie dit que la révolution à Saint-Domingue devait tant à la Révolution française. [...] La révolution de Saint-Domingue faisait partie de la Révolution française car, quand la Révolution débuta en France, quand la France s'embrasa, les Noirs observaient, et après un certain temps ils dirent : "À nous d'entrer en jeu"[46]. » Cela ne signifie nullement que James conçoive la révolution haïtienne comme un simple appendice de la Révolution française : d'une part, parce qu'elle en signa le décentrement et l'approfondissement par distension radicale des idéaux de liberté au-delà des frontières de l'Europe ; d'autre part, parce que les relations entre ces « deux » révolutions ne répondaient pas à une logique diffusionniste, du centre (métropole) vers la périphérie (colonie), mais à une logique du *branchement*, du phasage et de la menace permanente de déphasage entre des luttes à la fois enchevêtrées et indépendantes l'une de l'autre. Comme le dit

44. Léon Trotski, *Histoire de la révolution russe, 1. La Révolution de février* [1932]. Paris, Le Seuil, 1995, p. 42.

45. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, Londres, Allison & Busby, 1977, p. 66.

46. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins », *loc. cit.*, p. 76.

Edward Said, dans *Les Jacobins noirs* « les événements de France et d'Haïti s'entrecroisent et se répondent comme dans une fugue[47] ». C'est à ce type de branchements révolutionnaires que désirait œuvrer James à travers son engagement duel dans les organisations marxistes et panafricaines.

Les Jacobins noirs constitue en outre la première tentative de James pour traiter un problème qui le préoccupait depuis longtemps et dont les théoriciens marxistes qu'il avait étudiés, Trotski en particulier, l'avaient assuré de l'importance : le problème des rapports entre personnalité et société, en d'autres termes la question du rôle des individus dans l'histoire. « Conformément à un phénomène souvent observé au cours de l'histoire, le commandement individuel responsable de ce succès unique reposa presque entièrement sur les épaules d'un seul homme : Toussaint Louverture. » Si, pastichant une célèbre formule du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx, James affirme que « les grands hommes font l'histoire mais seulement l'histoire qu'il leur est possible de faire[48] », il n'en insiste pas moins sur la « personnalité puissante » de Toussaint, sur son aptitude à donner forme et à souder des forces sociales impersonnelles et chaotiques : « Ce sont les hommes qui font l'histoire, et Toussaint fit l'histoire qu'il devait faire parce qu'il était l'homme qu'il était[49]. » Se dégage des *Jacobins noirs* l'idée que l'œuvre des grands dirigeants révolutionnaires consiste à se faire pure chambre de résonance des aspirations les plus profondes des masses, vecteur du mouvement qu'elles se sont *elles-mêmes* données. C'est au sens où il personnifiait les masses noires, renfermait en lui-même les désirs et les pensées de centaines de milliers d'esclaves, que Toussaint était un « grand individu ». Sa rupture finale avec ces mêmes masses précipita au contraire sa chute, conclue par son arrestation et son exil en 1802 : « C'est en négligeant son propre peuple qu'il commit la faute capitale[50] », paroles qui, dans la bouche de James, avaient valeur d'avertissement adressé aux futurs leaders africains. *Les Jacobins noirs* ne sont pas seulement un éloge de la révolte des esclaves de Saint-Domingue, un

47. Edward W. Said, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, p. 388.

48. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, préface à la première édition (1938), p. 14 ; traduction modifiée.

49. *Ibid.*, p. 113-114, 247.

50. *Ibid.*, p. 240.

modèle pour l'émancipation de l'Afrique, c'est aussi une lucide leçon de stratégie révolutionnaire en contexte de luttes anticoloniales.

L'interprétation que fait James du dénouement de la révolution haïtienne est révélatrice du statut ambivalent qu'il confère au facteur racial. S'il témoigne de la force du « préjugé racial » en Haïti, il ne lui accorde aucun pouvoir causal propre : « Superficiellement, le préjugé racial est le plus irrationnel des préjugés », c'est un phénomène de surface dont les causes profondes, rationnelles, échappent à toute explication en termes de race. Quant au processus révolutionnaire, il avait naturellement contribué, quoique non sans péripéties et reflux, à son éradication : « Le préjugé racial, malédiction de Saint-Domingue depuis deux siècles s'évanouissait », cédant la place à « une harmonie croissante entre les races ». Il n'y avait pas de lien *nécessaire* entre esclavage et « question raciale » : « Les lois de la Grèce et de Rome témoignent qu'une sévère législation contre les esclaves et affranchis peut n'avoir rien à faire avec la question raciale[51]. » Sans jamais ignorer la spécificité du combat anticolonial, James affirme que la lutte des esclaves de Saint-Domingue était tout entière gouvernée par la loi de la lutte des classes : « En politique, la question raciale est secondaire par rapport à la question des classes, et raisonner sur l'impérialisme en termes de race est désastreux[52]. »

Mais le problème racial avait bel et bien resurgi au cœur même du processus révolutionnaire en Haïti, sur sa fin. Après la chute de Toussaint, c'était à Dessalines qu'avait échu la tâche de mener la lutte pour l'indépendance, alors que pesait la menace d'un rétablissement de l'esclavage en Haïti : « Noirs et Blancs s'assassinaient avec une férocité grandissante dans cette guerre qu'on appelait "guerre des races". » Pour James, l'origine de cette racialisation extrême du conflit ne résidait pas « dans la couleur différente des combattants, mais dans l'avidité de la bourgeoisie ». Il n'en serait pas allé autrement en France si « les monarchistes avaient été blancs, la bourgeoisie brune et le peuple français noir ». James ne dénie néanmoins pas tout rôle au facteur racial dans la guerre d'indépendance : « Ce ne fut pas tant une guerre entre armées qu'une guerre entre populations. Ce fut une guerre où les divisions raciales renforçaient [*emphasizing*] la lutte des classes – Noirs et mulâtres contre Blancs. » Le facteur

51. *Ibid.*, p. 68, 138, 246-247.
52. *Ibid.*, p. 278 ; traduction modifiée.

racial joua en d'autres termes un rôle de surdétermination du conflit de classes ; c'est ce qu'avaient déjà compris certains révolutionnaires français qui, comme Léger-Félicité Sonthonax, en appelaient à en finir avec les « aristocrates de la peau »[53].

James suggère enfin que cette guerre des races aurait peut-être pu être évitée si la question raciale n'avait pas auparavant été occultée : « Traiter le facteur racial avec négligence, comme simplement accidentel, est à peine moins grave que de le considérer comme fondamental[54]. » L'erreur de Toussaint fut d'ignorer les craintes des masses noires à l'égard des « anciens Blancs esclavagistes » et de laisser peser sur lui la suspicion qu'il prenait parti « pour les Blancs contre les Noirs ». Ce fut une erreur non de « principes » mais de « méthodes »[55]. En reléguant la question raciale à l'arrière-plan, Toussaint avait raison sur le plan de la *théorie* politique, mais il avait fondamentalement tort du point de vue de la *stratégie* révolutionnaire.

Du point de vue historiographique, enfin, *Les Jacobins noirs* approfondit l'approche biographique-militante initiée dans *The Life of Captain Cipriani*. Mais, là où il ne s'était guère soucié de questions de méthode, James, historien autodidacte, formé en dehors des universités, met désormais l'accent sur l'exigence de scientificité du récit historique. Soulignant les progrès réalisés depuis le XVIII[e] siècle, où « la science historique était encore dans l'enfance[56] », il note dans sa préface que « de Tacite à Macaulay, de Thucydide à Green, les historiens traditionnellement célèbres se sont montrés plus artistes que scientifiques : ils ont d'autant mieux écrit qu'ils ne savaient pas bien regarder[57] ». À cette pratique artistique de l'histoire, il oppose sa propre méthode fondée sur le matérialisme historique. Son modèle est l'*Histoire de la révolution russe* de Trotski : « Tandis que les autres historiens [...] modelaient leur matériau comme un artiste modèle une figure, Trotski déclara et démontra irréfutablement que son histoire était scientifique dans la mesure où elle découlait de faits

53. *Ibid.*, p. 141, 145, 339, 342 ; traduction modifiée.
54. *Ibid.*, p. 278 ; traduction modifiée.
55. *Ibid.* ; voir également Alex Dupuy, « Toussaint Louverture and the Haitian Revolution. A reassessment of C. L. R. James's interpretation », *in* Selwyn R. Cudjoe et William E. Cain, *C. L. R. James. His Intellectual Legacies*, *op. cit.*, p. 111-112.
56. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 83.
57. *Ibid.*, préface à la première édition (1938), p. 14.

objectifs. [...] En termes de méthode et d'exposition, le livre est aussi scientifique que *L'Origine des espèces.* » Pourtant, en matière de style, ce matérialiste inflexible qu'était Trotski ne le cédait en rien aux grands historiens des siècles passés, Gibbon ou Michelet pour ne citer qu'eux : « Il y a une profonde leçon à tirer ici en termes non seulement d'histoire, mais aussi d'esthétique[58]. » Il ne s'agit donc pas tant pour James d'opposer art et science historique que de penser leur union là où, par le passé, ils s'excluaient mutuellement : « L'analyse est la science et la démonstration l'art qu'est l'histoire[59]. » James avait certes abandonné l'écriture littéraire, mais il n'avait pas pour autant rompu avec toute forme d'expression artistique.

Pendant que James rédigeait son maître-livre, son compatriote, Eric Williams, préparait à Oxford une thèse de doctorat en histoire qui serait publiée en 1944 sous le titre *Capitalisme et Esclavage*[60]. Williams, de dix ans son cadet, avait été son élève à Trinidad. James l'appelait « *my pupil* » (mon élève) et exprimait à son endroit une affection quasi filiale. Au cours de ces années, il joua un rôle de conseiller, voire de tuteur, auprès de Williams, qui développait dans *Capitalisme et Esclavage* la thèse originale selon laquelle l'économie esclavagiste a permis une accumulation primitive du capital et financé la révolution industrielle avant d'être sacrifiée sur l'autel du capitalisme triomphant, en sorte que l'abolition de l'esclavage, loin de répondre à des motifs « humanitaires », avait elle-même eu des causes essentiellement économiques. James n'allait pas cacher sa grande admiration pour le livre de Williams[61].

Fin 1938, James publia un autre livre, *A History of Negro Revolt* – réédité en 1969 sous le titre *A History of Pan-African Revolt* –, opuscule qui constitue l'esquisse, alors inédite, d'une histoire transnationale des luttes noires : « Aucun livre de ce genre n'avait auparavant été écrit[62]. » Débutant avec l'exemple paradigmatique de la révolution haïtienne, qui avait été précédée de nombreuses révoltes d'esclaves sporadiques, James décrit ensuite laconiquement les luttes des

58. C. L. R. James, « Trotski's place in history », *loc. cit.*, p. 123.

59. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, Préface à la première édition (1938), p. 15 ; traduction modifiée.

60. Eric E. Williams, *Capitalisme et esclavage* [1944], Paris, Présence africaine, 1998.

61. Voir notamment C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [octobre 1945], p. 221.

62. C. L. R. James, *The Future in the Present*, *op. cit.*, p. 74.

populations africaines-américaines, en insistant sur cet épisode capital que fut la guerre de Sécession. Puis il traite des révoltes en Afrique (Sierra Leone, Gambie, Congo Belge, Afrique du Sud, etc.). L'intérêt que, dans la lignée de Padmore et de son *Life and Struggle of Negro Toilers*, James accorde aux luttes des travailleurs noirs des colonies ne l'empêche pas de reconnaître la singularité des « révoltes religieuses », lesquelles expriment, fût-ce confusément, les « vrais sentiments de plusieurs millions d'Africains », leur intense désir de libération : « Ils savent ce qu'ils veulent, mais ils ne savent pas quoi faire[63]. »

A History of Negro Revolt fut également l'occasion pour James de réévaluer la contribution de Marcus Garvey à l'histoire des luttes noires. Bien que le mouvement de Garvey, fondé sur le mot d'ordre du « retour à l'Afrique » ait été « à certains égards absurde, et à d'autres totalement malhonnête » et que son leader soit resté un « petit-bourgeois », d'où l'ambiguïté de ses positions sur l'impérialisme, la perspective panafricaine désormais adoptée par James le conduisit à reconnaître la place centrale de Garvey dans cette histoire : « Garvey [...] rendit le Noir américain conscient de ses origines africaines et créa pour la première fois un sentiment de solidarité internationale parmi les Africains et les peuples d'origine africaine », révélant « le feu qui couve dans le monde noir ». *A History of Negro Revolt* se clôt sur l'évocation des « mouvements noirs au cours des dernières années », James soulignant la portée mondiale de la question de la libération de l'Afrique, « urgence internationale liant le destin de centaines de millions d'Africains aux espoirs et aux peurs de l'Europe de l'Ouest[64] ».

La perspective panafricaine de James dans *A History of Negro Revolt* reste néanmoins traversée par une ligne de partage, tracée dès la première phrase du livre : « L'histoire des Noirs dans leurs relations à la civilisation européenne se divise en deux, les Noirs en Afrique et les Noirs en Amérique et aux Antilles[65]. » L'idée que les Noirs des « vieilles colonies » d'Afrique de l'Ouest doivent, du fait de leur degré d'éducation, être classés avec « ceux des Antilles » plutôt qu'avec « ceux d'Afrique centrale et de l'Est », « territoires plus

63. C. L. R. James, *A History of Pan-African Revolt* [1938], Oakland, PM Press, 2012, p. 105.
64. *Ibid.*, p. 94, 106.
65. *Ibid.*, p. 37.

primitifs », renforce ce clivage bien plus qu'elle ne le remet en question. Si James rejette les thèses bio-anthropologiques relatives à la mentalité primitive des Africains, il réaffirme cependant la différence entre ces derniers et les Noirs « occidentalisés » d'Amérique du Nord et de la Caraïbe. Cette division est surdéterminée par une autre, entre l'Europe « avancée » et les territoires (semi-)coloniaux « arriérés », ainsi qu'en témoigne un article d'*International African Opinion* de septembre 1938 : « Dans des communautés arriérées comme l'Afrique, l'Inde et la Chine, le danger est que se développe après l'indépendance une gigantesque bureaucratie. Le contrepoids à cela sera un mouvement ouvrier européen conscient et lucide face aux dangers[66]. » Dans la révolution comme dans la « réaction », c'est l'Europe qui continue de tenir le flambeau.

Au terme de ces six années d'apprentissage de la théorie marxiste et d'engagement dans les organisations trotskistes et panafricaines britanniques, se manifeste dans la pensée de James une tension, sinon une contradiction, entre deux conceptions de la « révolution mondiale » et plus particulièrement des relations entre révolution socialiste et luttes noires-anticoloniales : d'un côté, une conception *(euro)centrée*, nulle part plus manifeste que dans *World Revolution*, posant le primat de la révolution sur le Vieux Continent et maintenant le partage entre « pays arriérés » et « pays avancés » ; de l'autre, une conception *décentrée*, issue en grande partie du travail historiographique mené pour la rédaction des *Jacobins noirs*, se fondant sur un modèle original du branchement et de la composition (non hiérarchique) de luttes autonomes et brouillant la division binaire entre *backwardness* (arriération) et *forwardness* (avancement/avant-gardisme). Cette tension, productive à plus d'un titre, allait habiter la pensée de James jusqu'à la fin de sa vie.

66. C. L. R. James, « Sir Stafford Cripps and "trusteeship" », *International African Opinion*, vol. 1, n° 3, septembre 1938, p. 3.

5

Sur la « question noire » aux États-Unis

Un pionnier du « marxisme noir »

Au congrès fondateur de la IV^e Internationale en septembre 1938, James rencontra les deux délégués nord-américains du Socialist Workers Party (SWP), James P. Cannon et Max Shachtman. Un mois plus tard, il traversait à son tour l'Atlantique pour se rendre aux États-Unis à l'invitation du parti. Il devait y rester quelques mois, il y restera quinze ans. À la fin du mois de novembre 1938, il fit une intervention de trois heures lors d'une rencontre publique sur le « crépuscule de l'Empire britannique », établissant un parallèle entre nazisme et colonialisme : « Depuis des années, l'impérialisme britannique exerce une tyrannie comparable seulement au fascisme. Hitler avait peu à inventer en termes de méthodes et de techniques d'oppression fasciste[1]. » Fin 1938, James rencontra des membres de la National Association of Colored People (NAACP)[2]. Début janvier 1939, il entama une tournée organisée par le SWP qui le conduisit à Philadelphie, New Haven, Boston, dans l'Ohio et au Michigan.

1. C.L.R James, cité *in* Mc Lemee, « Introduction », *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. xii-xiii.

2. Sur le rapport de James à la NAACP, voir C. L. R. James (J. R. Johnson), « The speech that was not made at NAACP meet », *Labor Action*, vol. 4, n° 13, 8 juillet 1940, p. 4 ; C. L. R. James, « The rapid growth of the NAACP » [1947], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 48-50.

Il y parla de la fin de l'impérialisme britannique et des relations entre « le socialisme et les Noirs ». Puis, à Chicago, il débattit avec le philosophe Bertrand Russell du pacifisme et défendit l'idée que la révolution socialiste était la seule alternative à la guerre. La tournée se poursuivit vers l'ouest pour s'achever en mars en Californie, où James impressionna par ses dons d'orateur lors d'une conférence prononcée dans une église noire.

À la fin du mois de mars, il quitta la Californie et se rendit au Mexique pour voir le « vieil homme », Trotski, à Coyoacán, en banlieue de Mexico, et s'entretenir avec lui de la « question noire » aux États-Unis. À son arrivée sur le continent américain, James était très imparfaitement informé du problème et des voies de sa résolution. Dans une note préparatoire à un meeting du SWP l'année suivante, il avoue ne pas avoir été spécifiquement intéressé par le « travail noir » [*Negro work*] du parti lors de ses premiers pas aux États-Unis. Il faut dire que, jusqu'à cette date, le SWP avait pris des initiatives ponctuelles et collaboré avec des organisations noires, mais n'avait établi aucune stratégie à long terme. James se demandait « [p]ourquoi la direction du parti [n'avait] pas du tout réfléchi à la question noire[3] ».

Ce n'était pas le cas de Trotski lui-même, qui avait conscience de l'importance fondamentale de la question noire dans la perspective d'une révolution aux États-Unis. Sa connaissance de la situation était certes très imparfaite ; en 1933, il avait ainsi émis l'hypothèse farfelue selon laquelle les Noirs du Sud étaient doués d'une langue propre qu'ils dissimulaient en présence des Blancs. Cela ne l'avait pas empêché d'adopter une position révolutionnaire s'appuyant sur une analogie entre la relation de la Russie à l'Europe occidentale au début du siècle et celle des Noirs aux Blancs aux États-Unis : « Les Russes étaient les Noirs de l'Europe. Il est fort possible que les Noirs [...] viennent eux aussi à la dictature du prolétariat en quelques gigantesques enjambées, avant le grand bloc des ouvriers blancs. Ils seront alors l'avant-garde[4]. »

Modelée sur les débats sur les « nationalités » en Russie soviétique, l'approche trotskiste de la question noire se centrait sur le problème de l'*autodétermination nationale* : les Noirs américains devaient-ils

3. C. L. R. James, cité *in* Scott Mc Lemee « Introduction », *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. xviii.

4. Léon Trotski, *Question juive, Question noire*, Paris, Syllepse, 2011, p. 160.

être considérés comme une minorité nationale ? Comment le mouvement trotskiste devait-il se positionner face aux revendications de création d'un État noir dans le Sud, au sein de la *Black Belt* (Ceinture noire) ? Questions d'autant plus pressantes que ces revendications avaient été introduites au Sixième congrès du Komintern (1928) avant d'être relayées par le Parti communiste des États-Unis (CPUSA). James reconnaissait les « progrès » réalisés en la matière par le CPUSA entre 1929 et 1935 « en dépit [...] de la démagogie et de la corruption, de la manipulation des leaders noirs et du chauvinisme » dont avaient fait preuve les membres du parti. Mais l'abandon de toute ligne révolutionnaire suite à la volte-face du régime stalinien troquant la lutte contre l'impérialisme pour l'opposition au fascisme avait conduit, selon James, à une désertion massive des adhérents noirs des diverses branches locales du CPUSA[5].

Mais alors qu'il s'apprêtait à se rendre au Mexique, James s'était déjà engagé sur une autre voie que celle ouverte par la question de l'autodétermination, qu'il allait bientôt qualifier de « stérile ». En témoignent les « Notes préliminaires sur la question noire » qu'il adressa à Trotski avant leur rencontre. S'inspirant du travail réalisé au sein du mouvement panafricain londonien, il en appelait à la formation d'une organisation noire indépendante : « Les grandes masses noires sont désorganisées et aucun parti blanc ne les organisera. Ils ne rejoindront pas la IV^e^ Internationale » ; car leurs craintes du chauvinisme blanc, qui ne s'arrêtait pas aux frontières des organisations révolutionnaires, étaient parfaitement légitimes : « La constante domination des Blancs, que ce soit par la bourgeoisie ou par les mouvements ouvriers, irrite de plus en plus les Noirs. » La tâche des militants trotskistes consistait dès lors à soutenir la construction d'une organisation noire de masse indépendamment du fait de savoir « *si elle est ou sera bientôt socialiste ou non* ». Il ne s'agissait pas, pour James, d'un compromis, mais de la condition préalable à toute participation des Noirs au mouvement révolutionnaire : « Le Noir doit être gagné au socialisme. [...] Mais il doit être gagné sur la base de sa propre expérience et de sa propre activité. » C'est en partant de ces prémisses que James abordait la question de l'autodétermination... pour mieux l'évacuer : « *S'il voulait l'autodétermination* [...], ce serait la tâche du

5. C. L. R. James, « The Communist party's zigzags on Negro policy » [1939], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 117.

parti révolutionnaire que de lancer ce slogan. [...] Mais le Noir, heureusement pour le socialisme, ne veut pas l'autodétermination[6]. »

Cette stratégie ne pouvait se révéler payante que si le parti se consacrait résolument au « travail noir ». Il devait « former une section dédiée entièrement à la question noire », établir des contacts avec les organisations noires existantes (NAACP, Urban League) et diffuser parmi les militants blancs comme noirs les publications d'organisations anti-impérialistes de l'étranger, l'International African Service Bureau en particulier[7]. L'enjeu était de montrer que la question noire américaine était partie prenante d'un combat international. Si, selon James lui-même, le document remis à Trotski était « peu profond », force est de constater qu'il y posait déjà les fondements des positions théoriques et stratégiques qui firent de lui une figure tutélaire de ce que Cedric Robinson a appelé le « marxisme noir »[8].

La rencontre entre James et Trotski, divisée en trois sessions de discussions, eut lieu au début du mois d'avril 1939. James y soutint d'emblée que la situation des Noirs aux États-Unis était fondamentalement distincte de celles des colonisés africains ou indiens ; ils formaient certes une « minorité », mais pas une « nationalité », car ils étaient américains, et rien d'autre : « Le Noir aspire désespérément à devenir un citoyen américain. » Carlos Hudson, autre participant au débat, contesta cet argument et déclara que la *Black Belt* avait « toutes les caractéristiques d'une partie d'un empire colonial ». Trotski s'accorda avec lui pour dire que « les différences entre les Indes occidentales, la Catalogne, la Pologne et la situation des Noirs aux États-Unis ne sont pas aussi décisives ». Il formula alors ce qui allait demeurer la ligne stratégique de la IV^e^ Internationale en la matière : « Je ne propose pas que le parti défende [...] mais seulement qu'il proclame notre devoir de soutenir la lutte pour l'autodétermination si les Noirs eux-mêmes la revendiquent[9]. »

---

6. C. L. R. James, « Preliminary notes on the Negro question » [1939], *in ibid.*, p. 7-11.

7. Voir par exemple C. L. R. James (J. R. Johnson), « We must aid Africa's anti-war militants », *Labor Action*, vol. 5, n° 12, 24 mars 1941, p. 4.

8. Cedric J. Robinson, *Black Marxism. The Making of the Black Radical Tradition* [1983], Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000, « 10. C. L. R. James and the Black radical tradition », p. 241-286.

9. Léon Trotski, *Question juive, Question noire*, *op. cit.*, p. 162-163, 166, 168-169 ; traduction modifiée.

Trotski soutenait l'initiative de création d'une organisation noire de masse, mais il avait de celle-ci une conception bien plus « paternaliste » que James. Si une organisation de ce type était nécessaire, c'était à cause de l'« arriération » des masses noires, conséquence directe de leur oppression. Elle devait servir d'« école prépolitique » ; l'objectif était de faire « un travail d'éducation systématique afin de les élever sur le plan politique »[10]. James réaffirmait de son côté que les Noirs ne pouvaient être amenés au socialisme que sur la base de leurs expériences concrètes : « Ce que je redoute, c'est qu'on mette en avant un socialisme abstrait[11]. » Juste après cette rencontre, il rédigeait une note dont l'ultime phrase résume son approche de la question noire : « Le parti doit trouver la voie vers ces millions [de Noirs] et je suis plus que jamais convaincu que cette voie passe par une organisation noire, allant au-delà des intellectuels et porte-parole pour rejoindre les masses que Garvey avaient trouvées[12]. »

Approfondissant les réflexions initiées dans *A History of Negro Revolt*, James se référait de plus en plus fréquemment à Garvey et adoptait une position volontairement duelle. Garvey était un « réactionnaire », un « fanatique racial » qui, se rêvant empereur d'Afrique, en avait revêtu l'uniforme. Avant Hitler, il avait recouru « à la dramatisation et au spectaculaire », se rendant maître de la « psychologie des foules ». Mais il fallait être « idiot », selon James, pour ne voir là qu'un signe de l'indéfectible « arriération des Noirs ». Le mouvement de Garvey avait une forte base de classe et « visait délibérément les plus pauvres, les plus piétinés et les plus humiliés parmi les Noirs ». Il fut par bien des aspects « le mouvement politique de masse le plus remarquable que l'Amérique ait connu ». Doté d'une rhétorique sans égale, Garvey avait su électriser des foules noires écrasées par le sentiment d'humiliation et d'injustice en leur laissant entrevoir l'avènement d'une société nouvelle. Inconnu des marxistes américains, le garveyisme devait impérativement être étudié dans la perspective de « la construction d'un véritable mouvement de masse parmi les Noirs[13] ».

---

10. *Ibid.*, p. 173, 175.
11. *Ibid.*, p. 185.
12. C. L. R. James, « Notes following the discussion » [1939], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 16.
13. C. L. R. James, « Marcus Garvey » [1940], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire*, p. 109-111. Dans cette édition, le terme « *Negro(es)* » est traduit par « Nègre(s) ». Bien

Si les positions de James divergaient déjà de celles de Trotski, cela ne l'empêchait pas de louer en privé la clairvoyance de son aîné, comme en témoigne une lettre adressée à Constance Webb, qui allait bientôt devenir sa femme, sur le chemin du retour vers les États-Unis : « Je suis maintenant certain que personne en Amérique, personne dans le parti, n'a vu la question noire pour la chose gigantesque qu'elle représente et représentera de plus en plus. L. T. [Léon Trotski] l'a vu. » Et James d'insister sur le rôle central que seront amenés à jouer les Noirs américains dans la combinaison des luttes révolutionnaires « blanches » et « de couleur » à l'échelle mondiale : « Les Noirs américains touchent d'un côté au prolétariat américain [...] ; de l'autre, ce sont eux, et *non* le prolétariat français ou britannique, qui forment le lien avec la révolution africaine. [...] Le Noir américain aura à produire une grande partie du contact effectif entre la civilisation occidentale et les millions d'Africains [14]. »

De retour à New York, James travailla à une résolution, adoptée par le SWP en juillet 1939. Selon lui, le Noir américain ne se distinguait pas du Blanc (paysan ou ouvrier) par sa langue, sa culture ou sa religion, mais par « l'intensité de l'exploitation qu'il subit et les discriminations qui accompagnent celle-ci ». La question de savoir si les Noirs formaient une minorité nationale serait « résolue par la pratique ». La revendication d'un État noir pourrait constituer « un énorme pas en avant vers l'intégration définitive des Noirs américains dans les États-Unis socialistes d'Amérique du Nord ». Mais l'enjeu fondamental était que les Noirs puissent « déterminer *eux-mêmes* leur propre avenir », prendre le « contrôle, tant matériel que symbolique, de leur *propre* destinée » [15] ; en d'autres termes, créer l'*autonomie* des mouvements noirs. Dans une seconde résolution, sur le « travail noir », James réaffirme que les Noirs américains « constituent potentiellement l'élément le plus révolutionnaire de la population » ; mais, pour le devenir effectivement, ils doivent disposer de leur propre organisation : « L'éveil de la conscience politique des Noirs prend,

---

que ce choix soit argumenté (*ibid.*, p. 6), il nous semble plus adéquat ici, et dans toutes les occurrences ultérieures (hormis pour les références bibliographiques), de le traduire par « Noir(s) ».

14. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 15 avril 1939, p. 49.

15. C. L. R. James, « Le droit à l'autodétermination et le Nègre américain » [1939], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 39-44.

bien entendu, la forme de l'aspiration à une action indépendante qui ne soit pas sous le contrôle des Blancs [16]. »

À partir de cette date, James devint la figure centrale du travail mené par le mouvement trotskiste américain sur la question noire. Mais, pour le reste du monde, il disparut des radars. En mars 1939, il avait obtenu une extension de visa de six mois et s'était enregistré auprès de l'Immigration and Naturalization Service, qui allait visiblement perdre sa trace, pour quelques années du moins. Après l'expiration de son visa, il ne s'exprima plus en public et n'écrivit que sous pseudonymes, J. R. Johnson – le nom sous lequel la majorité des militants le connaissaient – mais aussi J. Meyer, A. A. B., W. F. Carlton ou encore G. F. Eckstein. Plus que tout autre membre du parti, James devint un révolutionnaire anonyme. Étrange destin pour un homme qui, dix ans plus tôt, aspirait à se faire un nom dans le monde littéraire et culturel. En Angleterre, il avait déjà épousé la cause du prolétariat, mais ce n'est qu'aux États-Unis qu'il prit pleinement conscience que cet engagement exigeait qu'il choisisse définitivement son camp, sa classe.

Fin 1939, James s'engagea dans la bataille contre l'enrôlement des Noirs américains dans la nouvelle guerre impérialiste. Il appelait les Noirs à s'opposer à la guerre et à ceux de leurs leaders, ces « oncles Tom », ces « agents de l'impérialisme », qui « vont hausser la voix, hisser les drapeaux et battre les tambours ». Cette prétendue guerre pour la « civilisation » n'était rien d'autre qu'une guerre pour « le partage de l'Asie, de l'Afrique et du marché américain » : « Lorsque Roosevelt et autres adorateurs de la "démocratie" protestent contre Hitler pour la manière dont il traite les Juifs, Hitler ricane avec mépris et leur répond : "Voyons comment vous traitez les Nègres. J'ai appris comment persécuter les Juifs en étudiant la manière dont vous, Américains, persécutez les Nègres" [17]. » James publia en 1940 un fascicule intitulé *« My Friends ». A Fireside Chat on the War*, parodie des allocutions radiophoniques (les *« fireside chats »*) au peuple américain faites par Roosevelt entre 1933 et 1934. Dans ce texte, qui s'ouvre sur un poème de McKay (« If we must die »), il se met dans

16. C. L. R. James, « Le Socialist Workers Party et le travail nègre » [1939,] *in ibid.*, p. 45, 47.

17. C. L. R. James, « Pourquoi les Nègres doivent-ils s'opposer à la guerre » [1939], *in ibid.*, p. 71, 79-80, 93-94.

la peau d'un ouvrier noir : « Dites-moi, monsieur le Président, quelle démocratie défends-je en allant me battre contre Hitler ? [...] [J]e n'ai pas de démocratie et la démocratie que je n'ai pas, Hitler ne peut pas me l'avoir prise » ; il conclut par une « histoire personnelle » fictive : « J'ai participé à la dernière guerre. On me traitait comme un chien avant d'y aller. On m'a traité comme un chien pendant que j'y étais. On m'a traité comme un chien à mon retour. On m'a pris pour un pigeon, on ne m'y reprendra pas[18]. » Comme le dit James ailleurs, les Africains-Américains devaient orienter leur lutte vers un seul et unique objectif : « La démocratie pour les Noirs ici et maintenant[19]. »

L'indépendance des luttes noires : politique et littérature

Fin 1941, James reprit la route, direction le Missouri, où se préparait une grève massive de métayers, des travailleurs agricoles – en très grande majorité, sinon exclusivement, noirs – soumis à un système hérité de l'esclavage qui les maintenait dans la misère. Envoyé sur place par la presse trotskiste pour couvrir les événements, James y passa cinq mois, partageant son temps entre Saint Louis et l'arrière-pays. Il aida les grévistes à s'organiser et rédigea avec eux une brochure, *Down with Starvation Wages in Southeast Missouri*, largement diffusée à travers le Middle West. Écrite dans un style dépouillé faisant entendre la voix des opprimés, elle appelle à l'alliance entre les masses noires et blanches. Aux yeux de James, cet épisode fut un jalon essentiel dans le développement de la lutte des classes aux États-Unis : « Ils savent que l'ennemi principal est ici même. Ils peuvent le voir. L'ennemi n'est pas un monopole ni une entreprise, ni les chiffres d'une banque. Il est là, visible » ; c'est le propriétaire terrien qui les soumet à l'« oppression la plus nue », à une « vraie terreur ». Dans un contexte où les travailleurs blancs étaient dotés de privilèges et où les propriétaires s'efforçaient d'aiguiser les divisions raciales, les métayers avaient adopté « une attitude à l'égard [des] travailleurs

18. C. L. R. James, *« My Friends ». A Fireside Chat on the War* [1940], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 19, 22.

19. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Negro and White workers must stand together » [1940], *in Labor Action*, vol. 4, n° 18, 12 août 1940, p. 4.

blancs qui est révolutionnaire au plus haut point ». Comme le déclarait l'un d'eux : « Si ces Blancs se joignaient à nous, nous pourrions mettre ce pays en pièces[20]. » Ce n'étaient pas les Blancs, mais les Noirs, ceux-là mêmes qui étaient suspectés de subordonner les revendications sociales à des revendications raciales « chauvinistes », qui avaient spontanément compris l'impérieuse nécessité d'une union de classe au-delà de la race.

James revint ensuite à New York, où il vivait à la frontière de Harlem et des quartiers blancs. S'attachant à penser les conditions et les obstacles à une union des forces révolutionnaires blanches et noires, il témoigna du profond enracinement du « préjugé racial » dans la culture américaine : « Les films reflètent la société dans laquelle ils sont produits. À l'écran, l'ouvrier blanc voit constamment le Noir dans des situations qui confirment sa connaissance des réalités dont il a lui-même fait l'expérience. Dans les livres et les magazines, toute la grâce, la force, la beauté, la noblesse et le courage sont automatiquement attribués aux membres de la race blanche. [...] Si l'homme noir apparaît, il est placé dans son habituelle position subalterne, fait l'objet de plaisanteries ou, au mieux, est dépeint comme un serviteur bon et loyal[21]. » Rien ne démontrait mieux la puissance du préjugé de couleur aux États-Unis que les « pogromes raciaux » qui éclataient à travers tout le pays. Orchestrées par de petites « bandes de Blancs », ces violences trouvaient le soutien de la police et de l'État américain lui-même, preuve de la validité de la thèse de Marx selon laquelle l'État n'est rien d'autre que « le comité exécutif de la classe dominante ». Dans ces conditions, les Noirs n'avaient qu'une solution : l'*autodéfense*[22]. C'est aussi en cela que consistait l'autonomie des luttes noires.

Mais les obstacles n'étaient pas qu'externes. Au sein du mouvement trotskiste, les positions « autonomistes » de James étaient contestées, notamment par Ernest McKinney, journaliste noir, pour qui elles relevaient d'un « racisme inversé qui romantis[e] les mouvements noirs et [fait] passer au second plan la lutte des classes[23] ».

---

20. C. L. R. James, « With the sharecroppers » [1941], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 33.

21. C. L. R. James, « White Workers' Prejudice » [1945], *in ibid.*, p. 47.

22. C. L. R. James, « Le pogrome racial et les Nègres » [1943], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 113-128.

23. Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 79.

James maintint sa position : les luttes africaines-américaines autonomes, fussent-elles menées pour les seuls droits « démocratiques », étaient partie intégrante de la lutte pour le socialisme. Il faisait désormais un usage stratégique de l'identification des Noirs américains à une minorité nationale. La question noire n'était pas une question nationale, répétait-il, mais, du fait de la nature et du degré de l'oppression subie, elle pouvait être traitée *comme si* elle l'était. Le « lien entre les actions indépendantes des masses noires [...] et la lutte des classes travailleuses » devait ainsi être abordé dans les termes mêmes que Lénine avait mobilisés pour traiter de la question nationale : « La dialectique de l'histoire fait que les petites nations [...] jouent le rôle d'un des ferments, d'un des bacilles, qui favorisent l'entrée en scène de la force véritablement capable de lutter contre l'impérialisme, à savoir : le prolétariat socialiste[24]. » Les masses noires n'avaient pas à attendre que le prolétariat agisse ; au contraire, elles étaient susceptibles de constituer l'*avant-garde* de la révolution américaine.

En juillet 1948, James fit une conférence au treizième congrès du Socialist Workers Party. De son aveu même, elle représentait l'apogée de son travail sur la question noire américaine. Il y déclara que « la lutte des Noirs [...] a une vitalité et une validité qui lui sont propres » et que pour cette raison elle est en mesure « d'exercer une puissante influence sur le prolétariat révolutionnaire[25] ». Loin de remettre en question le « rôle de premier plan du prolétariat », ces positions constituaient, assurait-il, la plus juste interprétation du bolchevisme en contexte américain. On a là un schéma analogue à celui exposé dans *Les Jacobins noirs* : l'union des forces révolutionnaires ne peut être que le produit d'un branchement entre des luttes indépendantes, l'effet de l'harmonisation croissante de mouvements hétérogènes doués de dynamiques propres ; et l'on peut faire remonter les origines de cette conception aux fictions de James des années 1920 dépeignant l'indépendance et la vitalité des masses populaires des *barrack-yards* de Port of Spain.

Cependant, de même que la découverte par James des masses antillaises n'avait pas effacé le sentiment de distance (de classe) qui

---

24. Vladimir I. Lénine, cité *in* C. L. R. James (J. R. Johnson), « Une histoire du Nègre aux États-Unis » [1943], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 142.

25. C. L. R. James, « La réponse révolutionnaire au problème nègre » [1948], *in* C. L. R. James, *Sur la question noire*, p. 181-182.

le séparait d'elles et que son engagement dans la lutte panafricaine n'avait pas remis en question sa représentation d'une frontière entre Africains et Caribéens, ses écrits sur la question noire révèlent un écart entre sujet et objet du discours. En effet, à l'exception de rares interventions[26], c'est à la *troisième personne* que James parle des Africains-Américains. Il en appelle « à étudier, à penser et à pénétrer le mouvement noir », à se consacrer à l'« observation des Noirs »[27]. Ces derniers forment un « eux », distingués du « nous » révolutionnaire, et majoritairement blanc, du mouvement trotskiste.

La correspondance de James révèle néanmoins que, durant son séjour aux États-Unis, il éprouva la ségrégation raciale bien plus subjectivement que ne le laissent transparaître ses écrits militants. Dans une lettre adressée en avril 1939 à Constance Webb juste avant d'arriver à La Nouvelle-Orléans, il écrit : « Il y a des taxis pour les Blancs et des taxis pour les Noirs. [...] C'est ma première rencontre avec le Sud. On m'a averti et j'ai dit "Oh, je me débrouillerai", peut-être avec trop de confiance. [...] Étrange, alors que je m'approche d'un contact réel, je commence à sentir une légère nervosité. Je passerai outre bien sûr [...] mais le sentiment d'incertitude me montre à quel point l'esprit et le caractère des Noirs doivent être terriblement affectés. [...] Quand je vous verrai, je vous expliquerai un peu ce qui se passe dans l'esprit d'un Noir[28]. » Si James ne s'indentifia jamais totalement aux Noirs américains, il n'en était pas moins convaincu d'être apte à comprendre, *de l'intérieur*, ce qu'ils vivaient et ce à quoi ils aspiraient. C'est avant tout à lui-même qu'il songe lorsqu'il évoque ceux « qui les connaissent, qui connaissent leur histoire, qui peuvent leur parler en toute intimité, qui vont les voir jouer dans leurs théâtres, qui vont les voir danser et prier dans leurs églises et qui lisent leurs journaux avec discernement ». L'approche jamesienne de la question noire se singularise par la place centrale qu'elle accorde aux sentiments, la colère en particulier, et aux désirs des Noirs. Il s'efforce de donner droit de cité au sein des mouvements marxistes au point de vue singulier des Noirs américains sur les conditions et les formes de leur propre émancipation, de leur *donner voix* : « Notre

26. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Negroes, we can only depend on ourselves ! », *Labor Action*, vol. 5, n° 28, 14 juillet 1941, p. 4.
27. C. L. R. James, « La réponse révolutionnaire au problème nègre », *loc. cit.*, p. 199.
28. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 15 avril 1939, p. 45.

position théorique et notre analyse de ce qui se passe parmi les Noirs – ce qu'ils pensent – trouvent leurs fondements dans leur activité même[29]. »

La sensibilité de James à l'expérience vécue des Noirs se nourrit également de ses lectures de la littérature africaine-américaine. La lecture d'un roman de Richard Wright, *Un enfant du pays* [*Native Son*], joua à cet égard un rôle capital. Peu après sa publication en 1940, James rédigea deux recensions de ce qu'il considérait être « l'un des romans les plus forts des vingt-cinq dernières années ». Dans son livre, Wright subvertit le stéréotype du Noir criminel-violeur en démontrant que le héros de son roman, Bigger Thomas, qui tue accidentellement une femme blanche avant de commettre un second meurtre pour se défendre, est un pur produit de « la société capitaliste américaine qui a fait du Noir un paria ». Bigger Thomas est le représentant de millions de Noirs américains : « La grande majorité d'entre eux sent comme Bigger sent, pense comme Bigger pense et hait comme Bigger hait. » Bigger est « le Noir en révolte » qui, ignorant les doctrines des partis, est révolutionnaire « par instinct » : « Une grande crise sociale convertira des millions de Noirs en Bigger Thomas. Seulement, là où il a agi comme une personne isolée, ils agiront contre la société organisée. » Le seul reproche que James adresse à Wright est de ne pas être allé assez loin ; il aurait dû faire du premier meurtre un acte délibéré : « Shakespeare et Dostoïevski [...] n'auraient pas hésité ; ils auraient fait en sorte que Bigger commette consciemment les deux crimes[30]. » Mais James admet que le livre de Wright est « un événement non seulement littéraire, mais aussi politique », qui appelle une « interprétation révolutionnaire » : « Le parcours de Bigger Thomas est un symbole et un prototype des masses noires dans la révolution prolétarienne[31]. »

En 1942, Wright rompit avec le CPUSA qu'il avait rejoint dix ans plus tôt. À partir de 1944, lui et James en vinrent à nourrir une véritable amitié. Dans une lettre datant du tout début de cette relation, James écrit : « Je suis allé chez R. W. [...] Depuis des années, je voulais lui parler plus qu'à n'importe qui d'autre en Amérique. »

---

29. C. L. R. James, « La Réponse révolutionnaire au problème nègre », *loc. cit.*, p. 184, 205.

30. C. L. R. James, « On native son by Richard Wright » [1940], *in* Scott Mc Lemee (dir.), *C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 55-58.

31. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Native son and Revolution », *New International*, vol. 6, n° 4, mai 1940, p. 92-93.

James exprime son admiration pour Wright, avec lequel il dit partager l'idée que le « nationalisme » du Noir, son « racisme » ne sont – « parfait exemple de contradiction dialectique » – qu'un moyen de « *se battre pour son intégration dans la société américaine* » : « Ni l'Amérique blanche *ni l'Amérique noire* n'ont affronté la question noire pour la chose proprement fondamentale qu'elle représente dans la vie de la *nation tout entière*. Il y a travaillé artistiquement, moi à travers l'histoire. Mais nos conclusions sont identiques[32]. » Wright introduisit James au sein de ce qu'il nommait sa « coterie intellectuelle ». Celle-ci comprenait les romanciers Ralph Ellison et Chester Himes et les sociologues Horace Cayton Jr. et St. Clair Drake. Wright et Cayton envisageaient d'éditer une revue noire non partisane qui se donnerait pour tâche d'exprimer le « point de vue » d'une « minorité » (noire) sur la vie aux États-Unis. James fut convié à participer au projet, qui n'aboutit jamais. Wright et Cayton s'adressèrent également à Ellison et James pour travailler à un ouvrage sur la question noire américaine, dont le titre provisoire était *The Negro Speaks* ; mais ce projet avorta lui aussi[33].

Ce n'est donc pas chez ses camarades trotskistes que James trouva un miroir de ses idées sur la question noire, mais chez un artiste africain-américain, communiste repenti, lequel, qui plus est, penchait alors vers l'existentialisme. Au cours de ces années, Constance Webb travaillait à une biographie de Wright qui n'allait paraître qu'en 1968[34]. Elle en discutait beaucoup avec James, qui la guidait dans cette tâche. Dans des notes préparatoires, elle analyse le passage de Wright du communisme à l'existentialisme. À la différence des « intellectuels libéraux blancs » qui, déçus des promesses non tenues des communistes, peuvent retourner à la « société officielle », « Wright le Noir n'a nulle part où aller ; il se replie sur lui-même ; dans le cercle de la solitude absolue ; la région de la terreur, de l'angoisse et de la douleur psychique »[35].

Dans un long manuscrit intitulé « Notes on American Civilization », écrit en quelques mois durant l'hiver 1949-1950, James souligne à son

32. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [1944], p. 189-190.

33. *Ibid.*, lettre non datée [1944], p. 184 ; Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 77.

34. Constance Webb, *Richard Wright. A Biography*, New York, Putnam, 1968.

35. Constance Webb, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 76.

tour les affinités entre les romans de Wright et de Himes d'un côté, la littérature existentialiste de l'autre. Il avoue avoir été frappé par les paroles du premier qui lui avait confié « pens[er] et sent[ir] comme les existentialistes bien avant que leurs œuvres ne soient publiées[36] » : « Tout ce que [Kierkegaard] a écrit dans ses livres, je le savais avant de me les procurer[37]. » Wright et Himes ont montré que la « vie intellectuelle et émotionnelle [du Noir] était déchirée, déformée et hantée, en sorte qu'il ne connaissait aucun moment de répit ». Que ces deux écrivains retrouvent les thèmes de la littérature existentialiste, dont le cœur est à Paris, « le centre de la civilisation européenne », ne signifie nullement qu'ils en avaient adopté la mode. Cela montre bien plutôt que la situation des Noirs américains est l'incarnation même de « l'intolérable fardeau psychologique placé sur les individus dans toutes les parties du monde moderne ». C'est pourquoi leur expérience a un sens pour la « société moderne tout entière ». Wright et Himes représentent le « sommet de la révolte *américaine*[38] ».

Histoires révolutionnaires

Au cours de ces années, James accorda une grande attention aux politiques culturelles liées à la question noire. En janvier 1940, il publia une critique d'*Autant en emporte le vent* : « Aussi incroyable que cela puisse paraître, sur plus de trois heures, la conséquence décisive de la guerre, l'abolition de l'esclavage, n'est pas directement mentionnée[39]. » Le film était selon lui truffé de « falsifications historiques » sur la guerre de Sécession et les relations maîtres-esclaves qui ne pouvaient que contribuer à entretenir les vieux préjugés et la haine. Il suivit également de près la publication d'ouvrages sur la question noire jouissant d'un succès populaire, des romans mais aussi des études, comme *American Dilemma* de Gunnar Myrdal[40].

---

36. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 234.

37. C. L. R. James, « Black studies and the contemporary student » [1969], *in* C. L. R. James, *At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 196.

38. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 211, 234.

39. C. L. R. James, « On *Gone with the Wind* » [1940], *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 52.

40. Voir C. L. R. James, « Public awareness of the Negro question » [1945], in *ibid.*, p. 58-60.

Il souligna enfin le rôle que pouvaient jouer dans l'évolution de la question noire les grandes figures du monde du sport, telles que les boxeurs Joe Louis et Jack Johnson : « Joe [...] sent qu'il est un véritable "représentant" du peuple noir. Il le sent fortement et les Noirs, s'en rendant compte, l'admirent pour cela tout autant que pour ses prouesses sur le ring[41]. »

James était désireux de participer à cette effervescence autour de la question noire. Il s'engagea dans la conception d'une deuxième tragédie historique, inspirée d'une biographie d'Harriet Tubman (c. 1822-1913), ex-esclave, militante abolitionniste et l'une des principales organisatrices du réseau de routes clandestines, l'*Underground railroad*, mises en place pour permettre la fuite des esclaves du sud vers le nord des États-Unis et le Canada. Il souhaitait confier le rôle principal à Ethel Waters, chanteuse et actrice africaine-américaine. Dans une lettre de décembre 1943, il écrit à Webb : « Ce sera une pièce historique – la guerre de Sécession. Le personnage central sera Harriet Tubman. [...] J'y mettrai tous les conflits de l'époque, mais tous représentés par des personnages. [...] Dans leur cercle, l'atmosphère est politique – Garrison, Wendel Phillips, Frederick Douglass, John Brown, tous entrent dans la pièce qui est une pièce *politique*. Mais les idées *politiques* doivent être exprimées à travers *des personnes vivantes avec toutes leurs passions, amours, haines, jalousies, etc.* [...] Et chaque *scène personnelle*, amour, haine, jalousie, générosité, illustrera un *aspect politique*. » Or la question politique fondamentale parmi les abolitionnistes, qui sera le « fondement de la pièce », est de savoir « si l'abolition peut-être conquise par des moyens pacifiques ou si elle signifie révolution »[42]. Début 1944, dans une autre lettre, James réaffirme ses intentions et décrit plus en détail la trame de la pièce[43], mais il semble qu'il l'ait ensuite rapidement abandonnée.

Il se lança en revanche dans un vaste travail historiographique. Dès sa rencontre avec Trotski, il considéra que l'étude de l'histoire noire était l'une des tâches « théoriques » majeures du parti. Selon lui, elle ne pouvait manquer de conduire à « la conclusion que l'émancipation des Noirs aux États-Unis et au-dehors est liée à

41. C. L. R. James, « Joe Louis and Jack Johnson » [1946], in *ibid.*, p. 62.

42. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 15 décembre 1943, p. 82-84.

43. *Ibid.*, lettre du 4 février 1944, p. 95-100. Voir aussi C. L. R. James (W. F. Carlton), « The story of Harriet Tubman and the American Civil War », *Labor Action*, vol. 8, n° 1, 1944, p. 3.

l'émancipation de la classe ouvrière blanche[44] ». Il se procura alors des ouvrages sur l'histoire du pays, notamment *The Rise of American of Civilization* (1927), de Charles Austin et Mary R. Beard, dont l'interprétation de la guerre de Sécession exerçait alors une puissante influence. C'est à cette séquence historique que s'intéressait particulièrement James. Il consulta également les livres des historiens communistes James S. Allen et Herbert Aptheker, auteurs respectivement de *The Battle for Democracy* (1937) et *The Negro in the Civil War* (1938), ainsi que les travaux d'historiens noirs, dont *The Negro in our History* (1922), de Carter G. Woodson, fondateur du *Journal of Negro History*, et *The Negro, too, in American History* (1893), de Merl R. Eppse[45].

Dans un article publié en 1943 dans *The New International*, James souligne le rôle capital joué par les (ex-)esclaves noirs dans la lutte pour l'abolition aux États-Unis. Même lorsque la direction du mouvement « passa aux mains de quelques Blancs, poètes, écrivains et journalistes de talent », les Noirs, dit-il, développèrent leur *propre* activité, ainsi qu'en témoigne la figure de Frederick Douglass, « un des plus grands hommes de son temps », « une personnalité aujourd'hui étrangement négligée » : « Dans leurs efforts instinctivement révolutionnaires pour la liberté, les esclaves évadés – et ceux qui sont restés derrière les lignes – ont puissamment alimenté le processus de destruction du pouvoir esclavagiste[46]. » Soucieux de retracer les connexions entre des luttes se situant aux antipodes les unes des autres, James cite la correspondance de Marx et Engels, qui déjà établissaient une relation entre les mouvements des esclaves aux États-Unis et celui, contemporain, des serfs de Russie. De même, Lénine, dans ses réflexions sur la question agraire, n'avait pas manqué de mettre en relation la pénétration du capital dans les campagnes russes après l'abolition du servage et le développement des grandes propriétés agricoles reposant sur le métayage après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Dans un cas comme dans l'autre, cette évolution

---

44. Léon Trotski, *Question juive, Question noire, op. cit.*, p. 178 ; voir également C. L. R. James, « Les émeutes raciales de Chicago » [1939], *in Sur la question noire, op. cit.*, p. 51-54 ; C. L. R. James, « Le droit à l'autodétermination et le Nègre américain », *op. cit.*, p. 42.

45. C. L. R. James, *Special Delivery, op. cit.*, lettre du 18 octobre 1939, p. 59.

46. C. L. R. James « Les Nègres dans la guerre civile », *in Sur la question noire*, p. 169, 178.

avait laissé libre cours à la « tyrannie » des propriétaires sur les paysans[47].

James consacre une section de ses « Notes on American Civilization » au mouvement abolitionniste américain. S'il se centre sur deux « intellectuels » blancs, « partisans de la révolution de masse », Lloyd Garrison et Wendell Phillips, c'est pour dire qu'ils furent la voix à travers laquelle s'exprima « le mouvement des esclaves et Noirs libres pour la liberté »[48]. S'opposant à l'idée selon laquelle les esclaves noirs *ont été libérés*, James s'attache à montrer qu'ils furent les acteurs de leur propre émancipation, ce qui n'est nullement incompatible avec le fait que celle-ci fut gagnée avec le concours des forces progressistes blanches. Les Noirs furent les sujets non seulement de *leur* histoire, mais de l'histoire américaine tout entière : « L'action révolutionnaire des masses noires du Sud joua un rôle décisif dans la victoire nordiste[49]. » Enfin, proprement nationale, la lutte pour l'abolition n'en fut pas moins une « préfiguration de l'avenir du monde[50] ». En faisant l'histoire de leur pays, les Noirs américains ont fait l'histoire du monde.

C'est dans ce cadre mondial que les luttes panafricaines devaient, selon James, être resituées : « Dès ses débuts, à la fin du XVIII^e siècle, la lutte des Noirs pour la liberté et l'égalité a été une question internationale[51]. » Objet d'un destin qui les écrasait, les Noirs profitèrent du désir des « industriels capitalistes » d'en finir avec la production esclavagiste « arriérée » pour faire leur entrée sur scène : « Ils jouèrent un petit rôle dans la lutte politique anglaise, un plus grand rôle dans la lutte française et un rôle décisif dans la lutte américaine » et, « demain, les Noirs joueront un rôle décisif dans la lutte entre le capital financier et la classe ouvrière »[52]. Au cours de ces années, James côtoya à nouveau son « élève », Eric Williams, qui avait rejoint Howard University, célèbre université noire située à Washington D.C. En 1942, Williams publia *The Negro in the Caribbean*, dont

47. C. L. R. James, « Lenin on agriculture and the Negro question » [1947], *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 130-132.

48. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 85.

49. C. L. R. James, « Une histoire du Nègre aux États-Unis », *in Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 130.

50. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 92.

51. C. L. R. James, « Les Nègres dans la guerre civile », *loc. cit.*, p. 174.

52. C. L. R. James, « The destiny of the Negro. An historical overview » [1939], *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 95, 98.

James rédigea une recension dans laquelle, mobilisant un schème de la miniature qui était déjà à l'œuvre dans *Les Jacobins noirs*, il affirme que, depuis la découverte de la Caraïbe, « les îles ont été la quintessence du développement capitaliste. [...] C'est comme si, sur ces îles, l'histoire avait concentré sous forme de tabloïd le récit de quatre cents ans de civilisation capitaliste[53] ».

« L'histoire révolutionnaire des Noirs est riche, stimulante et méconnue. [...] Le Noir docile est un mythe », écrivait James dès 1939. Dès les débuts de la traite, il y eut des révoltes d'esclaves sur les navires négriers ; dans les colonies antillaises, il y eut des soulèvements menant à la formation de communautés de « marrons » ; l'Amérique du Nord ne fut pas en reste puisque les Noirs y ont « organisé près de cent cinquante révoltes contre l'esclavage ». Pointant du doigt l'intrication entre rapports de pouvoir (de classe) et production du savoir historique, James ajoute : « Le seul lieu où les Noirs ne se sont pas révoltés, c'est dans les pages écrites par les historiens capitalistes. » Citant l'exemple de la guerre d'indépendance américaine, dans laquelle combattirent de futurs dirigeants de la révolution haïtienne, il affirme que « bien avant que Karl Marx ne proclame "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous", la révolution était internationale ». James s'attache à (re)placer les Noirs dans l'*histoire du monde*[54]. L'histoire (transatlantique) passée des Noirs est selon lui la preuve que l'autonomie des luttes noires est la condition de leur articulation, puis de leur incorporation, à la lutte du prolétariat : « Ce n'est que par l'approfondissement et l'élargissement continus de leurs luttes indépendantes que les Noirs seront en fin de compte amenés à reconnaître [...] que leurs luttes font partie de la lutte pour le socialisme[55]. »

Sur le terrain historiographique, James avait aussi à livrer bataille contre les « staliniens », au premier rang desquels Herbert Aptheker, auteur d'*American Negro Slave Revolts* (1943), ouvrage dont James reconnaissait la valeur[56]. Mais, en mettant en avant le rôle des révoltes d'esclaves comme « stimulants » et « sources d'inspiration » pour

53. C. LR. James, « On the Negro in the Caribbean by Eric Williams », *loc. cit.*, p. 117-118.

54. C. L. R. James, « La Révolution et le Nègre », *in Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 55-56, 61.

55. C. L. R. James, « Une histoire du Nègre aux États-Unis », *loc. cit.*, p. 151.

56. C. L. R. James « La Réponse révolutionnaire au problème nègre », *loc. cit.*, p. 188.

la lutte abolitionniste, Aptheker n'en continue pas moins de placer « d'un côté les esclaves, la masse, de l'autre, les abolitionnistes ». Il se montre incapable de raisonner autrement qu'en termes d'« influence » d'un mouvement minoritaire (noir-esclave) sur l'autre, majoritaire (blanc-abolitionniste), et ne peut donc comprendre le « lien révolutionnaire qui les unissait » : « Il n'y a pas la moindre indication que le Noir était autre chose qu'un appendice, un appendice de grande valeur. [...] Sa conception est que le mouvement abolitionniste était principalement blanc et que les Noirs l'ont rejoint. » Aptheker plaque sur l'histoire de la lutte pour l'abolition le modèle (hiérarchique) du rapport des organisations staliniennes aux mouvements noirs[57] : « Toute histoire de la guerre de Sécession qui n'est pas fondée sur les Noirs, esclaves et libres, en tant que sujets et non objets de la vie politique, est *ipso facto* une histoire à la Jim Crow. [...] Vous ne pouvez pas corriger l'histoire stalinienne sans détruire le stalinisme[58]. »

James réévalua également le travail des historiens africains-américains réunis autour du *Journal of Negro History*. Il louait l'effort de ces historiens qui, fouillant les archives, « ont accumulé un imposant ensemble de faits démontrant la participation active des Noirs dans la construction de l'histoire américaine et, en particulier, dans la création de la tradition libérale et révolutionnaire américaine », contribuant ainsi à « extirper les mensonges et les erreurs qui obscurcissent l'histoire américaine dès qu'il est question des Noirs ». Cependant, si l'on se contente d'« accumuler les faits », on se condamne à manquer la signification profonde des événements et des personnages historiques. C'est ce dont témoigne une étude de Benjamin Quarles sur la trajectoire de Douglass, dont le « secret » se voit réduit à « son caractère personnel, son égoïsme et son ambition » : « Les faits historiques [...] doivent être organisés à la lumière d'une philosophie de l'histoire », plus exactement de la « bonne philosophie de l'histoire » car, « qu'il le sache ou non, un écrivain utilise toujours une philosophie de l'histoire »[59].

Or la philosophie spontanée des historiens américains était selon James « la philosophie du libéralisme et de la démocratie

57. C. L. R. James (J. Meyer), « Stalinism and Negro history », *Fourth International*, vol. 10, n° 10, novembre 1949, p. 309-314.

58. C. L. R. James (J. Meyer), « Herbert Aptheker's distortions », *Fourth International*, vol. 10, n° 11, décembre 1949, p. 337-341.

59. C. L. R. James, « Key problems in the study of Negro history » [1950], *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 125-129.

parlementaire ». Lorsqu'ils remettaient celle-ci en question, c'était pour tomber sous l'influence de l'histoire stalinienne. S'ils désiraient réellement parvenir à leurs fins, les historiens noirs devraient rompre avec ces deux philosophies faussement antithétiques pour rejoindre « les courants historiques les plus progressistes de l'époque ». Le dilemme auxquels ils étaient confrontés n'était pas un « dilemme noir ». Il ne valait pas moins pour l'interprétation des révolutions anglaise, française et russe ; la question fondamentale, *au présent*, était celle du rôle des masses populaires (ouvriers, paysans, classe moyenne inférieure) : « L'histoire fait partie de la lutte des classes. » Si les historiens africains-américains s'engageaient dans cette « bataille théorique », ils contribueraient « non seulement à l'histoire américaine, mais à l'histoire du monde ». Ils n'avaient pas à choisir entre cette dernière et une histoire noire irréductible à l'histoire blanche ; ils étaient appelés, comme James lui-même, à *réécrire l'histoire du monde depuis les marges*[60].

60. *Ibid.*

6

La révolution américaine à venir

Au-delà du trotskisme : sur le capitalisme d'État

La trajectoire de James aux États-Unis est inséparable du destin du trotskisme après l'assassinat de Trotski au Mexique en août 1940 : « En 1940, survint une crise dans ma vie politique. Je rejetai la version trotskiste du marxisme et entrepris de réexaminer et réorganiser ma vision du monde. [...] Cela me prit plus de dix ans[1]. » Cependant, les hommages de James à Trotski au lendemain de sa mort ne laissent encore transparaître aucune critique. Évoquant ses années d'exil, James insiste sur sa puissante personnalité qui, combinée à la force grandissante du prolétariat, fit de lui un acteur majeur des grandes luttes de son temps, « sans commune mesure avec la modestie des forces politiques qu'il dirigea personnellement ». James ne remet alors nullement en cause la nécessité d'un leader, d'un « pilote » capable de conduire le mouvement ouvrier sur des « mers agitées » : « Affrontons la crise comme il l'aurait fait, avec la pleine conscience de sa portée et une confiance inébranlable en la victoire de notre cause[2]. »

1. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 26.

2. C. L. R. James (J. R. Johnson), « A tribute to our fallen leader, Leon Trotski », *Labor Action*, vol. 4, n° 21, 2 septembre 1940, p. 1 ; voir également C. L. R. James, « Trotski's place in history », *loc. cit.*, p. 92-130.

La « crise » en question s'était déclarée au sein du mouvement trotskiste avant la disparition de Trotski. Elle se centrait sur la question de la « nature de l'Union soviétique ». Des tensions s'étaient manifestées entre les dirigeants du Socialist Workers Party : Cannon, d'un côté, maintenait la position « orthodoxe » de défense de l'URSS en tant qu'État ouvrier, fût-il dégénéré, Shachtman, de l'autre, associé à James Burnham, défendait la thèse du « collectivisme bureaucratique » selon laquelle le régime soviétique n'était ni capitaliste ni socialiste, mais représentait un nouveau type de régime (contre-révolutionnaire) : la collectivisation des moyens de production y reposait sur la domination brutale de la bureaucratie conçue comme une nouvelle classe à part entière. La scission fut entérinée en avril 1940 avec la création par la faction minoritaire des « Shachtmaniens » du Workers Party (WP), qui parvint bientôt à attirer presque la moitié des (ex-)membres du SWP. Si James, à l'instar de Trotski, avait jugé la scission extrêmement dangereuse, il devait désormais faire un choix et, convaincu de l'inéluctabilité de la dégénérescence du régime soviétique, rejoignit le WP. Il n'en préserva pas moins son indépendance et n'hésita pas à critiquer les cadres dirigeants du parti quand ceux-ci renvoyaient la révolution aux calendes grecques – c'est sans grand étonnement qu'il allait voir quelques années plus tard Shachtman et Burnham rejoindre les rangs du néoconservatisme américain. De même garda-t-il ses distances avec le cercle d'intellectuels new-yorkais formé autour de la *Partisan Review*, alors affiliée au WP. S'il entretint des liens d'amitié avec l'historien de l'art Meyer Schapiro, les représentants de cette subculture le laissaient indifférent, lorsqu'ils n'éveillaient pas chez lui une franche animosité[3].

Dès le début des années 1940, James constitua son propre cercle de collaborateurs et collaboratrices, au premier rang desquelles Raya Dunayevskaya, née Spiegel, sur le territoire de l'actuelle Ukraine, qui avait été secrétaire de Trotski à Mexico en 1937-1938. Intellectuelle autodidacte, elle s'était spécialisée en économie et était parvenue à la thèse selon laquelle le régime soviétique reposait désormais sur un *capitalisme d'État*, thèse qui représentait une troisième voie dans les débats sur la nature de l'URSS, polarisés par l'opposition État ouvrier dégénéré *versus* collectivisme bureaucratique. Or c'était là une idée à laquelle James était semble-t-il lui aussi arrivé

3. Voir Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 66-67.

par ses propres moyens. En 1941, James et Dunayevskaya formaient une « minorité », au sein du WP, la Johnson-Forest Tendency – J. R. Johnson et Freddie Forest sont les pseudonymes respectifs de James et Dunayevskaya. Ils furent bientôt rejoints par Grace Lee Boggs – qui s'appelait encore à cette époque Grace Chin Lee –, docteure en philosophie d'origine sino-américaine. La composition cosmopolite de ce triumvirat et la subalternité de ses membres, d'origines caribéenne, russe et chinoise, furent constitutives de son hétérodoxie. À ce trio qui allait fonctionner pendant près de quinze ans, d'autres membres influents se greffèrent : Martin Glaberman, ouvrier de l'industrie automobile ; Lyman Paine, architecte diplômé de Harvard, et sa femme, Freddy Paine ; William Gorman (Morris Goelman), auteur de travaux sur la guerre de Sécession ; et, plus tard, George Rawick, initiateur d'un nouveau courant de recherches sur l'histoire de l'esclavage. Jamais plus que durant ces années James ne sera engagé dans un travail théorique et politique aussi éminemment collectif. À la fin de la guerre, la Johnson-Forest Tendency comptera environ soixante-dix membres, répartis entre New York et Detroit (au sein d'un WP sur le déclin) avant de s'étendre à travers le pays, attirant non seulement des intellectuels, mais aussi des militants issus de la classe ouvrière.

Le rôle joué par Dunayevskaya dans la conception de la version « johnsonienne » de la théorie du capitalisme d'État fut capital. Capable, à la différence de James, de travailler sur des sources en langue russe, elle soutint dès 1941 que « la contre-révolution stalinienne s'est identifiée *elle-même* à l'État. La *manière* dont les moyens de production ont été convertis en propriété d'État ne les a pas empêchés de devenir du *capital*[4] ». C'est à nouveau Dunayevskaya qui, dans trois livraisons de *The New International* en 1942-1943, exposa les positions de la Johnson-Forest Tendency sur l'économie soviétique, dont découlait le nécessaire refus de toute défense du régime stalinien. C'est néanmoins James, chef de file de la tendance, qui contribua à faire de la thèse du capitalisme d'État le fondement d'une conception globale de la « nouvelle » lutte des classes. Faisant sienne la thèse de Lénine selon laquelle la guerre avait accéléré le processus de formation d'un « capitalisme monopoliste d'État », il renvoya dos

4. Raya Dunayevskaya, « The Union of Soviet Socialist Republics is a capitalist society » [1941], Detroit, News and Letter, 1992, p. 4

à dos le régime nazi et l'« État fasciste » russe[5] : « *Dans la propriété d'État, la classe ouvrière peut être maîtresse comme en 1921 ou esclave comme en 1941*[6]. » Non moins que les ouvriers des industries capitalistes décrites par Marx, les ouvriers russes étaient les esclaves du capital[7].

James en appelait à renouveler l'analyse du fascisme comme produit de « la crise du capitalisme décadent », source d'un éclatement du temps historique : « Des chocs, des catastrophes, des renversements et des destructions soudaines, de longues agonies, des événements imprévus et imprévisibles se suivent et continueront de se suivre à un rythme déconcertant. Quand nous regardons le film de l'histoire, il semble que le chef opérateur soit devenu fou. » Cette apparente irrationalité n'en était pas moins le fruit de l'implacable logique du capitalisme[8]. La seule alternative à la « barbarie » qui s'était emparée du Vieux Continent était la création des États-Unis socialistes d'Europe[9].

Au Congrès du WP de septembre 1941, James présenta une résolution sur la « question russe » : s'il y avait une différence entre l'« ancien » et le « nouveau » capitalisme, c'est parce qu'en URSS « l'objectif principal de la production [devait] inévitablement devenir la production de surtravail, dans le but de produire plus, toujours plus ». C'est le travail qui faisait à présent l'objet de l'accumulation du capital, induisant un renforcement de l'« appareil répressif »[10]. L'erreur de Trotski fut de confondre propriété d'État et émergence du prolétariat en tant que classe dominante[11]. Il croyait à tort que le problème de l'accumulation, et donc de la production, avait disparu en Russie, la question se limitant désormais aux inégalités en termes

5. C. L. R. James (J. R. Johnson), « State and counter-revolution », *The New International*, vol. 6, n° 7, août 1940, p. 137-140.

6. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Russia – A fascist State », *The New International*, vol. 7, n° 3, avril 1941, p. 55.

7. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Russia and marxism », *The New International*, vol. 7, n° 8, septembre 1941, p. 213-216.

8. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Capitalist society and the war », *The New International*, vol. 6, n° 6, juillet 1940, p. 114-128.

9. C. L. R. James (J. R. Johnson), « The way out for Europe », *The New International*, vol. 9, n° 4, avril 1943, p. 116-119.

10. C. L. R. James (J. R. Johnson), « Letter on the nature of the Russian economy », *The New International*, vol. 8, n° 3, avril 1942, p. 77.

11. C. L. R. James, « Russia – A fascist State », *loc. cit.*

de « consommation ». Dans ces conditions, il ne pouvait être question de continuer à défendre la Russie comme Trotski s'était évertué à le faire. La rupture était actée : « Durant des années, Trotski mena une profonde et brillante opposition à la bureaucratie stalinienne en dépit de son orientation théorique fondamentalement fausse. Mais une fausse théorie a au final nécessairement de lourdes conséquences [12]. »

Ces thèses sur la question russe se nourrissaient également des réflexions que développait James sur l'histoire de l'Occident. En juin 1944, il publia une recension critique d'un livre d'Harold Laski, figure éminente du Labour Party britannique : « Le titre du nouveau livre de Laski, *Faith, Reason and Civilisation* est bien choisi. Il cherche par la raison ("l'analyse historique") à donner à la civilisation (le capitalisme en déclin) une nouvelle foi (le stalinisme) ». Reprenant le fil historique parcouru par Laski, James interroge l'émergence du christianisme primitif, « formidable mouvement de masse [qui] essaya de former une nouvelle société » en posant que « les êtres humains étaient égaux, aux yeux de Dieu du moins ». Telles sont encore « les valeurs de la civilisation moderne [...] incarnées dans le tissu et la texture des vies des masses populaires ». Mais, si l'on ignore que l'affirmation toujours plus grande de la liberté a pour corollaire l'intensification de la lutte des classes, alors le discours sur les valeurs se réduit à un « jacassement philosophique » ; plus grave, il mène à l'adoption inconditionnelle de l'« "ethos" stalinien ». James initie ici une critique des intellectuels qui, sous couvert de défense de valeurs abstraites, se font les complices plus ou moins secrets des dirigeants fascistes : ainsi d'Ortega y Gasset, dont les valeurs « sont maintenant en sécurité chez Franco », de Julien Benda, Benedetto Croce et George Santayana, devenu les alliés respectifs de Pétain et Laval, Badoglio – maréchal qui avait conduit la campagne d'Éthiopie – et Mussolini. « Nous, au contraire, écrit James, nous mettons au premier plan la défense de la classe ouvrière en tant que défense de la civilisation moderne [13]. »

---

12. C. L. R. James (J. R. Johnson), « After ten years. On Trotski's *The Revolution Betrayed* » [1946], *International Socialism*, n° 16, printemps 1964, p. 25-29.

13. C. L. R. James, « Laski, St Paul and Stalin » [1944], *in The Future in the Present*, *op. cit.*, p. 95, 98, 100-101, 105-106.

L'autonomie des masses ouvrières

La Johnson-Forest Tendency faisait preuve d'un optimisme révolutionnaire qui, avec la Seconde Guerre mondiale, se raréfia considérablement. Dans le « programme de la minorité » présenté en avril 1946, celle-ci affirme son refus de fonder un « programme de transition », au sens trotskiste, sur « l'arriération conjoncturelle des masses », l'idée que le prolétariat serait retourné aux conditions de son enfance et ne serait capable de lutter que pour lesdits « droits démocratiques ». Le socialisme ne doit pas « être posé comme un but lointain et ultime » ; les revendications (économiques) immédiates ne sauraient se substituer à une authentique perspective révolutionnaire[14].

James poursuivait son apprentissage du marxisme. En octobre 1944, il confiait : « J'ai bien utilisé [les cinq dernières années] je crois. J'ai acquis la maîtrise des racines du marxisme[15]. » Il étudia en particulier *Le Capital* de manière plus approfondie qu'il ne l'avait fait en Angleterre, le concept d'« accumulation du capital » devenant central dans ses textes[16]. Un autre texte de Marx joua un rôle décisif, les *Manuscrits de 1844*, exhumés une dizaine d'années plus tôt et encore inédits en anglais. Maîtrisant l'allemand, Grace Lee Boggs en proposa la première traduction anglaise, imprimée en 1947. James, Dunayevskaya et Boggs rédigèrent une introduction dans laquelle ils défendent la thèse que la philosophie de Marx est avant tout « une philosophie de l'activité de l'homme, de l'homme comme actif dans le procès de travail », fondée sur le postulat du « pouvoir créateur des masses ». Pour la Johnson-Forest Tendency, la théorie économique et l'anthropologie philosophique de Marx, sa pensée de l'aliénation, sont une seule et même chose : « C'est une terrible émasculation [...] de croire qu'il y avait une science appelée économie et que sur celle-ci, Marx a greffé, en guise de décoration, des sentiments humanistes[17]. »

---

14. C. L. R. James, Raya Dunayevskaya *et. al.*, « The program of the minority », *Bulletin of the Workers Party*, vol. 1, n° 15, 1946, p. 35-39.

15. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 28 octobre 1944, p. 186.

16. C. L. R. James, « Capitalism and the Welfare State », *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 134-137 ; C. L. R. James (G. F. Eckstein), « Henry Luce and Karl Marx », *Fourth International*, vol. 9, n° 2, mars-avril 1948, p. 40-49.

17. C. L. R. James, « On Marx's essays from the economic-philosophical manuscripts » [1947], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 65-68, 71.

James et ses collaboratrices insistent en outre sur le fait que, pour Marx, l'histoire de l'humanité est aussi une *histoire des sens* tels qu'ils ont été mobilisés et accaparés dans le procès de production : « La personnalité de l'ouvrier moderne est assaillie de toute part, du matin au soir (et même dans ses rêves), par des stimuli tels que ses besoins en tant qu'être humain font de lui et de sa classe la force sociale la plus hautement civilisée que l'humanité ait connue. » L'ouvrier se distingue radicalement de l'intellectuel, qui demeure étranger à la sphère de la production et chez lequel « le divorce entre travail physique et travail mental est presque complet ». Cent ans après avoir été rédigés, les *Manuscrits* n'avaient jamais été d'une plus grande actualité : ils exprimaient désormais les « besoins impérieux de centaines de millions de personnes », au premier rang desquelles les ouvriers américains, chez qui se découvraient des « aspirations sociales et un pouvoir créatif qui, dans un futur pas si lointain, ébranleront le monde » [18].

Dans l'œuvre de Marx, les membres de la Johnson-Forest Tendency identifiaient donc une conception de l'*autonomie* des masses ouvrières. Celle-ci trouvait une traduction pratique dans l'activité de la minorité qui s'attachait à faire entendre la voix des ouvriers américains. La tâche des organisations marxistes ne devait plus être d'insuffler, de l'extérieur, une conscience de classe aux masses, mais d'épouser-stimuler leur « auto-activité » [*self-activity*]. C'était déjà une forme de *socialisme par le bas* que défendait la Johnson-Forest Tendency qui, en 1947, publia une brochure, *The American Worker*, composé de deux essais, le premier de Paul Romano (Phil Singer), ouvrier d'une usine General Motors, le second de Grace Lee Boggs, sous le pseudonyme de Ria Stone. Le texte de Romano est un récit autobiographique donnant à voir, de l'intérieur, la vie des ouvriers américains, ce qu'ils font et ce qu'ils (en) pensent : « C'est justement lorsque la machine exerce sur lui le maximum de ses ravages et lorsque l'ouvrier touche au fond même de son désespoir que, tout à coup, tout son être se révolte dans une attitude de défi et alors il se sent envahi par un sentiment de liberté. » Romano témoigne de la « spontanéité créative » dont font preuve les ouvriers et met à son tour l'accent sur la dimension sensible-sensorielle du travail : « Les terribles attaques d'un appareil de production tyrannique, durant

18. *Ibid.*, p. 69-72.

des années, poussent inlassablement les ouvriers au renversement de cet appareil et à son remplacement par un système productif qui permettra à l'ouvrier le plein épanouissement de l'usage de ses cinq sens[19]. »

Quelques années plus tard, la Johnson-Forest Tendency fera paraître un autre texte autobiographique, *Indignant Heart. A Black Worker's Journal*[20] (1952), retraçant le parcours de Charles Denby, Noir du sud des États-Unis qui avait migré à Detroit, travaillé dans l'industrie automobile et épousé et rompu tour à tour avec le communisme (stalinien) et le trotskisme. L'objectif de ces publications, selon Glaberman – lui-même auteur d'un récit similaire, *Punching Out* (1952) –, était de « rechercher dans la vie quotidienne des ouvriers des usines l'expression de leurs luttes instinctives pour leur libération[21] ». À travers ces publications, c'étaient les ouvriers eux-mêmes qui devenaient l'objet premier du marxisme, avec ce postulat implicite que le point de vue d'*un* ouvrier représentait la perspective de *tous* les ouvriers, celle-ci révélant à son tour les « problèmes de l'humanité dans son ensemble[22] ».

The American Worker parut à un moment capital dans l'histoire de la Johnson-Forest Tendency, qui venait de rompre avec le Workers Party et avait adressé une demande de réintégration au Socialist Workers Party. Cette requête serait bientôt approuvée, mais, durant trois mois, la Johnson-Forest Tendency fonctionna en dehors de toute structure de parti. James, Dunayevskaya et Boggs rédigèrent alors un essai-manifeste : *The Invading Socialist Society*. Approfondissant le concept engelsien de « socialisme latent », James y formule de manière embryonnaire l'idée, qui allait bientôt devenir sa marque de fabrique, que la (nouvelle) société socialiste n'est pas seulement « prête » à sortir des flancs de la (vieille) société capitaliste, mais qu'elle est déjà née et mûrit au sein des usines : « En 1864, la révolution visait à accomplir l'émancipation sociale dans le

19. Paul Romano, « L'ouvrier américain » [1947], *in Socialisme ou Barbarie : Anthologie*, La Bussière, Acratie, 2007, p. 67, 75.

20. Charles Denby, *Indignant Heart. A Black Worker's Journal*, New York, New Books, 1952.

21. Martin Glaberman (Martin Harvey), « Strata in the working class », *Internal Bulletin of the Johnson-Forest Tendency*, n° 6, 1947, p. 1.

22. Paul Romano et Ria Stone, *The American Worker* [1947], Detroit, Facing Reality Publishing Company, 1972, p. 2.

futur. Aujourd'hui, la révolution doit commencer par l'émancipation sociale[23]. »

The Invading Socialist Society est une attaque en règle contre Shachtman et le WP, mais aussi contre Ernest Mandel (sous le pseudonyme de Germain), militant trotskiste belge devenu extrêmement influent au sein de la IV[e] Internationale. Selon James, contrairement à ce que pensaient Shachtman et Mandel, le grand ennemi de l'impérialisme américain n'était pas l'Union soviétique et réciproquement mais, respectivement le prolétariat américain et le prolétariat russe. Leur erreur reposait sur leur incapacité à voir que la Russie elle-même était non moins soumise aux lois du marché mondial que les États-Unis et que l'« auto-expansion du capital », cette force impersonnelle, ne connaissait aucune limite e « écras[ait] tout ce qui se trouv[ait] sur son chemin »[24]. C'est pou cette raison aussi qu'ils étaient incapables de voir que les régimes d'Europe de l'Est (Pologne, Yougoslavie, Hongrie) étaient des « régimes coloniaux » gouvernés par les lois de l'impérialisme à l'âge du capitalisme d'État.

James mettait ici en place une stratégie théorique-polémique dont il n'allait cesser de faire usage : il s'agissait de rendre compte dans les moindres détails – parfois année par année, d'où un usage proliférant des dates[25] – des mutations de la lutte des classes en confrontant systématiquement les périodes et en démontrant que ces transformations impliquaient une refonte permanente de la théorie et de la pratique révolutionnaires. Son ambition était de (re)définir « le bolchevisme de 1947 », lequel devait (re)mettre au premier plan l'impératif du contrôle ouvrier sur la production, synonyme de « libération des énergies du peuple ». Il fallait pénétrer la « dynamique » des masses, qui étaient en quête d'une nouvelle « philosophie de vie » et n'avaient « jamais été aussi déterminées à conquérir leur liberté ». Si la barbarie s'était répandue sur toute la surface de la terre, c'est *parce que* « rien d'autre ne [pouvait] étouffer la volonté de sacrifice, les instincts démocratiques et le pouvoir créateur des grandes masses populaires »[26].

---

23. C. L. R. James et Raya Dunayevskaya, *The Invading Socialist Society* [1947], *in* C. L. R. James, *A New Notion. Two Works*, *op. cit.*, p. 35.
24. *Ibid.*, p. 64.
25. Voir en particulier *in ibid.*, « The transitional program today », p. 110-121.
26. *Ibid.*, p. 44.

En 1947 toujours, la Johnson-Forest Tendency dressa un « bilan » – qui sera complété en 1951 – du trotskisme aux États-Unis depuis la rupture de 1940. Le WP, peut-on y lire, a de plus en plus été imprégné par le « conservatisme » et le « pragmatisme », ce dernier étant l'expression d'un vice plus grave, la théorie de l'*exceptionnalisme américain*, l'idée que « les États-Unis peuvent d'une certaine manière échapper au développement européen ». Cette théorie est indissociable d'une autre, la « théorie de la rétrogression », selon laquelle le déclin de la société capitaliste a rendu le prolétariat inapte pour la révolution. Si les johnsoniens ne nient pas les singularités du développement du mouvement ouvrier nord-américain, longtemps freiné par le « culte des dirigeants » qui gouverne la vie politique aux États-Unis, ils n'en affirment pas moins que le prolétariat américain a justement rompu avec « la tradition de passivité et d'inertie des masses » en combinant « la tradition du leadership individuel avec sa propre activité créatrice de masse dans ce qui est l'un des plus étonnants mouvements prolétariens des temps modernes ». Ils ont ouvert la voie à ce que Cannon – avec lequel la Johnson-Forest Tendency a entamé un processus de réconciliation – a nommé « la révolution américaine à venir[27] ».

En 1946-1947, James se lia au théoricien révolutionnaire français et future figure de proue du communisme libertaire, Daniel Guérin. Dès 1940, il avait écrit sur son livre *Fascisme et grand capital* (1936), qu'il était une « admirable analyse de la politique économique du fascisme[28] ». En 1946, Guérin fit un long séjour aux États-Unis ; la même année fut publié son livre *La Lutte des classes sous la Première république (1793-1797)* – dont une version abrégée allait paraître sous le titre *Bourgeois et bras-nus* –, que James admirait : Guérin était selon lui le premier à avoir démontré « le rôle des artisans, des travailleurs, des paysans dans la Révolution française, en les mettant [...] au centre même de ses investigations sur les causes et le cours de la révolution[29] ». James se proposa alors de traduire le livre en anglais, en partie pour des raisons pécuniaires : « J'espère me faire une petite somme d'argent avec ça et vite – outre *la perspective* de faire le livre

27. *Trotskism in the United States, 1940-1947*, Balance Sheet, Johnson-Forest Tendency, 1947.
28. C. L. R. James, « Capitalist society and the war », *loc. cit.*
29. C. L. R. James, « Key problems in the study of Negro history », *loc. cit.*, p. 127.

entier[30]. » Quelques années plus tard, les deux hommes échangeront de nombreuses lettres à ce propos, mais James ne tiendra jamais ses engagements[31].

Dans l'histoire retracée par Guérin, James voyait une préfiguration de l'activité autonome du prolétariat, la preuve du pouvoir d'autoémancipation des masses, venant invalider la thèse, qu'il avait auparavant défendue, selon laquelle le mouvement révolutionnaire devait nécessairement s'incarner et être guidé par un parti et des hommes « providentiels ». Avant la Révolution française, un autre épisode historique en avait fait la démonstration, la révolution anglaise de 1641-1649 : « La prédominance historique d'hommes comme Oliver Cromwell a été sérieusement remise en question et, ici comme en France, le rôle des masses est au centre de l'attention[32]. » En 1949, à l'occasion du tricentenaire de la révolution anglaise, James publia deux articles consacrés au mouvement des Levellers, jusqu'alors relégué au rang de « notes de bas de page de l'histoire ». Que les historiens staliniens aient continué de passer sous silence leur nom, celui de John Lilburne en particulier, démontrait encore leur profonde hostilité à l'égard de « l'action indépendante des masses »[33] ; car les levellers formèrent un « grand mouvement social et politique de masse » qui trouva à s'exprimer dans l'opposition à la reconquête de l'Irlande. Sans eux, il était impossible de comprendre l'œuvre des trois grands « héros bourgeois » de la révolution anglaise : Cromwell, Hobbes (bientôt relayé par Locke) et Milton. Bien que d'extraction petite-bourgeoise, les levellers étaient les « ancêtres » du prolétariat moderne ; un prolétariat dont les « vastes pouvoirs de création » se manifesteront dans les domaines de la politique, la philosophie et la littérature[34].

---

30. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [1948], p. 321.

31. Fonds Daniel Guérin, Dossier C. L. R. James, F delta 0721/60/5, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

32. C. L. R. James, « Key problems in the study of Negro history », *loc. cit.*, p. 127.

33. C. L. R. James (G. F. Eckstein), « Cromwell and the Levellers », *Fourth International*, vol. 10, n° 5, mai 1949, p. 143-148.

34. C. L. R. James (G. F. Eckstein), « Ancestors of the proletariat », *Fourth International*, vol. 10, n° 8, septembre 1949, p. 252-255.

Hegel et la fin du parti d'avant-garde

En 1943, James prit à partie le philosophe pragmatiste Sidney Hook, ex-compagnon de route de Trotski et Burnham, devenu fervent anticommuniste, qui venait de publier *The Hero in History*. Répétant le credo selon lequel l'« interprétation de l'histoire est une question de classe », James s'attache dans son texte à invalider la proposition centrale de Hook, à savoir que « le grand homme n'est pas un produit de la nécessité ». Retraçant à grands traits l'histoire des modes de production (esclavagiste, féodal, capitaliste), James défend la profonde cohérence de la thèse marxiste de la « finalité *historique* », qui n'a rien à voir avec un quelconque « progrès mathématique »... et reprend incidemment à son compte des arguments qu'on n'hésiterait pas à qualifier aujourd'hui d'eurocentristes : « Tout comme l'économie européenne conquit l'Amérique et pas le contraire, nous voyons l'Orient adopter les formes économiques de la civilisation capitaliste développée et l'Inde, par exemple, devenir une nation moderne. » Marx, affirme James, a fait sienne la « méthode hégélienne » et a élaboré sur les fondements de la dialectique une philosophie de l'histoire qui est indissociablement un « guide d'action pour le prolétariat »[35].

La philosophie de Hegel fut incontestablement la grande découverte intellectuelle de James au cours de son séjour américain. L'interprétation de Hegel par Marcuse, exilé aux États-Unis, joua un rôle décisif dans son appropriation par la Johnson-Forest Tendency : « Peu de moments dans l'histoire de la pensée sont plus dramatiques que celui rapporté par Marcuse (*Raison et révolution*) quand le jeune Hegel [...] écrivit sur la condition des ouvriers dans la production capitaliste et, ne voyant pas d'issue pour eux, abandonna le manuscrit qui demeura pour toujours inachevé[36]. » L'accent mis par James sur la « dialectique maître-esclave » dans un court article de 1946 révèle là aussi l'influence de Marcuse[37]. Dunayevskaya, quant à elle, se rapprocha peu à peu de Marcuse, qui allait préfacer son ouvrage

35. C. L. R. James, « The philosophy of history and necessity. A few words with Professor Hook » [1943], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 48-49, 53, 57-58.

36. C. L. R. James, « On Marx's essays from the economic-philosophical manuscripts », *loc. cit.*, p. 71.

37. C. L. R. James, « From the master-slave dialectic to revolt in capitalist production » [1946], *in C. L. R. James on the « Negro Question »*, *op. cit.*, p. 132-134.

Marxisme et liberté (1958) et entretenir avec elle une riche correspondance.

Mais le principal médiateur de l'interprétation jamesienne de Hegel fut Lénine. La Johnson-Forest Tendency s'engagea dans une étude des *Cahiers philosophiques* de 1914-1915 qui avaient été publiés en russe en 1929-1930 et dont Dunayevskaya traduisit des sections à l'usage du groupe. Cette attention portée à la philosophie hégélienne tranchait avec le dédain affiché à son endroit dans le mouvement trotskiste et révélait par ailleurs des affinités intellectuelles avec des figures du « marxisme occidental » telles que Georg Lukács et Henri Lefebvre, lesquels avaient eux aussi opéré un retour à Hegel après Lénine. James, qui, en privé, n'hésitait pas à se déclarer « philosophe[38] » était fasciné par la pensée de Hegel dans la mesure où elle dévoilait « la profonde logique organique gouvernant les manifestations apparemment spontanées ». Selon lui, Hegel était le philosophe de l'« anarchie logique[39] ». Ce profond intérêt contribua à nourrir la réputation de « mystique » que taillaient à James ses adversaires au sein du mouvement trotskiste. Irving Howe, par exemple, se plaisait à qualifier les membres de la Johnson-Forest Tendency de « Soviets dans le ciel » [*Soviets in the sky*][40].

C'est durant la période de transition entre la rupture avec le Workers Party et la réintégration du Socialist Workers Party que James rédigea son premier essai proprement hégélien, *Dialectical Materialism and the Fate of Humanity* qui s'ouvre sur le constat de l'irrémédiable (auto-)destruction de la civilisation occidentale-bourgeoise. Cette défaite de la civilisation est indissociablement une défaite de la pensée. Or la lutte contre cette « dégradation » implique un retour à la dialectique hégélienne : « Pour nous, il n'y a pas de philosophie de l'histoire sans marxisme, et il ne peut y avoir de marxisme sans dialectique. » Sans une maîtrise de cette dernière, il est impossible de comprendre ces éruptions que sont les révolutions et la nécessité de leur négation, les contre-révolutions, impossible donc de saisir le sens réel du stalinisme. La dialectique, pour James, « est une théorie de la connaissance, mais précisément pour

38. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [1944], p. 138.
39. *Ibid.*, lettre non datée [octobre 1945]; p. 222.
40. Voir Irving Howe, « On comrade Johson's American resolution – Or Soviets in the sky », *Bulletin of the Workers Party*, vol. 1, n° 9, 28 mars 1946, p. 25-32.

cette raison, c'est une théorie de la nature de l'homme ». Si on l'extrait de « l'idéalisme fantastique et absurde » de Hegel, elle révèle que les hommes sont en quête non pas de « certitude intellectuelle », comme le pense John Dewey, mais d'une « universalité dans l'action et dans la vie ». Le processus historique est gouverné par la *raison*, mais cette dernière n'est pas logée « dans la tête des philosophes et des intellectuels » ; elle est incarnée dans « l'action des masses », source de toute « créativité historique ». La dialectique est la négation de toute conception d'un temps historique homogène : « Le processus est moléculaire, jour après jour sans repos, continu. Mais à un certain stade, la continuité est interrompue. Le changement moléculaire parvient à une universalité et explose dans une nouvelle qualité, un changement révolutionnaire[41]. »

Dialectical Materialism and the Fate of Humanity peut *a posteriori* être lu comme un travail préparatoire à l'écriture d'un livre que James allait considérer comme l'œuvre majeure de ses quinze années aux États-Unis : *Notes on Dialectics : Hegel, Marx, Lenin* (1948). Cet essai constitue en effet une étape fondamentale dans le développement de la pensée jamesienne. Chez Hegel, dans sa *Science de la logique* en particulier, James découvre une *philosophie du mouvement* qui marquerait ses écrits jusqu'à la fin de sa vie. La dialectique comme *automouvement*, « mouvement indépendant, spontané, *intérieurement nécessaire* », définit « *toute* la vie physique et *toute* la vie intellectuelle » ; la logique hégélienne est « une algèbre, mais une algèbre en constant mouvement » qui épouse le mouvement de l'histoire et l'histoire des mouvements révolutionnaires eux-mêmes[42].

Lénine est un personnage central des *Notes on Dialectics*, qui se présentent comme un palimpseste des *Cahiers philosophiques*, comme leur réécriture et leur réactivation à trente ans de distance. À l'instar des *Cahiers*, les *Notes on Dialectics* sont traversées par le concept de saut dialectique : « *LEAP – LEAP – LEAP – LEAP* », répète à l'envie James comme l'avait fait Lénine. Pour Lénine, cette pensée du saut n'était rien d'autre qu'une préparation à ce saut en avant phénoménal, depuis une situation d'arriération, que fut la révolution de 1917, annoncée par « la grande littérature russe du XIX^e siècle ».

---

41. C. L. R. James, *Dialectical Materialism and the Fate of Humanity* [1947], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 164, 170, 177-78.

42. C. L. R. James, *Notes on Dialectics. Hegel, Marx, Lenin*, *op. cit.*, p. 17, 101.

Or c'est à l'aune de cette séquence historique que James réinterprète les grandes ruptures politiques et intellectuelles passées : c'est, dit-il, une France arriérée « qui a produit la Révolution française », une Allemagne arriérée qui « a produit la philosophie classique et le marxisme ». Davantage encore que Trotski avant lui, James étend la loi du développement inégal et combiné à tous les moments et lieux d'effervescence révolutionnaire, la renommant à cet effet *loi de compensation historique* : « Son importance est qu'en mettant au jour une réponse différée, elle projette dans le futur, et l'arriération est transformée, faisant de son arriération elle-même la dynamique de transition vers l'avant-gardisme[43] ! » D'un schéma théorique initialement bâti pour penser la révolution *aux marges de l'Occident* (capitaliste), dans une Russie conçue comme une semi-colonie, James fait une loi générale d'une histoire mondiale qui se voit par là même radicalement décentrée.

La thèse centrale des *Notes on Dialectics* se situe néanmoins ailleurs. Elle repose sur le postulat hégélien que « la méthode scientifique ne peut pas examiner l'objet seul mais doit en même temps et de manière identique examiner les catégories avec lesquelles elle examine l'objet. [...] *Tout dépend de cela*[44] ». On ne peut penser et agir adéquatement dans l'histoire si l'on ne saisit pas l'historicité de la connaissance elle-même ; à chaque époque son universel et la tâche que se donne James est de définir l'« Universel de 1948 ». C'est le moment qu'il choisit pour lancer son ultime charge contre Trotski, dont l'erreur fondamentale a été de s'en tenir, dans les termes de la logique hégélienne, aux catégories de l'« entendement », qui ont pour fonction de découper, de distinguer, de séparer, autrement dit d'établir des frontières rigides entre les êtres, mais qui, pour cette raison, sont elles-mêmes rigides, privées de mouvement. À la différence de Lénine, Trotski n'est jamais parvenu à la « Raison » qui, épousant le mouvement interne de ses objets, se transforme elle-même en permanence dans le processus de connaissance. Or il y a un concept en particulier que Trotski s'est révélé incapable de repenser alors qu'il était vital de le faire : le « parti ». Il a cru que la fidélité au léninisme exigeait de lui qu'il s'en tienne fermement à la forme du *parti d'avant-garde*, frange éclairée devant guider le prolétariat vers la révolution. Il

43. *Ibid.*, p. 136.
44. *Ibid.*, p. 50.

avait en cela profondément tort : l'autoémancipation des masses est le « nouvel universel ». Dès 1946, James avait combattu les prétentions, à bien des égards dérisoires, du Workers Party à se constituer en « petit parti de masse » [*small mass party*] fondé sur un étroit leadership. En 1955, il en appellera à « aboli[r] la distinction entre parti et masse »[45].

Si, dans les *Notes on Dialectics*, James flirte avec l'anarchisme, la fin du parti d'avant-garde qu'il appelle de ses vœux n'est nullement un reniement du léninisme. Il ne s'agit pas de faire l'éloge d'une spontanéité révolutionnaire atemporelle et atopique – James ne contestant nullement la nécessité du parti d'avant-garde dans la Russie du début du XX^e^ siècle – mais de repenser la dialectique de l'organisation et de la spontanéité *au présent* et donc les tâches mêmes du parti qui doit désormais se fondre au sein des masses ouvrières[46]. Après la publication des *Notes on Dialectics*, la Johnson-Forest Tendency poursuivit cette entreprise de réinterprétation de Hegel. James, Dunayevskaya et Boggs échangèrent sur cette question tout au long de l'année 1949, durant laquelle la seconde finalisa la traduction d'une large partie des *Cahiers philosophiques* et n'hésita pas à pointer du doigt les limites de l'interprétation jamesienne et ses divergences avec celle de Lénine[47].

En 1951, la Johnson-Forest Tendency rompit à nouveau avec le Socialist Workers Party. Juste avant cette rupture et dans la perspective du troisième Congrès de la IV^e^ Internationale, James et ses collaboratrices rédigèrent un nouvel essai, *State Capitalism and World Revolution*, qui synthétise les thèses forgées au cours de la décennie précédente. Réaffirmant « l'imminente destruction de la civilisation », les auteurs s'opposent au leader de la IV^e^ Internationale, Pablo (Michalis N. Raptis), et à tous ceux qui défendent le régime de Tito. Réexposant la thèse du capitalisme d'État, ils mettent l'accent sur le lien intime qui unit les États-Unis et la Russie, dont l'histoire depuis la révolution de 1917 est « la répétition des stades, se télescopant, du procès de production aux États-Unis ». Ils réitèrent en outre leur critique du parti d'avant-garde, prétendue « élite conduisant des

45. C. L. R. James, cité *in* Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 57.

46. Sur les *Notes on Dialectics*, voir également John H. McClendon, *C. L. R. James's* Notes on Dialectics. *Left Hegelianism or Marxism-Leninism*, Lanham, Lexington Books, 2005.

47. Voir Kevin Anderson, *Lenin, Hegel, and Western Marxism. A Critical Study*, Urbana, University of Illinois Press, 1995, p. 198-209.

ouvriers arriérés » et affirment que le « parti léniniste en 1950 » doit être la pure « expression de la mobilisation prolétarienne de masse »[48].

Ils constatent par ailleurs que les problèmes engendrés par l'expansion du capitalisme d'État ne concernent plus la seule Russie, mais « la moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie, c'est-à-dire le monde entier[49] ». La véritable « méthodologie léniniste » ne consiste pas à répéter les thèses de *L'Impérialisme*, mais à les réactualiser : « Ce ne sont plus des cartels et des colonies lointaines, mais des masses de capital attenantes les unes aux autres qui doivent être accumulées. » Les conflits impérialistes n'ont plus pour objet la « redistribution des colonies » mais la « maîtrise du monde » ; le « capitalisme mondial ne vit plus de l'exportation du capital, mais de sa centralisation ». Cette dynamique conduit à « l'interpénétration des guerres civiles et impérialistes en Europe, en Asie et en Afrique », d'où la nécessité de « coordonner les actions révolutionnaires des masses oppressées par-delà les frontières nationales ». Plus que jamais par le passé, un branchement doit s'opérer entre les « révolutions coloniales » aux marges et les révolutions au centre des empires[50]. *State Capitalism and World Revolution* introduit enfin une critique de la nature (auto-)destructrice du rationalisme, dont James allait situer l'origine au début de son séjour en Angleterre : « Je me souviens de ma première rupture avec la philosophie du rationalisme. C'était Bergson, 1934. Son œuvre [...] me surprenait pour deux raisons. 1) Il attaquait les abstractions de l'Entendement, leur catégorisation mécanique, etc. et opposait à cela l'Intuition. 2) L'Humour, disait-il, était la réalisation du désir de voir le snob et l'aristocrate humiliés. [...] C'est toujours individualiste [...] mais je me rappelle que cela m'arracha à la spéculation philosophique morbide et mélancolique[51]. »

Dans *State Capitalism and World Revolution*, James soutient que l'on assiste désormais à « une lutte mondiale pour l'esprit des hommes », corrélative de leur « mécanisation complète ». Et cette lutte s'amplifie à mesure que se creuse la « crise de la production », fondée sur l'antagonisme entre travail manuel et travail intellectuel.

---

48. C. L. R. James (en collaboration avec Raya Dunayevskaya et Grace Lee Boggs), *State Capitalism and World Revolution* [1950], Oakland, PM Press, 2013, p. 35, 46.

49. *Ibid.*, Introduction à la Première édition (1951), p. xxxix.

50. *Ibid.*, p. 52, 59, 92-93.

51. C. L. R. James, cité *in* Paul Buhle, « Introduction to the fourth edition » (1986), *in* C. L. R. James, *State Capitalism and World Revolution*, *op. cit.*, p. xxiii-xxiv.

Cet antagonisme est le problème central de la philosophie depuis Descartes, dont l'œuvre est l'acte de naissance du rationalisme. Ce dernier est né comme « philosophie de la bourgeoisie » reposant sur une « division du travail entre les masses passives et les élites actives » concomitante des progrès de l'industrie moderne. C'est de l'« Allemagne arriérée » qu'est venue la première charge contre le rationalisme, dans la philosophie de Hegel qui, néanmoins, « ne put transcender les barrières historiques et retomba dans le piège du rationalisme duquel il avait si profondément tâché d'extirper la pensée européenne » : Hegel détruisit tous les dogmes sauf un, celui de l'arriération des masses. Or le rationalisme est aujourd'hui devenu la « philosophie du stalinisme », dont la conception du parti représente le sommet de la division « idéaliste » du travail[52]. Nombreux sont ceux à avoir perçu que le rationalisme « a atteint son point ultime, la destruction de la société elle-même ». Mais l'antirationalisme tend à sombrer dans la pure et simple « déraison » ; l'existentialisme et la psychanalyse ne sont rien d'autre que des symptômes de cette « désintégration théorique » généralisée. Les antirationalistes échouent à comprendre qu'il n'y a pas d'autre issue à la crise que la révolution : « La révolution prolétarienne de masse, la créativité des masses, tout commence par là. C'est la Raison aujourd'hui. » Le mot d'ordre est le suivant : « La philosophie doit devenir prolétarienne[53]. »

Il existe d'étroites relations entre les réflexions développées par James sur la question noire et celles portant sur le devenir de la révolution socialiste : dans un cas comme dans l'autre, une même défense de l'autonomie des révoltes « instinctives » des classes-races opprimées, une même attention portée à l'expérience quotidienne et aux (res)sentiments des masses (noires-ouvrières), une même critique de leur prétendue arriération et une même confiance dans leur aptitude à devenir l'avant-garde de la révolution. Plus que jamais auparavant, James s'attache à « réconcilier » révoltes noires et luttes du prolétariat. Force est néanmoins de remarquer que le même terme d'« indépendance » recouvre des acceptions distinctes : car, pour les Noirs américains, il s'agit avant tout d'une indépendance à l'égard des organisations révolutionnaires blanches, pas nécessairement de toute avant-garde organisée. La question du rôle des

52. C. L. R. James, *State Capitalism and World Revolution*, *op. cit.*, p. 95-102.
53. *Ibid.*, p. 106-109.

leaders noirs reste centrale dans la théorisation jamesienne des luttes africaines-américaines. Si James démontre que les masses ouvrières *peuvent parler, penser et agir* en leur nom propre, sans être représentées par un parti ou des dirigeants, il est moins catégorique quand il est question des masses noires. Ce dilemme, on le verra, deviendra plus aigu encore dans le contexte des luttes de décolonisation des années 1950.

7

La civilisation américaine ou la lutte pour le bonheur

Amour, art et politique : la « question féminine »

Les quinze années passées aux États-Unis furent pour James « les plus importantes [...] de [s]a vie », le « point culminant » de son existence[1]. On ne saurait sous-estimer les inflexions dont sa pensée, mais aussi sa personnalité, firent l'objet au cours de cette période : « Je me souviens de mon premier voyage de Chicago à Los Angeles, en train : les kilomètres apparemment sans fin, toute la journée et toute la nuit, et le lendemain matin la même chose, jusqu'au soir. J'éprouvai un sentiment d'expansion qui a définitivement modifié mon attitude face au monde[2]. » C'est au sein de ce qu'il considérait comme un nouveau monde que James, le Caribéen britannique, fit sa première véritable expérience de la « provincialisation de l'Europe ». Capitale dans sa découverte de l'Amérique fut la relation qu'il entretint avec l'actrice et modèle Constance Webb, rencontrée au cours de l'été 1939 à Los Angeles. À partir de cette date, James et Webb, séparés par des milliers de kilomètres, entretinrent une relation essentiellement épistolaire, et longtemps platonique. Ils se marièrent en 1946. Ce n'est

1. C. L. R. James, cité *in* Jay Garcia, *Psychology Comes to Harlem. Rethinking the Race Question in Twentieth-Century America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2012, p. 97.
2. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 159.

que deux ans plus tard que James assura la légalité de cette union en divorçant de sa première femme. En avril 1949, Webb accoucha d'un petit C. L. R. James Jr., surnommé Nobbie. Mais ses relations avec James s'étaient détériorées et le couple rompit peu après.

Entre 1939 et 1948, James aura fait parvenir à Webb pas moins de deux cents lettres. Il y évoque, sur le ton de la confidence, la question noire, le mouvement trotskiste américain, la vie interne de la Johnson-Forest Tendency, etc. Mais la politique est ici inextricablement liée à la subjectivité et aux sentiments, d'une part, à l'art, d'autre part, James se plaisant à invoquer, non sans identification, l'exemple de Lénine bouleversé à l'écoute de l'*Appassionata* de Beethoven. Ces lettres dévoilent les étapes de l'exploration par James d'une culture américaine dont Webb est à ses yeux le symbole : « Nulle part dans le monde entier une chose comme vous ne pouvait apparaître, sinon dans l'Amérique de l'après-guerre[3]. » Pour James, qui insiste sur la « ruine » du « vieil ordre »[4] (européen), les États-Unis, l'Amérique, dans tout ce qu'elle a le « *non européen*[5] », représente l'espoir d'un renouveau.

Les lettres de James à Webb forment une méditation ininterrompue sur la *personnalité*, qui dialogue avec les réflexions qu'il consacre à cette question dans ses écrits politiques et historiographiques, tout en les déplaçant. Répétant à l'envi le credo hégélien – qui est aussi l'« âme du marxisme » – selon lequel « [t]out hasard est l'expression de la nécessité »[6], il s'attache à orienter Webb, son « élève », dans le processus de découverte, c'est-à-dire de réalisation, d'elle-même : « Je vois à quel point sont puissantes les impérieuses *lois* qui dominent l'existence, la personnalité humaines. [...] Une nécessité qu'il est important de reconnaître est la nécessité de votre propre nature[7]. » Pour accompagner Webb dans sa carrière d'actrice, il se jeta dans l'étude de *La Formation de l'acteur* (1936) de Stanislavski, « un hégélien, un maître de la dialectique[8] » : « Ce dont vous avez le plus besoin est ce dont Stanislavski parle le plus, la technique *intérieure*, la formation de l'intellect *et des émotions*[9]. » De même, lorsque Webb s'essaya

3. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 7 juillet 1944, p. 132.
4. *Ibid.*, non datée [1944], p. 147.
5. *Ibid.*, lettre du 28 avril 1944, p. 107.
6. *Ibid.*, lettre non daté [octobre 1943], p. 79.
7. *Ibid.*, lettre du 24 avril 1944, p. 106.
8. *Ibid.*, lettre du 11 novembre 1943, p. 80.
9. *Ibid.*, lettre du 24 juillet 1945, p. 216.

à l'écriture poétique, James relit avec ferveur Keats, Wordsworth et surtout Shelley, dont il affirmait, contre l'interprétation bourgeoise de son œuvre, que « c'était de la force de ses passions sociales qu'émanait celle de son lyrisme intensément *personnel*[10] ».

C'est aussi la formation de sa propre personnalité que James prend pour objet dans sa correspondance avec Webb. Cela lui donne l'occasion d'écrire ses premières esquisses autobiographiques. Il y évoque également sa santé fragile, perturbée par un ulcère du duodénum, diagnostiqué dès 1937 en Angleterre. En octobre 1940, il fut hospitalisé une première fois ; deux ans plus tard, il s'effondra dans la rue après que son ulcère avait été perforé. Ces souffrances le contraignaient à des retraites qui, si elles l'éloignaient du champ politique, lui permettaient de se livrer à l'étude et d'écrire, quand les douloureuses crampes qu'il ressentait à la main ne l'en empêchaient pas. Dans une lettre de juillet 1945, il enjoint Webb à prendre soin... de son estomac et témoigne des effets psychologiques que peut avoir un tel désordre du corps : « *Avec le temps, cela affectera votre personnalité tout entière.* Vous serez aussi sensible qu'un thermomètre [...] et développerez un égotisme anormal. » Pour parer à ce problème, un effort permanent de « maîtrise de soi » est exigé : « La chose doit être combattue et vaincue *au plus tôt* – par la discipline physique, le contrôle technique et mental[11]. »

Fidèle à lui-même, James, dans sa correspondance avec Webb, rend compte de ses observations des « gens ordinaires » : « Je suis resté à écouter pendant des heures les gens, toutes sortes de travailleurs pauvres, me parlant d'eux-mêmes. C'est indispensable pour comprendre quoi que ce soit. Cela doit aller de pair avec les livres[12]. » S'il a renoncé à l'écriture littéraire, les récits qu'il fait à Webb de son voyage depuis le Mexique en 1939 ou de son séjour dans le Nevada ne sont pas sans rappeler les *barrack-yards stories* écrites à Trinidad. Il approfondit ses efforts pour se défaire de l'*ethos* bourgeois et s'identifier, sur le plan le plus subjectif, au prolétariat. La lutte entre les deux forces antagoniques qui clivent la société est aussi une lutte (des classes) *intérieure* : « Une fois que vous rompez avec la société bourgeoise, [...] la vie change complètement. [...] Vous perdez ce

10. *Ibid.*, lettre du 10 juin 1944, p. 122.
11. *Ibid.*, lettre non datée [juillet 1945], p. 212-213.
12. *Ibid.*, lettre du 15 avril 1939, p. 43.

sentiment terrible [...] d'être intérieurement déchiré entre les deux forces de la société qui luttent à l'intérieur de nous[13]. » James enjoint Webb à prendre part, en tant qu'artiste, à cette bataille : « Vos puissants désirs et énergies, votre sensibilité, la marque du poète, ces choses précisément font de vous ce champ de bataille sur lequel la bourgeoisie et le prolétariat luttent pour la victoire[14]. » De tout temps, c'est lorsqu'ils se sont instinctivement faits l'organe d'expression des grands conflits sociaux de leur époque que les artistes sont parvenus à la plus parfaite expression individuelle. S'étonnant des parallèles qu'il ne cesse de tracer entre les masses ouvrières et Webb[15], James, identifiant amour et socialisme, en vient à lui confier, mi-ironiquement, mi-sérieusement : « Vous êtes mon prolétariat personnel[16]. »

La relation de James avec Webb contribua à nourrir chez lui un intérêt pour la question de l'émancipation des femmes, lesquelles, selon lui, étaient désormais appelées à faire de la vie « une aventure, pas une terne routine, mais un développement et une création d'elles-mêmes[17] ». Il établissait alors un parallèle entre la domination raciale et la domination masculine : « Vous portez le fardeau d'un sexe opprimé comme je porte celui d'une race opprimée[18]. » Regrettant que tout homme « demande inconsciemment que la femme se soumette à lui », il conseillait à Webb de faire sienne la devise de Virginia Woolf, « pas la moindre des artistes » : avoir « une chambre à soi ». En donnant libre cours à leur individualité, les femmes expriment « un mouvement social extrêmement progressif »[19] : la lutte de chaque femme pour son indépendance, aussi « petite, isolée, insignifiante » paraisse-t-elle, fait partie intégrante de la lutte pour l'avènement d'une nouvelle société[20].

À partir des années 1940, la « question féminine » fit son apparition dans les écrits de James[21]. Il y consacre notamment un sous-chapitre de ses « Notes on American Civilization », en se centrant sur

13. *Ibid.*, lettre du 4 juillet 1940, p. 65.
14. *Ibid.*, lettre datée du 2 février 1946, p. 233-234.
15. *Ibid.*, lettre non datée [mars 1946], p. 241.
16. *Ibid.*, lettre non datée [1946], p. 274.
17. *Ibid.*, lettre non datée [avril 1944], p. 110.
18. *Ibid.*, lettre du 10 juin 1944, p. 122.
19. *Ibid.*, lettre non datée [juillet 1944], p. 150.
20. *Ibid.*, lettre du 10 juillet 1944, p. 158.
21. Voir C. L. R. James, « Laski, St Paul and Stalin », *loc. cit.*, p. 101 ; C. L. R. James, « On Marx's essays from the economic-philosophical manuscripts », *loc. cit.*, p. 70.

la femme américaine (de la classe moyenne), « indubitablement la plus libre, la plus avancée, celle qui dispose des plus grandes opportunités en termes de développement personnel dans le monde ». Cette égalité « théorique » peine pourtant à s'incarner dans la « vie pratique », où les hommes continuent d'exercer leur domination, d'où « une permanente rancœur sous-jacente et un sentiment de frustration ». De même qu'une révolution dans la sphère de la production est nécessaire, il faut « une révolution dans les relations individuelles ». L'une et l'autre sont intimement liées : le travail domestique ne doit plus être l'apanage des femmes et c'est à la lumière de la place qu'elles occupent dans l'industrie qu'on pourra juger de l'avènement d'une société nouvelle[22].

En 1952 parut *A Woman's Place*, essai signé Marie Brant et Ellen Santori, pseudonymes de Selma Weinstein et Filomena Daddario[23]. La première, qui revendiquera avoir été la seule auteure du texte, rédigé alors qu'elle travaillait dans une usine de Los Angeles, se mariera en 1956 avec James et prendra son nom, sous lequel on la connaît aujourd'hui : Selma James. Traitant du travail reproductif, du travail domestique et de la lutte des femmes, *A Woman's Place* introduit des thèses qui seront approfondies dans les années 1970-1980 : l'épanouissement social d'une partie de la population, masculine, repose sur le travail invisible, car confiné dans l'espace domestique et non salarié, exécuté par les femmes.

À partir de cette date, l'émancipation féminine est devenue un thème récurrent des écrits de James[24], sans pour autant s'imposer comme un thème dominant. À la différence de Selma James ou de Dunayevskaya, il n'allait jamais nourrir de réflexion autonome sur la « question féminine », comme il avait pu le faire sur la question noire – on peut regretter qu'il ne se soit pas essayé à thématiser l'histoire des luttes « indépendantes » des femmes et à penser leur composition, à trois termes, avec les luttes noires-anticoloniales et prolétariennes. James allait par ailleurs reconnaître et déplorer la persistance, chez lui, sur le plan le plus personnel, du sentiment « que la femme [était]

22. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 212-215.

23. Selma James, *A Woman's Place* [1 952], *in* Mariarosa Dalla Costa et Selma James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1975, p. 55-77.

24. Voir notamment C. L. R. James, *Modern Politics* [1960], Oakland, PM Press, 2013, p. 120-122.

là pour sa convenance à lui et ses affaires à lui[25] », ce qui fut à ses yeux l'une des principales causes de l'échec de ses relations amoureuses.

Traduire le marxisme : sur les arts populaires américains

Le sentiment de profonde nouveauté éprouvé par James aux États-Unis ne se limita pas à la sphère personnelle, mais se répercuta sur la manière dont il concevait la tâche des organisations révolutionnaires. En 1944, il proposa à la discussion au sein du Workers Party un document, intitulé « Education, Propaganda, Agitation », qui inclut une longue section sur ce que James dénommait l'« américanisation du bolchevisme » : « Pour bolcheviser l'Amérique, il est nécessaire d'américaniser le bolchevisme », car « toute grande révolution est une révolution nationale dans la mesure où elle représente les intérêts non seulement historiques, mais aussi immédiats d'une nation et est reconnue en tant que telle ». Comme d'autres avant et après lui, James soulève le problème de la nationalisation du marxisme, dont l'exemple par excellence est l'œuvre de celui qui fut aussi « le plus grand internationaliste de son temps » : Lénine. Une telle nationalisation n'a rien à voir avec l'adoption d'une quelconque théorie de l'exceptionnalisme américain dont, toutes choses égales par ailleurs, l'équivalent russe était la thèse des Narodniki. Selon cette dernière, le destin du socialisme en Russie était foncièrement hétérogène à son destin ouest-européen, « falsification du marxisme » que Lénine avait fermement combattue[26].

Selon James, la grande œuvre de Lénine fut de « traduire le marxisme dans les termes russes et pour le peuple russe ». C'est ce qui doit être fait aux États-Unis : « Chaque principe et pratique du bolchevisme [doit] être traduit dans des termes américains. Le matérialisme historique, l'analyse économique marxienne, le rôle du parti [...], tout cela doit être enseigné, développé, démontré à partir du développement économique, social et politique américain. » Il faut

25. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 102 ; voir également « C. L. R. James, September 5th, 1980 », *loc. cit.* ; Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 85.

26. C. L. R. James, « The americanization of Bolshevism » [1944], *in Marxism for Our Times*, *op. cit.*, p. 16-17.

rompre avec une perspective eurocentrique aveugle au fait que les « classiques du marxisme » sont essentiellement « européens dans leur origine et leur contenu ». L'américanisation du bolchevisme n'est pas seulement une stratégie de propagande destinée aux « ouvriers de base », c'est une tâche théorique qui concerne tous « les membres du parti, du premier au dernier ». La théorie marxiste est toujours déjà incorporée à des situations historiques concrètes et doit être préservée d'une menace fondamentale : l'« abstraction ». Ces réflexions ne peuvent manquer d'évoquer la problématisation gramscienne de la « traductibilité des langages scientifiques et philosophiques » dans les *Cahiers de prison*. Pour James comme pour Gramsci, le marxisme était un corps de théories et de pratiques qui requérait d'être traduit de langage à langage et de nation à nation[27]. La nationalisation du marxisme ne revenait aucunement à nier l'universalité de ses « principes et doctrines », c'était la condition de possibilité de leur universalisation effective, c'est-à-dire d'un internationalisme digne de ce nom.

C'est donc en référence à l'Amérique du Nord, *non au monde colonial*, que James thématisa la nécessité d'une reformulation, d'une « distension », selon les termes de Fanon, du marxisme au-delà des frontières de l'Europe. Mais cette sensibilité aux lieux de déploiement de la théorie marxiste n'était pourtant pas tout à fait étrangère à son statut de sujet de l'Empire : « Depuis le premier jour de mon séjour aux États-Unis jusqu'au dernier, je n'ai jamais fait l'erreur que de nombreux Européens [...] ont faite en essayant de faire correspondre ce pays aux standards européens. Pour une raison peut-être – *à cause de mon expérience coloniale* – je l'ai toujours vu pour ce qu'il était et non pour ce que je pensais qu'il devait être[28]. »

Américaniser le bolchevisme imposait donc de plonger le marxisme dans la société et l'histoire américaines, de refaire, pour ainsi dire, sur l'autre rive de l'Atlantique, le travail monumental qu'avaient réalisés Marx et Engels sur l'histoire de l'Europe. C'est d'une telle tâche d'américanisation que relevaient déjà les investigations de James sur la question noire et en particulier sur l'histoire de la guerre de Sécession. Mais la grande œuvre jamesienne de traduction

27. *Ibid.*, p. 19-20, 23.

28. C. L. R. James, cité *in* Anna Grimshaw et Keith Hardt, « *American Civilization*. An Introduction », *in American Civilization*, *op. cit.*, p. 13. Nous soulignons.

est incontestablement « Notes on American Civilization », dont il envisageait de faire la base d'un ouvrage qui aurait eu pour titre *The Struggle for Happiness*. La « recherche du bonheur », énoncée dans la Déclaration d'indépendance américaine, n'est pas, selon James, un vain mot, elle irrigue la vie américaine. La lutte pour le bonheur est la quête d'une intégration mutuelle (dialectique) de l'individu et de la société qui est devenue d'autant plus impérieuse que le temps présent est celui de la suppression de toute « distinction entre le politique et le personnel[29] » : « Le véritable sens de notre époque est que tous les aspects de la vie sont étroitement liés les uns aux autres[30] » ; une « attitude politique aujourd'hui est une philosophie de vie[31] ».

Cette intrication ne se donnait nulle part mieux à voir que dans le champ artistique, marqué par le développement des arts populaires américains. En 1939, James confiait à Webb : « Je viens d'écouter une pièce de théâtre radiophonique [*radio drama*]. Absolument précieux, ma chère C, absolument précieux[32]. » James se passionnait par-dessus tout pour le cinéma, allant voir les mêmes films plusieurs fois et livrant à Webb ses impressions : « La maladie et d'autres difficultés m'ont amené à passer un certain temps à voir des films. Je les méprisais plutôt – je veux dire Hollywood. Ce n'est plus le cas[33]. » James ne se contentait pas du rôle de spectateur : « J'ai analysé les films jusqu'au dernier degré possible. [...] J'ai élaboré une foule de théories et d'idées. J'ai beaucoup appris sur les États-Unis et sur le reste du monde[34]. » Pour James, le cinéma était le produit d'un âge où les « découvertes techniques du capitalisme » avaient apporté l'art aux masses en même temps qu'elles les avaient soumises à l'« esclavage de la machine »[35]. Il était l'expression des « relations entre les arts et la vie dans une société aussi "collectivisée" que la nôtre[36] », « *notre poésie moderne*[37] ».

Ces remarques éparses sont développées dans le cinquième chapitre d'*American Civilization*, « Popular Arts and Modern Society »,

29. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 7 octobre 1947, p. 298.
30. *Ibid.*, lettre du 25 mai 1944, p. 115.
31. *Ibid.*, lettre non datée [1944], p. 145.
32. *Ibid.*, lettre du 15 avril 1939, p. 46.
33. *Ibid.*, lettre du 1er septembre 1943, p. 72.
34. *Ibid.*, lettre non datée [juillet 1946], p. 276.
35. *Ibid.*, lettre non datée [1944], p. 139.
36. *Ibid.*, lettre du 7 juillet 1944, p. 132.
37. *Ibid.*, lettre non datée [février 1946], p. 237.

dans lequel James inaugure ce que Patrick Ignatius Gomes a nommé un « populisme marxien révolutionnaire[38] ». Sous le vocable d'« arts populaires », il regroupe la bande dessinée [*comic strip*], le roman de détective, le cinéma, le jazz, ou encore le *soap opera* [feuilleton radiophonique]. Dans ce qui est désigné péjorativement comme un « divertissement », James perçoit une reconfiguration radicale des relations entre art et société. Il faut se défaire de l'idée que ces « arts » ne seraient que des instruments d'assujettissement des masses ; car ceux qui les produisent sont en réalité eux-mêmes dépendants de l'« humeur » de la population ; ils peuvent la tromper, mais à condition de lui plaire : « La masse n'est pas simplement passive », *elle peut parler*, elle « se fait entendre et s'exprime distinctement dans son art ». Les arts populaires expriment « les émotions et sentiments les plus profonds du peuple américain ». James prend l'exemple d'un couple paradigmatique, le gangster et le détective – citant le plus célèbre d'entre eux, le Dick Tracy de Chester Gould –, qui partagent « *un même mépris pour la police en tant que représentante de la société officielle* ». Ces deux figures, véritable tête de Janus, sont la personnification d'un désir de vengeance contre une société de plus en plus « mécanisée ». L'omniprésence du crime révèle par « compensation esthétique » « l'amertume, la violence, la brutalité couvant dans la population ». C'est une libération violente des frustrations, une *catharsis*, fût-ce en un sens purement négatif[39].

La Grande Dépression signe la fin de l'âge d'or des arts populaires américains, résumé dans la figure de Charlie Chaplin, « le plus grand artiste des temps modernes », « l'homme universel ». À travers son personnage phare, le vagabond [*tramp*], Chaplin défie « la mécanisation [...] grandissante de la vie » en lui opposant les idéaux de liberté inhérents à la société américaine. En Chaplin, l'auteur comique et le critique social ne font qu'un : « Chaplin pouvait rire du monde et le monde pouvait rire avec lui. Mais la Dépression l'a tué comme elle a tué toute créativité véritable dans le cinéma. » James identifie néanmoins des « aspects positifs » dans les arts populaires post-1929, notamment dans le *soap opera* qui, exposant « la situation de millions de femmes », entretient « une très intime relation avec la vie

38. Patrick Ignatius Gomes, *The Marxian Populism of C. L. R. James*, St. Augustine, Dept of Sociology, University of the West Indies, 1978.

39. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 119, 121, 123-124, 127-128.

quotidienne des grandes masses populaires ». Il laisse ainsi entrevoir la possibilité d'une société où il y aurait une « correspondance quotidienne entre les expériences ordinaires de millions d'êtres humains et leur transmutation sous une forme esthétique ». Le problème est que les arts populaires sont désormais dominés par le *star system*, étroit cercle de « personnalités synthétiques » formant une « aristocratie » chargée d'exprimer les aspirations du peuple, mais qui, annihilant toute créativité authentique, est le symptôme d'une « société où les désirs réels les plus profonds de la masse ne peuvent pas trouver d'expression »[40].

Cet échec n'enlève rien à ce qui reste le grand accomplissement des arts populaires : avoir (re)mis les masses sur le devant de la scène. Comme le soutenait déjà Tolstoï dans *Qu'est-ce que l'art ?*, « dans le monde moderne, la division entre l'art sérieux pour quelques-uns et les déchets pour la masse ne pouvait pas perdurer ». Les arts populaires rejoignent la tragédie grecque car c'était « pour les masses qu'Eschyle, Sophocle et Aristophane écrivaient » ; et c'étaient ces mêmes masses – pas plus éduquées que les spectateurs de cinéma contemporains de James – qui, par leurs votes, décidaient du vainqueur des compétitions de représentation théâtrale. La différence n'en reste pas moins immense car les tragédiens grecs traitaient, avec la liberté due à leur statut de « leaders spirituels et sociaux », des grands problèmes de la cité. Ils composaient des « pièces politiques », comme si l'art populaire contemporain prenait pour objet la question noire, le travail et le capital ou encore le communisme russe tout en parvenant à éveiller les passions des masses. En lieu et place de cela, il est devenu « un art du sang, de la destruction, de la torture et du sadisme » qui révèle la menace du totalitarisme et n'est rien d'autre que la « perversion des instincts et des désirs de haute civilisation qui caractérisent l'homme moderne »[41].

Ces thèses gagneraient à être confrontées à celles d'Adorno et Horkheimer sur les industries culturelles dans *La Dialectique de la raison* ; comparaison d'autant plus pertinente que les unes et les autres se fondent sur une pensée de l'autodestruction de la raison et se nourrissent, on l'a dit, d'un rapport complexe à la thèse du déclin de la civilisation. Il semblerait que James ait rencontré les

40. *Ibid.*, p. 133-134, 139, 148.
41. *Ibid.*, p. 141, 158, 164.

membres de l'École de Francfort à New York : « Le même James pouvait tout aussi facilement [...] s'arrêter prendre un café à la New School avec Theodor Adorno et les exilés de l'École de Francfort. [...] Il les trouva intéressants mais nullement convaincants. Ils insistaient sur l'effondrement de l'Occident. James était à la recherche de fragments de rédemption [42]. » Quoi qu'il en soit, force est de constater qu'à aucun moment James ne ressentit le besoin d'établir un dialogue avec l'École de Francfort, et réciproquement. Ce n'est là qu'un « épisode » de la rencontre manquée de James avec le marxisme occidental. Ses réflexions sur les relations entre esthétique et politique, sur la dialectique hégélienne ou sur les traductions « nationales » du marxisme furent autant d'occasions pour un débat qui n'eut jamais lieu. L'une des raisons de cette indifférence réciproque est sans doute qu'à la différence des théoriciens du marxisme occidental, James n'abandonna jamais le travail révolutionnaire ; chez lui, le lien entre théorie et pratique s'est parfois relâché, mais ne s'est jamais rompu.

Melville : le futur antérieur

Dans une lettre de 1953, James fustige les intellectuels américains qui s'érigent « en défenseurs de la culture européenne contre les masses américaines » et répète que la « civilisation européenne et de fait la civilisation occidentale tout entière est arrivée à une impasse ». Quant à la littérature américaine contemporaine, elle est privée de tout pouvoir de « régénérer le monde ». Comme leurs *alter ego* européens, des écrivains aussi illustres que Faulkner, Hemingway ou T. S. Eliot, « n'ont plus rien à dire » au monde [43] car ils sont étrangers aux puissants courants de la vie moderne. James semble s'être peu à peu radicalisé sur ce point, puisqu'en 1944, il pouvait encore dire à Webb que le mérite de Hemingway était d'avoir rompu avec « la convention littéraire » et porté « le langage du "peuple" non seulement dans ses dialogues mais dans sa narration elle-même » [44].

---

42. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 106.

43. C. L. R. James, « Letters to literary critics », *loc. cit.*, lettre à Daniel Bell (juin 1953), p. 222.

44. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [juillet 1944], p. 165.

James fait remonter l'origine de cette aliénation au XIX^e siècle, allant jusqu'à dire que « l'art américain, depuis ses débuts jusqu'à aujourd'hui, [est] resté séparé de tout courant significatif dans la vie moderne ». Cependant, là où des auteurs comme Edgar Allan Poe, Walt Whitman et Herman Melville étaient confrontés à l'« absence d'une masse puissante », à un *peuple manquant*, les romanciers du XX^e siècle manquent un peuple bel et bien présent. Ce n'est pas un hasard si, bien plus que la littérature contemporaine, les œuvres de Poe et Melville présentent selon James des affinités avec les arts populaires ; ainsi peut-il dire « que *Moby Dick* est par essence un scénario de film » ou que l'œuvre de Poe préfigure « tous les développements majeurs dans l'art populaire »[45]. Mais surtout, les écrivains du XIX^e siècle se sont mesurés à un problème dont la signification ne s'est pleinement révélée qu'à partir des années 1930 : le problème des relations entre individualisme et démocratie. Le cas de Whitman est exemplaire : « Il vit consciemment que la société américaine, *sans les racines européennes*, et plus démocratique dans sa vie sociale que n'importe quelle société européenne, avait besoin d'une nouvelle forme de vers[46]. » Chez Whitman s'exprime la quête éperdue, dût-elle se solder par un échec, d'une réconciliation entre l'expression de la pure individualité et le désir de « se mélanger avec ses prochains » au sein d'une communauté unie par le lien « de la Démocratie avec un grand D »[47].

Mais, pour James, le plus grand écrivain américain restait Melville. En 1944, il écrivit à Webb : « J'ai lu *Moby Dick* mercredi. C'était une expérience. Il y a beaucoup de pages de ce livre, beaucoup, qui font partie des plus étonnantes que j'aie lues. Elles m'ont mis et m'ont maintenu dans un état d'excitation continue[48]. » Dans *American Civilization*, il dénomme Melville, nous verrons bientôt pourquoi, « le prophète de la destruction » et dit de *Moby Dick* que c'est « un produit de la civilisation américaine qui ne pouvait apparaître qu'en Amérique »[49]. Il développe ensuite ces idées dans un livre, *Mariners, Renegades and Castaways* (1953) dont l'ambition est explicite : « Mon

45. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 122, 129.
46. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [juillet 1944], p. 165.
47. C.L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 51-67.
48. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 28 juillet 1944, p. 167.
49. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 35, 98 ; voir également C. L. R James, « Two young American writers » [1950], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 106-112.

intention ultime, et mon livre sur Melville est simplement une préparation à cela, est d'écrire une étude de la civilisation américaine[50]. »

La genèse de l'ouvrage est intimement liée à la trajectoire personnelle de James. En octobre 1947, il confia à Webb : « Les gens de l'Immigration sont après moi[51]. » Quelques mois plus tard, il reçut un ordre d'expulsion de l'Immigration and Naturalization Service. Afin notamment de défendre son cas face aux autorités américaines en donnant la preuve de son « intégration », il fit une série de conférences : « Herman Melville and American Culture », « Walt Whitman and American Culture », « The American Negro : Touchstone of American Civilization ». Rien n'y fit. En 1952, en plein maccarthysme, il fut arrêté sur la base du McCarran Immigration Bill et transféré à la prison d'Ellis Island. C'est pendant les quatre mois de son séjour carcéral qu'il rédigea la majeure partie de son livre, soulignant dans son introduction l'influence décisive qu'eut cette expérience sur « sa compréhension de Melville[52] ».

L'écriture de *Mariners, Renegades and Castaways* participa là encore de la « stratégie de défense » de James : il s'agissait pour lui de démontrer sa maîtrise d'une œuvre considérée depuis peu comme fondatrice de la littérature nationale américaine. James avait lu les principaux interprètes de Melville de l'époque : Jay Leyda, Leon Howard, Lawrance R. Thompson. Il connaissait aussi le fameux livre de Francis Otto Matthiessen, *American Renaissance*, qu'il décrivit comme « une étude très fine et d'esprit libéral de la littérature américaine au XIX^e siècle[53] » et accorda une attention spécifique aux travaux de Henry A. Murray, selon lequel *Moby Dick* constituait « la plus magnifique prophétie de l'essence du fascisme », le capitaine Achab représentant les forces qui, « rendues barbares du fait de leur répression, étaient tapies dans le cœur de l'homme occidental, attendant l'heure de leur éruption »[54]. S'était plus généralement développée une interprétation, devenue canonique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, opposant au désir totalitaire d'Achab le pluralisme démocratique, et spécifiquement américain, d'Ismaël,

50. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 160.
51. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 6 octobre 1947, p. 297.
52. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 3.
53. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 258.
54. Henry A. Murray, cité *in* C. L. R. James, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953), *op. cit.*, p. 234.

Moby Dick se voyant ainsi érigé en « fiction fondatrice de la situation de guerre froide[55] ».

Comment James se positionna-t-il par rapport à cette approche critique-idéologique, lui qui était une victime bien concrète de l'hystérie anticommuniste dont les États-Unis étaient la proie ? Il reprit entièrement à son compte la thèse selon laquelle Achab est le représentant du « type totalitaire », préfigurant la folie annihilatrice de Hitler et Staline. Achab est le produit d'une civilisation qui court à l'autodestruction. Melville avait compris la leçon de « l'Histoire [qui] enseigne que tout s'effondre à la fin ». Il « *a vu le futur* » : « Le problème d'Achab est incroyablement contemporain[56]. » Refusant tout recours à l'idée d'une essence atemporelle du fascisme, James reprocha à Murray d'avoir fait d'Achab « une figure archétypique, un représentant de la nature humaine universelle » plutôt qu'une créature historiquement située[57]. La question devint dès lors la suivante : « Comment un livre appartenant au monde de 1850 pouvait-il contenir tant de choses du monde des années 1950[58] ? » L'analyse littéraire déployée par James dans son étude sur *Moby Dick* participe de plein droit de sa théorie du temps historique. Son ambition est de construire une méthode critique faisant du *futur antérieur* le temps par excellence de l'interprétation de l'histoire.

Historiciser Achab requiert de prendre l'histoire à rebours, de repartir de sa fin, de Hitler et Staline. « L'organisation politique de l'Europe moderne a reposé sur la création et la consolidation d'États nationaux : chaque État national avait et a toujours une doctrine raciale. » Hitler est l'ultime rejeton de la « théorie de la supériorité de la race nationale ». Staline relève du même type (in)humain : « Le nazisme et le communisme sont d'inséparables aspects de la dégénérescence de l'Europe. » La crise d'Achab est la crise de la civilisation industrielle qui a poussé jusqu'à ses ultimes limites la maîtrise scientifique et technique du monde. Maître à bord de « l'une des structures technologiques les plus développées de l'époque », Achab a « catalogué dans son esprit tout le savoir scientifique de la navigation accumulé à travers les siècles ». Poursuivant sa critique de la

55. Donald Pease, « C. L. R. James's *Mariners, Renegades and Castaways* and the world we live in », *in* C. L. R. James, *Mariners, Renegades, Castaways*, *op. cit.*, p. xiii.
56. C. L. R. James, *Mariners, Renegades, Castaways*, *op. cit.*, p. 9, 16, 40 74.
57. C. L. R. James, lettre à Jay Leyda (mars 1953), *op. cit.*, p. 234.
58. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 69.

nature autodestructrice du rationalisme, James conclut : « Sans plus d'humanité, seules resteraient l'intelligence abstraite, la science abstraite, la technologie abstraite, vives mais vides, servant non plus un dessein humain mais simplement l'abstrait dessein même. » Loin de voir en Melville le représentant d'un âge héroïque où la chasse à la baleine était étrangère à l'emprise de la rationalité technoscientifique, James fait de lui « le poète de la civilisation industrielle ». Melville, qui qualifie lui-même les membres de l'équipage du *Pequod* d'« hommes manufacturés », a donné à voir « la conversion du navire en usine » ; « le baleinier est [...] véritablement une industrie moderne ». Melville, dit James usant à nouveau d'un schème de la miniature, a montré que cette société flottante renfermait toutes les tensions et contradictions de la civilisation mondiale, laissant entrevoir son terrifiant devenir, « le monde dans lequel nous vivons » : « Le voyage du *Pequod* est le voyage de la civilisation moderne à la recherche de son destin[59]. »

James rejette d'un revers de main le corollaire usuel de l'identification d'Achab et du totalitarisme, à savoir l'idée selon laquelle Ismaël serait son antithèse. Ismaël, affirme-t-il au contraire, fait preuve d'une soumission totale à la « folie totalitaire » d'Achab : c'est « un jeune intellectuel tout à fait moderne qui a rompu avec la société »[60]. Modèle de l'« intellectuel à l'âme malade[61] », il perçoit la folie d'Achab mais est impuissant face à elle ; plus encore, il est « happé par elle[62] » : c'est un « Achab intellectuel ». Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'« Ismaël suive Achab, tout comme l'intellectuel d'aujourd'hui, accablé de culpabilité [...] trouve quelque refuge en l'idée de l'État totalitaire à parti unique ». Il n'en va pas autrement des trois seconds du *Pequod*, Starbuck, Stubb et Flask. Ils sont voués à devenir les esclaves d'Achab : l'histoire de Starbuck est « l'histoire des libéraux et des démocrates qui, durant le dernier quart de siècle, ont mené à la capitulation face au totalitarisme, pays par pays »[63].

N'y a-t-il donc personne chez Melville pour résister à Achab ? Si, il y a ceux qui donnent leur nom au livre de James, les marins, renégats et autres parias qui composent l'équipage du *Pequod*. À

59. *Ibid.*, p. 11, 14-15, 19, 44.
60. *Ibid.*, p. 40.
61. C. L. R. James, « Two young American writers », *loc. cit.*, p. 109.
62. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 84.
63. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 42-51.

l'interprétation faisant d'Ismaël l'anti-Achab, James substitue donc l'idée que « le véritable antagonisme est entre Achab et l'équipage[64] ». À l'individualité tyrannique du premier s'oppose la solidarité régnant parmi les membres de l'« équipage anonyme ». Fidèle à ce qu'était l'industrie américaine de la chasse à la baleine, l'équipage est composé de représentants de « toutes les nations du globe ». C'est aussi un symbole de l'Amérique telle que Melville l'avait dépeinte dans *Redburn* : « On ne peut verser une seule goutte de sang américain sans répandre le sang du monde entier. Nous sommes moins une nation qu'un monde[65]. » Traçant un parallèle, à un siècle de distance, entre le *Pequod* et Ellis Island, James écrit : « L'île, tout comme le *Pequod* de Melville, est une miniature de toutes les nations du monde et de toutes les sections de la société[66]. »

Melville qualifie l'équipage de « délégation d'Anacharsis Cloots », référence au célèbre émigré prussien « francophile » qui avait embrassé la Révolution française et appelé à ériger une « République universelle ». Mais, selon James, les conceptions de Cloots restaient entachées d'abstractions (bourgeoises) dont Melville se débarrasse pour de bon : « Ses candidats à la République universelle [...] forment une fédération mondiale d'ouvriers industriels modernes[67]. » Cent ans après Melville, les marins de *Moby Dick* sont devenus les « travailleurs de tous les pays ». James fait de l'activité quotidienne des membres de l'équipage du *Pequod*, de leur auto-organisation, une préfiguration de l'internationalisme prolétarien, seule force capable de s'opposer à la politique de la supériorité nationale-raciale qui fait le lit du totalitarisme.

Si l'équipage du *Pequod* demeure volontairement anonyme, il est néanmoins représenté par les trois harponneurs-sauvages : Quiqueg, un « cannibale » originaire du Pacifique, Tashtego, un Indien américain du Massachusetts, et Daggou, « un gigantesque Noir de la côte africaine ». « Ayant fait d'eux des sauvages, [Melville] pouvait insister de façon très manifeste sur cette rupture avec l'autotorture intellectuelle et émotionnelle, condition première à ses yeux pour que survive la société moderne. » On pourrait croire à la lecture de la

64. *Ibid.*, p. 28.
65. Herman Melville, *Redburn ou sa première croisière*. Paris, Gallimard, 1976, p. 257.
66. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 3.
67. *Ibid.*, p. 20.

rencontre entre Ismaël et Quiqueg que Melville « répète simplement le motif du bon sauvage face à la civilisation corrompue » ; il n'en est rien, car Quiqueg, ce « fils de la Nature », occupe en même temps « un des postes d'autorité les plus importants au sein d'une grande industrie moderne »[68], l'industrie de la chasse à la baleine. Plongé en plein cœur de la « civilisation industrielle », maître de ses arts, le sauvage (non occidental) de Melville est aussi le plus civilisé des hommes. Ainsi James poursuit-il son travail de subversion du couple arriéré/avancé. L'équipage du *Pequod* ne préfigure pas seulement les masses ouvrières du XX^e^ siècle, mais aussi les peuples colonisés-racialisés. C'est dans le branchement de leurs luttes que réside l'espoir d'une victoire finale de la civilisation sur la barbarie.

Le « grand héros » de *Moby Dick* est le personnage le plus humilié d'entre tous : Pip, « un petit Noir de l'Alabama, le dernier des derniers dans l'Amérique de 1851 ». Personnage modelé sur la figure du fou du *Roi Lear* de Shakespeare, Pip appartient à cette race opprimée qui, un siècle plus tard, est placée en première ligne du mouvement révolutionnaire américain. Mais, dans *Moby Dick*, en 1851, il reste le symbole de l'impuissance de l'équipage qui, malgré sa résistance, ne peut enrayer la folie destructrice d'Achab. D'où cette question : « Pourquoi l'équipage ne se révolte pas contre Achab ? » James suggère qu'au moment où Melville écrit, les conditions n'étaient pas encore réunies pour qu'une mutinerie sur le navire-usine se transforme en mouvement (ouvrier) de masse. Regretter que l'équipage ne se soit pas révolté, c'est « injecter des problèmes sociaux de 1952 dans ceux de 1851 »[69] ; c'est s'interdire de comprendre et la littérature et la société, et par conséquent le mouvement de l'histoire lui-même.

Quelques années plus tard, Melville, dans *Benito Cereno*, allait bel et bien narrer l'histoire d'une révolte d'esclaves à bord d'un navire espagnol, le *Santo Domingo*. Cette nouvelle montre la conscience qu'il avait du rôle qu'allaient jouer dans le futur les peuples non européens : « L'intérêt de Melville porte sur une vaste portion du monde moderne, les peuples arriérés, et aujourd'hui depuis les continents d'Asie et d'Afrique, leurs faits et gestes font la une de nos journaux. » Melville n'écrivait pas seulement sur les « esclaves noirs » mais sur « la race noire, les civilisés comme les non-civilisés ».

---

68. *Ibid.*, p. 30, 39-40.
69. *Ibid.*, p. 19, 53.

Cet argument révèle néanmoins les limites de l'appréciation jamesienne du problème de la race chez Melville. En effet, s'il est difficile de savoir si, dans *Benito Cereno*, Melville reproduit les stéréotypes racistes sur les Noirs ou, au contraire, les tourne en dérision, il y a indubitablement plus à dire sur la question que ce qu'énonce James au détour d'une phrase, à savoir que le « Capitaine Delano est l'un de ces hommes blancs qui non seulement comprennent, mais aussi aiment les Noirs[70] ». Ces limites affectent aussi son interprétation de *Moby Dick*. Pour James, l'« épouvante » que fait naître chez Ismaël l'extrême blancheur de la baleine n'est que l'expression de « son isolement spirituel »[71]. La thèse que développera plus tard Toni Morrison selon laquelle la baleine blanche est l'« idéologie de la race » reste totalement étrangère à James[72].

Retraçant l'évolution littéraire de Melville, James se réfère à d'autres œuvres : *Les Îles enchantées*, et aboutit à la conclusion que « la civilisation moderne était condamnée » ; *Bartleby le scribe*, dont le héros est « l'incarnation d'une immense protestation contre [...] la dégradation de la vie humaine »[73] ; et surtout *Pierre, ou les ambiguïtés*, qui lui donne l'occasion de se livrer à une nouvelle charge contre les intellectuels, avec à présent pour cible les lectures psychanalytiques de Melville. Dépeignant les relations troubles qu'entretient le héros avec sa mère dominatrice et bien plus encore avec sa demi-sœur, le roman se prête naturellement à une lecture psychanalytique. Dans un chapitre intitulé « Neurosis and the Intellectuals », James avance que *Pierre, ou les ambiguïtés* est « la plus profonde étude existante de ce que les freudiens appellent la névrose » ; mais cela ne fait pas de Melville un psychanalyste avant l'heure. Au contraire, il est « l'ennemi le plus mortel que les freudiens ont jamais eu ». Car, à l'opposé de Freud faisant de la névrose la « condition prédominante » de l'humanité dans la « société civilisé », voire « une propriété de la nature humaine universelle », Melville a montré qu'elle était la manifestation de la *crise* qui s'est emparée de cette même civilisation, le produit de sa dégénérescence. C'est en outre une

70. *Ibid.*, p. 111-112.
71. *Ibid.*, p. 41.
72. Toni Morrison, cité *in* Samuel Otter, *Melville's Anatomies*. Berkeley, University of California Press, 1999, p. 298.
73. C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways*, *op. cit.*, p. 107-108.

pathologie limitée à une section de la population : la classe moyenne et les intellectuels[74].

James n'appréciait guère la place offerte à la psychanalyse dans la gauche américaine et, en privé, « tendait à considérer *tous* les intellectuels américains politisés comme des névrosés potentiels[75] ». Dans ses mémoires, Constance Webb témoigne du mépris dans lequel il tenait les disciples en tous genres de Freud : « Nello [James] était opposé à la psychanalyse et pensait que seuls les intellectuels égocentriques recherchaient de telles explications. Willie Gorman, un membre du groupe Johnson-Forest, souffrait de démence à un degré tel qu'il fut à un moment placé en institution. Il me dit en riant que Nello pensait qu'"une bonne ligne politique était le remède à tous les maux"[76]. » La correspondance de James révèle cependant une appréciation plus nuancée de la psychanalyse. S'il dénonce l'« horrible bavardage des pseudo-psychanalystes[77] », il rappelle que Trotski lui-même était un lecteur avisé de Freud et qu'il est « dommage que nous ne connaissions pas ce qu'étaient ses idées[78] ».

Mais c'est avant tout sur un plan autobiographique que James s'intéresse aux enseignements de la psychanalyse. Affirmant ne pas croire au « déterminisme fataliste de la petite enfance », il émet néanmoins l'hypothèse que ses troubles personnels pourraient être « le résultat de difficultés d'enfance »[79]. Dans une note à l'écriture saccadée rédigée avant une rencontre avec Webb, il écrit : « Nos vies sexuelles passées [...] La *crainte sexuelle*, je n'ai jamais connue [...] Antagonismes centrés sur vous... Psychanalyse... Quand les choses réprimées remontent à la surface[80]. » James pense l'acte sexuel comme une « combinaison de toutes les fonctions humaines, les plus primitives, les instincts élémentaires et les relations animales combinés avec la fusion des sphères les plus hautes, les plus élevées de la conscience[81] ». Les thèses de Wilhelm Reich retiennent son

74. *Ibid.*, p. 90-91, 101-103.
75. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 108.
76. Constance Webb, *Not Without Love. Memoirs*, Hanover, Dartmouth College et Lebanon, University Press of New England, 2003, p. 236.
77. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [mars 1946], p. 239.
78. *Ibid.*, lettre non datée [1946], p. 271.
79. *Ibid.*, lettre non datée [juillet 1945], p. 212-213 ; voir également lettre non datée [octobre 1943], p. 80.
80. *Ibid.*, lettre du 6 octobre 1947, p. 294-295.
81. *Ibid.*, lettre non datée [1944], p. 138.

attention : « Reich, je suis sûr, vous a donné une idée de ce qui est contenu dans le simple mot d'orgasme. Je sais (seulement négativement, hélas !) qu'il a raison. J'ai vécu insatisfait pendant vingt-cinq ans[82]. » Reich est parvenu à s'orienter dans cette « sombre jungle qu'est le sexe » : il a compris que l'orgasme est « le point culminant » de toute relation authentique. Et James de se livrer à des méditations sur le temps de l'existence individuelle marquées par le motif freudien de la répression du désir et qui font écho à ses réflexions sur le temps historique : « Le temps passé est le temps présent et le temps futur. Tout ce par quoi nous sommes passés se combinera pour faire de ce présent ce qu'il sera et si nous nous débarrassons des obstacles, [...] alors chaque présent contiendra le futur[83]. »

Dès qu'il eut achevé la rédaction de *Mariners, Renegades and Castaways*, James en fit parvenir des copies aux membres du Congrès des États-Unis et à d'autres personnes susceptibles d'intercéder en sa faveur. Quels espoirs entretenait-il en agissant ainsi ? Il est difficile de le savoir. Son appel fut rejeté ; il fut expulsé du pays en 1953 comme « étranger indésirable » et retourna en Angleterre, laissant derrière lui son fils Nobby et ses camarades de la Johnson-Forest Tendency.

82. *Ibid.*, lettre du 6 avril 1946, p. 250.
83. *Ibid.*, lettre non datée [février/mars 1946], p. 259.

8

Tragédie et démocratie

L'art des masses : de Hollywood à Shakespeare

Malgré ses déboires personnels, James, durant ses dernières semaines aux États-Unis et après son expulsion, fut soucieux de se ménager une place dans le champ de la critique culturelle et littéraire américaine. À cet effet, il écrivit des lettres-essais destinées à des intellectuels américains tels que, en mars 1953, Daniel Bell, auquel il n'hésita pas à répéter que c'était dans les arts populaires américains que s'enracinait « sa perspective sur le développement artistique de la civilisation des États-Unis » et, au-delà, sur la « société moderne ». Il fallait en finir avec « la division entre la culture des intellectuels et personnes éduquées et le désir des masses » [1].

Cela ne signifie pas que James ait rompu avec le canon de la théorie esthétique et se soit détourné des œuvres littéraires du passé. Comme il l'écrivit au spécialiste de Melville, Jay Leyda : « Mes idées sur l'art et la société [...] sont fondées sur Aristote et Hegel. Je doute qu'il y ait beaucoup de gens [...] qui lisent et relisent Eschyle et Shakespeare autant que moi. » Appelant à déplacer le regard des œuvres vers leurs conditions matérielles de production, James soutient que Shakespeare désirait avant tout « attirer l'attention des masses populaires de Londres » ; il « écrivait pour son entreprise,

1. C. L. R. James, lettre à Daniel Bell (juin 1953), *op. cit.*, p. 220, 228.

dans laquelle il avait investi de l'argent »[2]. Dans toutes les grandes périodes de l'histoire, avait confié James à Webb, les artistes étaient aussi des « faiseurs ». Shakespeare était un « comédien-manageur[3] » : « S'il vivait aujourd'hui, il tracerait sa route à Hollywood, j'en suis presque sûr[4]. »

C'était selon James une erreur de croire que Shakespeare s'adressait aux intellectuels : son destinataire était « l'homme ordinaire, Monsieur-Tout-le-monde, le plus petit dénominateur commun[5] ». La question soulevée par les films de Griffith, Chaplin ou Eisenstein, comme par les pièces de Sophocle, Aristophane et Shakespeare était celle des rapports de l'artiste au « public de masse », et partant à la « nation » tout entière. Griffith – dont James n'évoque qu'au détour d'une phrase l'« attitude réactionnaire » face aux Noirs dans *Naissance d'une nation* – et Chaplin se sont refusés à dépeindre « l'individu héroïque de la libre entreprise » : ils s'intéressaient à « l'individu comme symbole des masses ». Eisenstein est allé plus loin encore dans le *Cuirassé Potemkine* en faisant de « la masse elle-même le héros ». Cette centralité des masses dans le cinéma, rendue possible notamment par la « vue panoramique », n'a pas exclu, mais au contraire a eu pour corollaire l'expression « des profondeurs et des complexités de la personnalité individuelle », qui trouvent « leur représentation la plus plastique dans le *gros plan* »[6].

Non seulement le cinéma a fait des masses son objet, mais les masses elles-mêmes *se sont faites* sujets à travers le médium cinématographique : « Le réalisateur moderne déplace toujours sa caméra selon qu'il veut que le public soit directement impliqué au milieu de l'action ou, pour des raisons artistiques, qu'il soit soustrait à celle-ci. Jamais auparavant le public n'a été un ingrédient si direct du processus de création artistique. » C'est pourquoi il faut en revenir à la poétique d'Aristote, qui « ne connaissait pas le drame comme produit culturel mais comme art populaire ». À travers sa théorie de

---

2. *Ibid.*, p. 220, 222.

3. C. L. R. James, *Special Delivery*, 1939-1948, *op. cit.*, lettre du 10 juillet 1944, p. 161.

4. C. L. R. James, « Shakespeare's King Lear » [1966-1967], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 71.

5. C. L. R. James, « Popular arts and the cultural tradition » [1954], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 250.

6. *Ibid.*, p. 247-248, 250-251.

la *catharsis*, Aristote « ne pouvait avoir rien d'autre à l'esprit que le grand corps de la démocratie politique athénienne »[7]. Or la Grande Dépression a provoqué la rupture du lien entre l'artiste et le « public national » qui est la condition de la « grande créativité ». Ce n'est pas « une question esthétique » mais « une question politique ». James n'en rejette pas moins l'idée que la création artistique puisse être le fruit d'une décision politique. Il s'oppose à la thèse avancée par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, selon laquelle la seule issue pour l'artiste est d'embrasser les aspirations du prolétariat : « La grande littérature [...] n'est pas produite ainsi. [...] Shakespeare exprima à la perfection le nouveau grand concept de l'individualisme bourgeois, mais il ne se "tourna pas" vers la bourgeoisie[8]. »

Aux États-Unis, James s'était replongé dans la lecture de Shakespeare. Fin 1943, il écrivait à Webb : « Othello et Shylock [dans *Le Marchand de Venise*] sont plus importants *aujourd'hui* que la plupart des autres pièces de Shakespeare, à part peut-être Jules César[9]. » Selon James, on l'a vu, représenter *Othello* permettait alors de mettre la question noire au premier plan ; quant au *Marchand de Venise*, c'était selon lui la « question juive » que la pièce permettait de poser ; *Jules César* enfin était un portrait on ne peut plus actuel des relations entre « le démagogue et les masses » : « Aujourd'hui nous voyons ces pièces et en elles se reflète la vie de la société[10]. » Dans un autre essai important de cette période, « Preface to criticism » (1955), James évoque l'adaptation cinématographique de *Jules César* par Joseph Mankiewicz. S'il considère que le film est incapable de tenir en haleine le public et est donc un échec, c'est parce que, suivant le courant dominant de la critique shakespearienne, ses producteurs ont ignoré ce que les masses élisabéthaines éprouvaient immédiatement : au-delà du destin individuel de ses personnages, le problème soulevé par Shakespeare était celui du *gouvernement* en contexte de « crise de l'État », autrement dit le problème du « destin de la société » tout entière[11].

---

7. *Ibid.*, p. 251-252.
8. C. L. R. James, lettre à Daniel Bell (juin 1953), *op. cit.*, p. 230-231.
9. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 15 décembre 1943, p. 82.
10. *Ibid.*, lettre du 5 juin 1944, p. 91.
11. C. L. R. James, « Preface to criticism » [1955], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 258-260.

Il n'en va pas autrement, selon James, dans les « pièces les plus célèbres » de Shakespeare, *Le Roi Lear* et *Hamlet*. Prenant le contrepied des interprétations faisant de Lear le représentant « des vieilles idées communistes médiévales », James soutient que ce qui se découvre dans la « révulsion absolue [de Lear] à l'égard de la société » est bien plutôt la genèse de l'individualisme. Shakespeare met en scène le conflit entre « deux sociétés », l'ancienne, condamnée, et la nouvelle, qui ne peut naître qu'à travers de violentes convulsions [12]. *Le Roi Lear* dépeint l'affrontement entre le régime féodal et la « société capitaliste émergente » : « Il est clair que Shakespeare parle d'un âge de la société où les gens sont conscients que les idées et principes fondamentaux de cette société sont en train de s'effondrer [13]. » L'époque de Shakespeare « brûlait de nouvelles idées, de nouveaux désirs, de nouvelles sensations [14] » ; c'était une période où « la structure économique et sociale tout entière était en proie à un changement révolutionnaire aux dimensions colossales [15] ». Hamlet est le précurseur de la « suprématie de la raison, du rationalisme, dans la personnalité humaine ». Déchiré intérieurement, il est l'incarnation de la lutte entre le sentiment du devoir social et la liberté individuelle. C'est un personnage tragique au sens propre, personnifiant « la mort d'une idée et la naissance d'une autre » [16]. Si l'œuvre de Shakespeare résonne au tournant des années 1950, plus que jamais au cours des trois derniers siècles, c'est parce que le monde contemporain est lui aussi traversé par la scission entre deux sociétés (capitaliste et socialiste) qui coexistent *au présent* et se livrent une lutte à mort.

Ces thèses puisent leurs racines dans l'interprétation jamesienne de *Moby Dick* : « Regardez, dit James à Leyda, ce que j'ai fait dans un ouvrage écrit pour le grand public. J'ai formulé une théorie des *personnages dans les grands romans de fiction*. Elle vient avant tout de Melville mais est enracinée dans Aristote et Hegel [17]. » Prenant

12. C. L. R. James, « Letters to literary critics », *loc. cit.*, lettre à Mayer Schapiro (9 mars 1953), p. 237-240.
13. C. L. R. James, « Shakespeare's *King Lear* », *loc. cit.*, p. 75.
14. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre non datée [1944], p. 155.
15. C. L. R. James, « Notes on Hamlet » [1953], *in The C. L.R. James Reader*, *op. cit.*, p. 244, 246.
16. C. L. R. James, *Special Delivery*, *op. cit.*, lettre du 18 octobre 1939 p. 62.
17. C. L. R. James, lettre à Jay Leyda (7 mars 1953), *op. cit.*, p. 231.

appui sur des remarques de Melville dans *Le Grand Escroc*, James affirme qu'il est extrêmement rare qu'un écrivain parvienne à créer un personnage original, « un type d'être humain qui n'a jamais existé auparavant dans le monde ». Un tel personnage n'est pas pour autant un pur produit de l'imagination. Chez les hommes qui l'entourent, l'écrivain identifie des propriétés nouvelles mais partiellement formées, « incomplètes » ; sur cette « base réaliste », il façonne un type d'être qui, si son pouvoir de création est assez grand, apparaîtra bientôt dans le monde[18]. Les grands personnages littéraires – le Hamlet de Shakespeare, le Don Quichotte de Cervantès, le Satan du *Paradis perdu* de Milton ou le Achab de Melville – ne peuvent cependant être créés que dans des circonstances historiques spécifiques. Si Shakespeare et Melville ont pu forger des personnages originaux (Hamlet et Achab), c'est parce qu'ils ont tous deux vécu à un moment de rupture entre « une époque qui se terminait et une autre qui était sur le point de commencer[19] ». Le temps de la grande littérature, annonciatrice du futur, est le temps de la tragédie.

Cette conception tragique allait nourrir la pensée jamesienne des rapports entre personnalité et histoire, comme en témoigne la deuxième édition des *Jacobins noirs* (1963). À cette occasion, James adjoignit au dernier chapitre sur « la guerre d'indépendance » six paragraphes introductifs qui constituent, dans les termes de David Scott, « une profonde méditation sur la tragédie[20] ». Ils débutent par ces mots : « Il est universellement admis que la chute de Toussaint, au cours de la guerre d'indépendance, son emprisonnement puis sa mort, que tout ceci fut en somme une tragédie. » Preuve « qu'il n'est point de déchirement de la personnalité [...] qui ne puisse se résoudre dans la quête de l'inaccessible », Toussaint voulut l'impossible : la liberté sans rupture avec la France, là où Dessalines allait accepter la première au détriment du progrès. L'erreur de Toussaint fut le produit d'un « défaut tragique » typique, nommé par Aristote *harmatia*, « un calcul totalement faux des éléments constitutifs de la situation ». Et James de conclure : « Shakespeare n'aurait su inventer

18. C. L. R. James, *Mariners, Renegades, and Castaways*, op. cit., p. 69.
19. C. L. R. James, *American Civilization*, *op. cit.*, p. 85.
20. David Scott, *Conscripts of Modernity. The Tragedy of Colonial Enlightenment*, Durham et Londres, Duke University Press, 2004, p. 11.

une personnification dramatique du destin telle que celui contre qui Toussaint lutta : Bonaparte en personne ! Et l'imagination la plus audacieuse n'eût point songé à faire entrer ce chœur : les anciens esclaves eux-mêmes, arbitres de leur propre destin[21]. »

La révolution hongroise ou l'autoémancipation en acte

Séparé par un océan de ses compagnons de lutte, James n'abandonna pas pour autant le travail révolutionnaire. En 1951, après la seconde rupture avec le Socialist Workers Party, les membres de la Johnson-Forest Tendency avaient fondé Correspondence, une organisation comptant à sa création une soixantaine de membres. Cette dernière ne porta jamais mieux son nom qu'après le départ en Angleterre de James qui, *via* des lettres et des rencontres ponctuelles en Europe, s'efforça d'imprimer sa marque sur les orientations du groupe. Officiellement nommé Correspondence Publishing Committee, il déployait une forte activité éditoriale, publiant des brochures ainsi qu'un journal éponyme, *Correspondence*, qui, entre octobre 1953 et avril 1955, parut sur une base bihebdomadaire.

Dans les pages de *Correspondence* se mêlent des récits à la première personne sur le travail dans les usines de Detroit, Ford en particulier, des reportages sur la classe ouvrière américaine, des critiques cinématographiques, des chroniques sportives et des bandes dessinées dépeignant le monde du travail et du chômage. Y sont aussi abordées les relations raciales et de genre. Le journal, dont le tirage pouvait s'élever à cinq mille exemplaires, réserve enfin une place de choix aux commentaires des lecteurs-ouvriers sollicités par les membres du groupe. Vecteur d'expression de la culture populaire, *Correspondence* explore le « tissu de la vie quotidienne », anticipant sur les préoccupations qui allaient être celles de la New Left à partir de la décennie suivante[22]. Célébrant l'autonomie ouvrière, les publications de *Correspondence* préfigurent également les recherches menées au début des années 1960 par Romano Alquati dans les usines Fiat de Turin et qui, témoignant de l'émergence de « nouvelles forces » (*forze nuove*)

21. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 283-285.
22. Voir Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 122-126.

ouvrières autonomes, allaient jouer un rôle capital dans la genèse de l'opéraïsme italien[23].

Au cours des années 1950, Correspondence se lia à Socialisme ou Barbarie, organisation fondée en 1948 en France par Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, bientôt rejoints par François Lyotard, et qui publia en 1950 une traduction de *The American Worker*. Comme le confiera Lefort, les membres de Correspondence « en étaient venus à des conclusions similaires aux nôtres sur l'URSS, la bureaucratie et les conditions d'une lutte autonome des exploités. Leur conception des résistances quotidiennes des ouvriers de l'industrie était particulièrement féconde[24] ». L'origine de cette collaboration remontait à 1947, année où Dunayevskaya et Boggs s'étaient rendues en France pour participer au Congrès de la IV[e] Internationale. Dans une lettre à James, la première avait rendu compte avec enthousiasme de sa rencontre avec Castoriadis : « Si nous rallions [Castoriadis] à notre cause, nous ne nous serons pas seulement affirmés comme une tendance internationale, nous aurons trouvé un collaborateur qui pourrait représenter quelque chose dans le futur développement du mouvement révolutionnaire, dans les faits et théoriquement. [...] C'est un jeune Grec (seulement vingt-cinq ans) qui maîtrise la dialectique ; il traduit actuellement la *Logique* de Hegel en français[25]. »

Selon Castoriadis, les deux organisations s'accordaient sur l'idée que la nationalisation de la production en URSS « n'avait rien à voir avec le socialisme » : « Nous regardions exactement dans la même direction, vers ce qui nous semblait être la chose la plus importante : l'autoactivité de la classe ouvrière. » De manière plus critique, Castoriadis a raconté que James et Boggs tâchaient obstinément de le convaincre que les « relations socialistes [étaient] déjà en formation *à l'intérieur de* la société capitaliste » et que lui et Lefort auraient dû baptiser leur organisation non Socialisme *ou* Barbarie, mais Socialisme *et* Barbarie. Enfin, Castoriadis ne se privait pas de pointer du doigt les faiblesses de la thèse du capitalisme d'État. Elles s'expliquaient par la volonté de la Johnson-Forest Tendency de s'en tenir scrupuleusement aux « lois »

---

23. Voir Nicolas Pizzolato, « Transnational radicals. Labour dissent and political activism in Detroit and Turin (1950-1970) », *International Review of Social History*, vol. 56, n° 1, p. 1-30.

24. « An Interview with Claude Lefort », *Telos*, n° 30, hiver 1976-1977, p. 177.

25. Lettre de Raya Dunayevskaya à C. L. R. James, 22 septembre 1947, *in* Selwyn R. Cudjoe et William E. Cain (dir.), *C. L. R. James. His Intellectual Legacies*, *op. cit.*, p. 299.

exposées dans *Le Capital*, alors que lui s'en était affranchi pour problématiser le « capitalisme bureaucratique totalitaire[26] ». La remise en cause du marxisme à laquelle il allait se livrer à partir des années 1960 signera la rupture de ses relations avec James. Dunayevskaya, quant à elle, ne cessera de le critiquer, ainsi qu'en témoigne son article de 1969, « A Footnote on the Detractors of Lenin[27] ».

Mais, à cette date, cela faisait longtemps que Dunayevskaya elle-même s'était affranchie de la tutelle que James tâchait d'exercer à distance. Désireuse de donner une orientation davantage « politique » à Correspondence, et soutenant que la rupture avec la conception du parti d'avant-garde ne rendait pas moins vitales les tâches d'organisation et de recrutement, Dunayevska avait réuni autour d'elle un groupe de militants qui fit scission en mars 1945. Elle fonda alors l'organisation News and Letters et défendit un « humanisme marxiste », appellation que James allait juger superfétatoire pour la simple raison que la notion d'« humanisme » était selon lui déjà incluse dans celle de « marxisme ». Cette scission fut un coup terrible pour James et ceux et celles qui lui restaient fidèles, dont Grace Lee et son mari James Boggs, militant africain-américain qui devint le rédacteur en chef de *Correspondence*.

Un événement redonnera cependant un formidable coup de fouet à Correspondence : l'insurrection de Budapest en 1956. Dans la résistance héroïque du peuple hongrois à l'oppression communiste à travers la démultiplication spontanée de conseils ouvriers-révolutionnaires auto-organisés « par le bas », James perçut la réalisation concrète des idées qu'il défendait depuis une décennie. La révolution hongroise constitue le cœur de l'essai-manifeste *Facing Reality* (1958) – aujourd'hui considéré comme le texte de James le plus proche de l'anarchisme –, écrit en collaboration avec Boggs et cosigné par Pierre Chaulieu, *alias* Cornelius Castoriadis. La révolution hongroise détruisit « une fois pour toutes la légende selon laquelle la classe ouvrière ne peut agir avec succès sinon sous la direction d'un parti politique[28] ». Loin d'avoir été un « accident historique »

---

26. Cornelius Castoriadis, « C. L. R. James and the fate of Marxism », *in ibid.*, p. 282, 286.

27. Voir Raya Dunayevskaya, « A footnote on the detractors of Lenin », *News and Letters*, 1969.

28. C. L. R. James, Grace Lee Boggs et Cornelius Castoriadis, *Facing Reality* [1958], Detroit, Bewick, 1974, p. 10.

propre aux conditions « arriérées » d'un pays satellite de l'Union soviétique, elle signa l'explosion locale – preuve que la « révolution socialiste est une révolution nationale » – d'un mouvement de fond qui germait dans le monde entier : aux États-Unis, en Russie, où les ouvriers s'étaient eux-mêmes « déstalinisés », en Grande-Bretagne avec le Shop Steward Movement (mouvement des délégués syndicaux), ou encore en France[29].

L'(auto-)mouvement des masses ouvrières est selon James la réponse révolutionnaire à la « banqueroute de la société officielle », non plus seulement sa décadence, mais sa fin : « La société officielle n'est pas en déclin. Comme la civilisation, comme la culture, comme la raison, comme la morale, elle est déjà morte. » Le discours jamesien-spenglérien du déclin se nourrit à présent d'un discours de la « fin du monde » né avec la guerre froide : « Jamais auparavant dans l'histoire humaine le monde n'a connu une telle peur élémentaire de la destruction physique totale, la sauvagerie et la brutalité des passions [...], la conscience de profondeurs primitives juste en dessous du vernis de la science et de la civilisation. » Dans la mesure où « la civilisation moderne est une unité », personne, nulle part, ne saurait échapper à cette autodestruction qui, menaçant les corps, s'est d'ores et déjà attaquée aux esprits : « La conscience que nous avons de nous-mêmes en tant qu'êtres humains civilisés a été rongée » ; les « hommes d'aujourd'hui » sont « pires que des sauvages »[30].

Ainsi assiste-t-on selon James à la « fin d'une philosophie », la philosophie du rationalisme, dont les promesses de « libération de l'humanité » se sont renversées en leur contraire. James le répète : « La philosophie doit devenir prolétarienne. » Il faut (ré)inventer « le léninisme d'aujourd'hui » : « Le socialisme n'est rien d'autre que l'auto-organisation du prolétariat portée à son ultime limite. » James poursuit son travail de sape du partage arriération/avant-garde : « À chaque fois, ce sont les éléments les plus exploités, les plus "arriérés", les plus humbles, qui ont été les plus audacieux, les plus créatifs, ceux qui ont porté le mouvement en avant[31]. » Plus encore qu'à l'époque de Lénine, la presse marxiste est destinée à jouer un rôle capital ; mais ce rôle ne sera révolutionnaire qu'à condition, comme le disait

29. *Ibid.*, p. 20-41.
30. *Ibid.*, p. 42, 47-48, 57.
31. *Ibid.*, p. 67-68, 90, 93.

déjà Trotski, de ne pas se limiter à « parler pour les ouvriers », mais de comprendre comme « les ouvriers vivent, combattent, se heurtent à la police ou boivent du whisky » : la tâche première d'un journal révolutionnaire est « d'encourager les ouvriers à parler pour eux-mêmes »[32]. La révolution hongroise n'en fut pas moins, selon James, la négation définitive du trotskisme, lequel avait trouvé à cette occasion un nouvel allié en la personne de Sartre, qui avait publié dans *Les Temps modernes* un volumineux dossier sur la Hongrie. Dans une lettre de février 1957, James avait eu ces mots qui n'auraient pas manqué d'étonner le principal intéressé : « Sartre est un trotskiste achevé. Il n'a aucune idée d'un conflit organique entre le prolétariat et la bureaucratie russes[33]. » C'est pourquoi il est resté aveugle à ce qui reste la principale leçon de la révolution hongroise : la réémergence des conseils ouvriers, autrement dit la résurrection des forces autoémancipatrices du prolétariat.

Dans *Facing Reality*, James se livre à une condamnation sans appel des intellectuels, séparés par un « gouffre » de la classe ouvrière. En 1961, il écrit un essai, *Marxism and the Intellectuals*, discussion critique de deux ouvrages d'un des futurs pères des *cultural studies*, Raymond Williams, *Culture and Society* et *The Long Revolution*. Williams y est présenté comme « l'écrivain le plus remarquable que l'Angleterre ait produit depuis dix ans, peut-être vingt », car il a montré que la seule signification du mot « culture » aujourd'hui est « *un mode de vie total du peuple entier* ». Il est cependant dépourvu de toute « conception de la créativité spontanée de la classe ouvrière (et de toutes les autres classes progressistes) ». C'est un « intellectuel non marxiste » typique, « incapable de comprendre cette soudaine explosion d'idées et d'actions indépendantes », effrayé à l'idée que le problème de la production capitaliste ne puisse être résolu que par les ouvriers eux-mêmes, ceci de manière différenciée selon le passé de chaque pays, en sorte que l'action des masses ouvrières est toujours aussi une « régénération nationale »[34].

Marxism and the Intellectuals fut publié sous forme de brochure en 1962 par une nouvelle organisation : Facing Reality. Au début

32. Léon Trotski, cité in *ibid.*, p. 161-162.

33. C. L. R. James, « Letters on politics », *in The C. L. R. James's Reader*, *op. cit.*, lettre du 10 février 1957, p. 267-268.

34. C. L. R. James, « Marxism and the intellectuals » [1962], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 114., 117, 120, 127.

de l'année, James Boggs et Grace Lee, qui remettaient en question la thèse que l'impulsion révolutionnaire viendrait de la classe ouvrière au sens propre, avaient formé une opposition à James et rallié des « johnsoniens » de la première heure tels que Lyman et Freddy Paine – James Boggs explicite les raisons de cette rupture dans *The American Revolution : Pages From a Negro Worker's Notebook* (1963). Cette fois-ci, ce furent James et ses alliés (Glaberman, Selma James, Gorman, Rawick) qui durent quitter l'organisation pour en former une autre, Facing Reality. Au cours des années suivantes, cette dernière publiera un journal, *Speak Out*, et continuera d'éditer des brochures, dont *Negro American Takes The Lead : A Statement on the Crisis of American Civilization* (1964), signé collectivement par le Facing Reality Publishing Commitee.

Produit de deux scissions consécutives et se préoccupant peu d'attirer de nouveaux membres, Facing Reality était à bien des égards une micro-organisation. Sur le plan politique, les années 1950 furent marquées pour James par un isolement croissant. Cette solitude fut aussi plus intime, comme en témoignent ses efforts pour maintenir les liens avec son fils, Nobbie, à l'intention duquel il écrivit entre 1953 et 1957 des petits récits de fiction[35], dont la majeure partie narrent les aventures de deux garçons, Bad Boo Boo Loo et Good Boongko et qui introduisent d'autres personnages, dont Nobbie lui-même… et un certain Moby Dick. Ces récits ont aussi une dimension allégorique. Dans l'un d'entre eux, Bad Boo Boo Loo apprend à lire afin de pouvoir participer à un concours où les participants doivent raconter des « histoires sur les luttes d'indépendance » : à travers cet apprentissage, il gagne « sa propre indépendance »[36].

Chaque cuisinier peut gouverner

Le douloureux « exil » de James en Angleterre fut aussi la source d'une émancipation intellectuelle en vertu de laquelle son marxisme,

35. C. L. R. James, *The Nobbie Stories for Children and Adults* (dir. Constance Webb). Lincoln, University of Nebraska Press, 2006.

36. C. L. R. James, cité par Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 121.

sans nullement se voir tempéré, en vint à se nourrir de traditions théoriques et politiques diverses.

En 1956, après la scission avec Dunayevskaya, Correspondence publia un essai de James sur la démocratie athénienne, *Every Cook can Govern* (*Chaque cuisinier peut gouverner*) titre qui emprunte à une formule apocryphe de Lénine. La cité-État grecque telle qu'elle s'est développée à partir du v^e^ siècle avant notre ère et après des « générations de luttes », représente pour James un modèle inégalé de « démocratie directe ». À Athènes, où fleurit « la plus grande civilisation que le monde ait connue », la distribution des tâches d'administration reposait sur le seul principe du « tirage au sort » : « Les termes "*isonomia*", qui signifiait "égalité" [de droit], et "démocratie" étaient utilisés indistinctement. » Les Grecs, qui avaient par le passé expérimenté la démocratie représentative, refusaient de faire du gouvernement une affaire réservée à des experts : « Nous voyons l'extraordinaire confiance que ces gens avaient dans la capacité de l'homme ordinaire, de l'épicier, du fabricant de bougies, du charpentier, du matelot et du tailleur. » Déjà les intellectuels s'opposaient à cette forme de gouvernement ; comme Platon, qui pourtant « devait tout à la démocratie » : « *La République* est sa description d'une société idéale pour remplacer la démocratie, c'est un parfait exemple d'État totalitaire, gouverné par une élite. » À la décharge de Platon, il en vint finalement, à la différence des intellectuels contemporains, à « la conclusion que la démocratie radicale était la meilleure forme de gouvernement pour Athènes »[37].

L'attention portée par James à la démocratie athénienne était intimement liée à ses réflexions sur la tragédie grecque, qu'il nomma alors le « drame démocratique ». Même lorsque des juges firent leur apparition dans les compétitions théâtrales, ce n'étaient pas comme aujourd'hui des « professeurs, écrivains à succès et critiques », mais là encore des citoyens tirés au sort, très sensibles à « l'opinion populaire ». C'est un « parfait exemple » de la conviction qu'avaient les Grecs que n'importe quel homme pouvait représenter le « corps entier des citoyens »[38]. Que la démocratie athénienne ait reposé sur l'esclavage n'en révèle-t-il cependant pas la limite, comme d'aucuns, « radicaux et révolutionnaires » compris, le soutiennent ? Selon James, ceux « qui

37. C. L. R. James, *Every Cook can Govern*, *op. cit.*, p. 136-138,140, 150.
38. *Ibid.*, p. 140-141.

sont enclins à attaquer la démocratie grecque à cause de l'esclavage ne s'intéressent pas tant à défendre les esclaves qu'à attaquer la démocratie ». L'esclavage n'occupa longtemps qu'un rôle marginal à Athènes, où il y avait majoritairement des esclaves domestiques, vivant une vie similaire à celle des citoyens : « Platon haïssait tellement la démocratie qu'il se plaignait que même les chevaux et les ânes se promènent comme s'ils étaient eux aussi doués de liberté. » Citant Engels, James affirme que c'est l'extension de la pratique de l'esclavage qui signa le « déclin de la grande démocratie grecque », mais même alors, le code de l'esclavage était « l'un des plus éclairés que le monde ait connus ». Quant aux femmes, elles étaient privées du droit de voter, mais, dit James sans plus de précisions, « nous pensons que bientôt le monde aura une vision plus objective de la manière dont les femmes vivaient dans la démocratie grecque »[39].

James en appelle à se débarrasser de l'idée qu'il y avait quelque chose de « primitif » dans la démocratie grecque. Les Athéniens eux-mêmes auraient considéré comme « barbares » les formes contemporaines de gouvernement. À Athènes furent posés les « fondements de la civilisation d'Europe de l'Ouest » ; en combattant les armées de « la monarchie orientale despotique de Perse », la « barbarie orientale », avance James dans un accès d'eurocentrisme s'exprimant ici sans fard, les Grecs ont gagné « quelques-unes des plus grandes batailles qui ont été menées pour la défense de la civilisation occidentale ». Le futur de l'humanité dans la société socialiste était le *présent* du citoyen d'Athènes, où existait « un parfait équilibre, instinctif et inconscient, entre l'individu et la cité-État » : « C'est à l'époque où chaque citoyen pouvait gouverner [...] que la cité produisit l'ensemble le plus varié, le plus complet et le plus remarquable de génies que le monde ait connus. » Et tout cela se passait à une période où la population entière d'Athènes aurait pu être rassemblée « sur une douzaine de terrains de football anglais »[40].

Cette communauté-miniature qu'était la cité-État grecque constitue un laboratoire de la démocratie radicale ; c'est une véritable « leçon [...] pour nous aujourd'hui ». Rejetant l'idée selon laquelle la démocratie directe ne pouvait fonctionner que pour des communautés politiques de taille réduite, James soutient inversement que plus

39. *Ibid.*, p. 141-143.
40. *Ibid.*, p. 138, 143-145.

la communauté est étendue, plus il devient impératif pour elle de « se gouverner elle-même ». Ce branchement entre un passé et un présent séparés par plus de deux millénaires était inimaginable au début du XX^e siècle quand « le gouvernement représentatif et la démocratie semblaient établis pour toujours » – ce qui prouve encore une fois que l'histoire n'est pas « un ensemble de faits » mais « une chose vivante », en mouvement, au sein de laquelle s'établissent des relations entre et au-delà des époques[41]. La conception jamesienne de l'autoémancipation se veut un retour aux origines de la civilisation occidentale, un *recommencement* dans la différence, car il ne s'agit nullement de « copier » les Grecs.

C'est également à la lumière de l'historiographie de la Révolution française que James approfondit ses thèses sur l'autoactivité des masses. Si le travail de Guérin l'avait déjà incité à s'engager dans cette voie, il remonta plus loin et localisa l'origine de cette conception « autonomiste » dans l'œuvre de Jules Michelet. C'est ce dont témoigne la bibliographie adjointe à la deuxième édition des *Jacobins noirs*. Bien que Michelet « ne traite guère de la question coloniale », certaines pages de son *Histoire de la Révolution française* constituent selon James « la meilleure introduction possible à la compréhension de ce qui s'est vraiment passé à Saint-Domingue »[42]. Chez Michelet, James puise des formulations qui résument à merveille ses propres thèses sur le rôle des masses dans les processus révolutionnaires : « Une autre chose que cette histoire mettra en grande lumière, [...] c'est que le peuple vaut généralement beaucoup mieux que ses meneurs. Plus j'ai creusé, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. J'ai vu aussi que ces parleurs brillants, puissants qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. [...] L'acteur principal est le peuple. Pour [...] le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles, jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire[43]. »

James se réfère à d'autres figures de « l'école française d'histoire de la Révolution française », « pointe de la pensée historique de

41. *Ibid.*, p. 137, 148.

42. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, « Bibliographie établie par C. L. R. James » [1963], p. 392.

43. Jules Michelet, cité *in* C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 105-106.

la civilisation occidentale » : Alphonse Aulard, Jean Jaurès, Albert Mathiez, et surtout « Georges Lefebvre, qui représente le couronnement de cette œuvre d'ensemble de plus d'un siècle »[44]. James renvoie à *La Révolution française* de Lefebvre, historien marxiste pionnier de l'« histoire par le bas », ainsi qu'au texte de ses conférences à la Sorbonne, qu'il s'était procuré sous format polycopié à Paris en 1956[45]. Dans la deuxième édition des *Jacobins noirs*, il en cite de longs extraits en notes de bas de page. Pour lui, il ne fait pas de doute que Lefebvre était conscient de l'indépendance des masses révolutionnaires vis-à-vis de leurs (prétendus) leaders : « On a tort d'attacher trop d'importance à l'opinion que pouvaient avoir les Girondins ou Robespierre sur ce qu'il fallait faire. [...] Il faut se pencher sur les chefs obscurs et sur les gens du peuple qui les écoutaient dans les boutiques, les petits ateliers et les rues sombres du vieux Paris[46]. » Lefebvre pointait du doigt l'autoritarisme des Jacobins, ces « despotes éclairés » qui « voulaient agir avec le peuple, et pour lui, mais prétendaient le conduire » ; à l'inverse, les sans-culottes étaient « des démocrates extrêmes. Ils voulaient le gouvernement direct du peuple par le peuple »[47] – ce qui allait plus tard faire dire à James que l'autoritarisme dont on accuse si facilement les dirigeants noirs comme s'il s'agissait d'une tare culturelle ou même raciale est de fait un invariant des processus révolutionnaires[48].

Les années 1950 furent aussi pour James celles de la découverte de grandes figures (non marxistes) de la pensée politique d'après guerre, dont Hannah Arendt. James inclut *Les Origines du totalitarisme* dans la liste de « livres à lire » adjointe à la publication d'une série de conférences données en 1960 et réunies sous le titre *Modern Politics* : « Hannah Arendt ne comprend pas le fondement économique de la société. Mais en termes de connaissance et de pénétration des monstres totalitaires *et de leurs relations à la société moderne*, son livre est incontestablement le meilleur à avoir paru dans le monde de l'après-guerre[49]. » Les conférences en question constituent un tableau

44. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, « Bibliographie établie par C. L. R. James », p. 391-392.
45. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins », *loc. cit.*, p. 104.
46. George Lefebvre, cité *in* C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 325, note 36.
47. George Lefebvre, cité *in ibid.*, p. 271, note 6.
48. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins », *loc. cit.*, p. 104.
49. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 155.

d'ensemble de la pensée politique de James telle qu'elle avait mûri depuis les années 1930. Il y retrace à grands traits une histoire politico-philosophique, débutant comme il se doit par « ce que nous devons à la Grèce ». Si ces conférences sont néanmoins bien plus qu'une simple récapitulation des thèses de James, c'est parce que ce dernier – et c'est là un autre point de convergence avec le marxisme occidental – y réinvestit plus que jamais auparavant les œuvres d'auteurs classiques de la tradition occidentale, au premier rang desquels Rousseau.

Pourquoi Rousseau ? Parce que James perçoit dans *Le Contrat social* la charge inaugurale, dont il avait auparavant situé l'origine dans la philosophie hégélienne, contre le rationalisme triomphant du XVIII^e siècle, l'âge des Lumières, l'« âge de la raison » : « Voltaire, Diderot, d'Alembert, Grimm pensaient que si vous vous débarrassiez des superstitions, de la corruption et de tous les privilèges » et « leur substituiez la raison », alors « la société harmonieuse, la société progressiste et une société de raisonnable égalité pourront être établies ». Ami des Encyclopédistes, Rousseau « ouvrit le feu » contre eux : « Vous et votre âge de la raison ne vaudront pas mieux que tout ce qui se passe, ce désordre », cet « infâme » que Voltaire enjoignait d'écraser. Ses idées sur le « bon sauvage » ne servaient qu'un but : la critique radicale de la société du XVIII^e siècle. Kant hérita de Rousseau et « attaqua les idées des hommes de la Raison » ; la crise s'approfondit chez Hegel et dans l'économie politique, chez Ricardo et Sismondi, avant de trouver la voie de sa résolution dans le marxisme, seule et unique alternative à la philosophie du rationalisme[50].

Pour Rousseau, le gouvernement représentatif auquel aspiraient les hommes de la Raison était une « farce absolue ». À l'instar de tout parti, il devait inévitablement finir par tromper le peuple. Rousseau lui opposait le concept de « volonté générale » – qui est davantage selon James l'énoncé d'un problème que sa solution – qui ne doit pas être confondue avec le pouvoir de la majorité, car « si une minorité a simplement à obéir à la majorité, c'est la tyrannie » ; là où la majorité ne fait régner l'ordre que parce que la police est à son service, « il n'y a pas de démocratie, pas de liberté ». Mais si la majorité, fût-elle incarnée par *un seul homme*, exprime la volonté générale, alors la minorité « doit obéir », car elle ne fait qu'obéir à elle-même : « Rousseau n'est pas un penseur totalitaire ; c'est un penseur révolutionnaire,

50. *Ibid.*, p. 31-32, 39, 56.

l'un des plus grands[51]. » Comme l'affirme James dans une conférence sur « l'idée de volonté générale », que Rousseau ait pu affirmer qu'un dictateur serait nécessaire n'était pas la négation de l'idée de la souveraineté absolue du peuple, mais son expression paradoxale ; et c'est parce qu'il avait écrit noir sur blanc que le peuple était souverain qu'il fut le principal inspirateur des masses parisiennes qui « portèrent la Révolution aussi loin qu'elles le pouvaient, en détruisant la société féodale (la bourgeoisie ne pouvait pas le faire) avec la conviction qu'elles mettaient en œuvre la doctrine de Rousseau »[52].

Rousseau était en quête d'« une forme d'organisation politique où l'individu se sentirait en relation avec le gouvernement de la même manière que le citoyen grec se sentait en relation avec la cité-État », une communauté dans laquelle l'individu ne pourrait concevoir « son individualité indépendamment de la *polis*, la cité-État » – qui était tout autre chose qu'un État national. L'archétype de la cité-État est omniprésent dans *Modern Politics*, James évoquant avec admiration les cités-États du Moyen Âge d'Italie et des Flandres[53]. Il n'est au fond guère étonnant que la démocratie grecque ait constitué un modèle pour Rousseau car ce dernier, comme James allait à maintes reprises le souligner, était originaire de Genève, « la chose en Europe la plus proche structurellement des cités-États grecques[54] ».

Les conférences dont est issu *Modern Politics* furent prononcées non en Angleterre, mais à Trinidad, dans la période de l'accession à l'indépendance. Synthèse de plus de deux mille ans d'histoire et de pensée occidentales, aboutissant à l'idée de « l'unité naturelle de l'Europe », ces conférences n'abordent qu'incidemment la situation du monde non européen. James se contente de « quelques remarques » sur « l'indépendance coloniale », pour soutenir qu'elle n'est rien d'autre qu'un effet de « l'effondrement de la société capitaliste » – bien que « la fin du colonialisme » fournisse en retour des « munitions » contre l'impérialisme. Il réitère la thèse de la nécessaire antécédence de la révolution en Occident : « Il n'y a aucun doute à ce

51. *Ibid.*, p. 33-34, 104-105.

52. C. L. R. James, « Rousseau and the idea of general will » [1966-1967], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 115.

53. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 21, 23-26, 104.

54. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples » [1964], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 144 ; voir également C. L. R. James, « Rousseau and the idea of general will », *loc. cit.*, p. 105.

sujet : l'opposition fondamentale à l'impérialisme doit venir du prolétariat des pays avancés[55]. » Reproduisant le panthéon des grandes figures de l'histoire intellectuelle et politique occidentale (de Platon à Lénine en passant par saint Paul et Hegel), James ne dit mot des « grands hommes » des luttes anticoloniales-panafricaines – le nom de Toussaint Louverture n'est pas cité une seule fois – ni même de ceux, comme l'Abbé Raynal, qui, depuis le Vieux Continent, prirent fait et cause pour les peuples de couleur. Au moment même où se profilent les indépendances pour lesquelles il avait tant lutté, James semble donc de prime abord ne proposer d'autre modèle aux (ex-) colonisés, en particulier aux Antillais auxquels ils s'adressent, que celui de la civilisation occidentale.

Mais, dans *Modern Politics* comme souvent dans les écrits « eurocentrés » de James, la question coloniale est introduite de manière détournée. C'est le cas dès la première conférence, où James évoque saint Jean comme un philosophe de la stature de Platon et Aristote, mais aussi comme « un sujet colonial » : « C'était un Juif dont le pays était dirigé par les Romains ; et il était anti-impérialiste et anticolonialiste. Si vous voulez lire sur l'anti-impérialisme et l'anticolonialisme, prenez la Bible et lisez le dernier Livre, la Révélation de saint Jean. » Saint Jean prédisait la destruction de cette nouvelle Babylone qu'était Rome, centre « du plus grand empire » que le monde ait alors connu. L'apocalypse devait être le prélude à la naissance d'un « monde nouveau » où « tout le monde serait heureux »[56]. Sans le dire explicitement, James indique le rôle que sont appelés à jouer les peuples non européens non seulement dans la destruction des empires, mais aussi dans la régénération d'une civilisation qui, comme la Rome antique, a connu le déclin puis la chute.

55. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 95-97.
56. *Ibid.*, p. 21-23.

9

En route vers l'indépendance

Le Ghana à l'avant-garde de la révolution mondiale

De retour en Angleterre, James ne perdit pas de vue les luttes noires américaines. En mars 1957, il passa un après-midi en compagnie de Martin Luther King et de sa femme, Coretta Scott King, alors en transit à Londres. Il lui écrivit peu après, lui disant avoir envoyé une copie des *Jacobins noirs* à Louis et Lucille Armstrong qui devaient ensuite la lui transmettre[1]. Dans une lettre à ses associés, James fait l'éloge de la campagne de boycott des bus de Montgomery (1955-1956) qui a selon lui révélé le pouvoir « immense » et « toujours insoupçonné » des « mouvements de masse »[2]. Dans *Facing Reality*, il lie désormais étroitement la question noire à la critique du parti d'avant-garde : « Les Noirs américains n'ont pas attendu le Parti d'avant-garde pour organiser un corps de révolutionnaires qualifiés » ; suivant « leur propre chemin », ils se sont établis, sur les plans « intellectuel (par exemple, l'étude de l'histoire noire) » et « pratique » en « authentique avant-poste de la nouvelle société »[3].

1. Lettre de C. L. R. James à Martin Luther King, Jr., 5 avril 1957, *in The Papers of Martin Luther King, Jr. Volume IV : Symbol of the Movement, January 1957-December 1958* (dir. Clayborne Carson, Susan Carson, Adrienne Clay, Virginia Shadron et Kieran Taylor), Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 2000, p. 149-150.

2. Lettre de C. L. R. James à Martin et Jessie Glaberman, cité *in ibid.*, p. 150.

3. C. L. R. James, Grace Lee Boggs et Cornelius Castoriadis, *Facing Reality*, *op. cit.*, p. 150.

Mais, de nouveau situé au cœur de l'Empire, James renoua avant tout avec le combat pour l'émancipation de l'Afrique. Peu de temps après son arrivée à Londres, il retrouva George Padmore et, avec ses camarades américains, s'intéressa au cas du Kénya au moment où la révolte des Mau-Mau (1952-1956) battait son plein. En 1954, Boggs, qui séjournait à Londres, fut étroitement impliquée dans la conception d'un ouvrage signé Mbiyu Koinange, *The People of Kenya Speak for Themselves* (1955). Exposant les efforts déployés par « les Africains du Kénya » pour créer « des écoles, des coopératives et leurs propres organisations politiques », le livre montre que la lutte de libération nationale est aussi une lutte pour « libérer de nouvelles formes d'organisation sociale ». Il ne peut y avoir de développement en Afrique sans « libération des énergies créatives et de l'auto-organisation du peuple africain »[4].

C'étaient alors le Ghana et son leader Kwame Nkrumah qui portaient le flambeau de l'émancipation africaine. Padmore et James étaient pour beaucoup dans la formation politique de Nkrumah. James s'était lié à lui dès le début des années 1940 aux États-Unis, alors qu'il étudiait en Pennsylvanie. Il « parlait beaucoup de l'impérialisme, du léninisme et de choses similaires », se souvient James, « mais n'y connaissait rien ». Lorsque Nkrumah avait entrepris de se rendre en Angleterre, James avait écrit à Padmore pour lui recommander ce « jeune Africain » : « Je dis qu'il n'était pas très brillant, mais qu'il était déterminé à chasser les impérialistes d'Afrique[5]. » Ce fut le début d'une fructueuse collaboration : « Un an plus tard, je lis une allocution de Nkrumah sur l'impérialisme qui était un chef-d'œuvre. En un an, il avait appris ce qui nous avait demandé des années d'apprentissage et d'élaboration. Mais il ne fit pas qu'apprendre. Il apporta à l'organisation de Padmore un grand nombre de connaissances propres et d'idées constructives[6]. »

Fin 1947, Nkrumah était retourné en Gold Coast, où il avait ensuite mené la lutte d'indépendance. Padmore, son représentant à Londres, et à bien des égards encore son mentor, lui avait rendu visite en 1951 avant de publier *The Gold Coast Revolution* (1953), une histoire du

4. *Ibid.*, p. 173-174.
5. C. L. R. James, « The rise and fall of Nkrumah » [1966], *in The C. L. R. James's Reader*, *op. cit.*, p. 355.
6. *Ibid.*

nationalisme ghanéen. En 1957, Padmore fut invité au Ghana pour la célébration de l'indépendance. Il y resta jusqu'en 1959, année de son décès à Londres. Percevant les immenses dilemmes de la situation postcoloniale, lui qui avait jusqu'alors prôné un socialisme démocratique pour l'Afrique, avait confié à Richard Wright : « Seul le stalinisme peut mettre fin à ce désordre [le tribalisme] et libérer ces gens. Après cela viendra le temps de la déstalinisation et de la démocratie[7]. » Wright lui aussi avait visité la Gold Coast en 1953, y collectant le matériel pour son ouvrage *Black Power* (1954). Au nombre des grandes figures de la diaspora africaine qui allait voir dans le Ghana une nouvelle terre de liberté, il faut aussi compter W. E. B. Du Bois, qui s'y installa en 1961 et y mourut deux ans plus tard.

James ne pouvait manquer cette occasion. En mars 1957, il fut lui aussi du voyage pour la fête de l'indépendance, puis joua à son tour le rôle de « conseiller du prince ». En discussion avec Nkrumah, il forma le projet d'un livre sur la lutte de libération nationale ghanéenne qu'il envisageait d'écrire avec Grace Lee Boggs. Cette dernière avait rencontré Nkrumah aux États-Unis et reçu de lui, des années auparavant, alors qu'il était revenu vivre en Gold Coast, une demande en mariage. Elle avait décliné, ne pouvant « [s']imaginer être active politiquement dans un pays dont elle ignorait l'histoire, la géographie et la culture[8] ». Les motivations de Nkrumah étaient du reste éminemment politiques ; il songeait aux origines sino-américaines de Boggs : « Si Grace s'était mariée avec moi, nous aurions changé l'Afrique[9]. » Boggs fit un séjour à Londres en 1957, mais elle y trouva James absorbé dans ses travaux sur la révolution hongroise et leur projet de collaboration fit long feu. Elle se montrera plus tard très sévère envers James dans son rôle auprès de Nkrumah : « Il n'avait pas la moindre idée de comment diriger un pays, pas la moindre idée de ce qu'était l'Afrique[10]. »

C'est donc seul que James poursuivit et acheva en 1958 la rédaction de *Nkrumah and the Ghana Revolution*, qui n'allait être publié

7. Lettre de George Padmore à Richard Wright, 29 janvier 1957, cité *in* Carol Polsgrove, *Ending British Rule in Africa*, *op. cit.*, p. 159.

8. Grace Lee Boggs, *Living for Change. An Autobiography*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 1998, p. 71.

9. Kwame Nkrumah, cité *in* Carol Polsgrove, *Ending British Rule in Africa*, *op. cit.*, p. 155.

10. Grace Lee Boggs, cité *in ibid.*, p. 157.

qu'en 1977. Après avoir dressé un portrait de la population ghanéenne en 1947 et exposé les fondements de « la révolution en théorie », James retrace les campagnes de *positive action*, inspirées de la doctrine gandhienne de la non-coopération, et la construction du Convention People's Party (CPP) jusqu'aux élections de 1951, où il devient le parti dirigeant de la « colonie autonome » de Gold Coast, ouvrant la voie à l'indépendance.

Revendiquant le droit des colonisés « de se gouverner et même de mal se gouverner », Nkrumah était rapidement devenu « le foyer d'une immense masse de besoins et d'aspirations ». Il se livra à un infatigable travail d'organisation : « C'était le cœur de la stratégie de Nkrumah : organiser, organiser, organiser. » Si James précise que le slogan « l'organisation est tout », qu'aimait à répéter Nkrumah, n'avait rien à voir avec le culte de l'organisation des partis staliniens, il n'en reste pas moins que ce parti de masse que se voulait être le CPP était bel et bien un parti d'avant-garde : à travers lui, les « efforts auparavant désordonnés » de la population acquirent « une forme concrète » et « la nation » devint « pleinement consciente d'elle-même »[11]. Nulle contradiction selon James avec les thèses qu'il défendait depuis le milieu des années 1940, car là où un essai comme *Facing Reality* analyse les « pays avancés », le livre sur Nkrumah traite du « problème des pays sous-développés ». Or, si dans les premiers le « parti traditionnel » apparaît « dépassé, et de fait, réactionnaire », il ne l'est pas (*encore*) dans les seconds[12].

James maintient donc une conception différentielle, à bien des égards eurocentriste, des luttes d'émancipation en fonction du stade de développement historique dont elles relèvent. Pour autant, il ne cesse en même temps de contester tout clivage binaire historiciste entre l'Occident et son « autre ». Car c'est bel et bien dans les masses ghanéennes que l'initiative révolutionnaire puise ses racines : « Dans toute grande révolution, c'est toujours le peuple qui dirige et, en cela, la révolution ghanéenne ne faisait pas exception » ; « le processus révolutionnaire est essentiellement le processus par lequel le peuple se trouve lui-même » ; le peuple, c'est-à-dire les « gens ordinaires », et non seulement les hommes, mais aussi les femmes, comme

11. *Ibid.*, p. 84-86, 117, 150.

12. C. L. R. James, *Party Politics in the West Indies*, San Juan, Vedic Enterprises, 1962, p. 14, 69.

en témoigne l'essentielle contribution, « par le bas » dit James, des « femmes des marchés » (*market women*) dans la mobilisation nationale. Certains ont dit que, pendant cette période, le peuple ghanéen était devenu « fou ». Ils ne se trompaient pas totalement, dit James, car il y avait bien quelque chose d'extravagant dans l'exigence d'autonomie immédiate du peuple ghanéen ; mais c'est précisément « ce qu'est la révolution : une folie raisonnable »[13].

Citant Michelet et Lefebvre, James soutient que c'est le peuple ghanéen qui a « modelé » Nkrumah, lui a « montré le chemin ». Doté qu'il était d'une « compréhension intuitive » des masses, Nkrumah lui-même ne l'ignorait pas : « Il ne laissa personne [...] oublier que le dernier mot revenait à ces gens[14]. » La construction du CPP fut une « croisade » impliquant la nation entière : « C'était de la politique dans le sens que la cité grecque donnait au mot. Elle embrassait l'homme tout entier et ce peuple, sous la direction de Nkrumah, enjamba les siècles[15]. » Nkrumah fut l'incarnation individuelle de la « volonté générale » des masses ghanéennes. Il retrouva la véritable signification du *leadership* qui avait été perverti par la bureaucratie stalinienne. Il était l'héritier en ligne directe de Lénine, à propos duquel, comme allait le dire ailleurs James, on commet une erreur fondamentale lorsqu'on prétend que « la théorie et la pratique du parti d'avant-garde » étaient sa « doctrine centrale » : « Ce n'est même pas une doctrine spécifique. [...] Des circonstances objectives l'ont forcé a adopter une certaine position[16]. »

Nkrumah a su montrer aux masses ghanéennes qu'elles constituaient « l'avant-garde d'un monde nouveau » : « Dès le départ, le Ghana prit place à l'avant-garde même du milieu du XX^e^ siècle ». Les termes du « mythe colonial » doivent être renversés : « L'histoire de la révolution ghanéenne est un tract pour le temps présent et non un épisode dans l'histoire de l'Afrique arriérée. [...] L'arriéré, le barbare, l'ignorant politique siégeaient au Bureau colonial et dans l'Administration coloniale. » Réitérant sa thèse de la « compensation

13. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 50, 100, 117, 130-131, 141.

14. *Ibid.*, p. 119, 149.

15. C. L. R. James, « Kwame Nkrumah. Founder of African emancipation » [1972], *in As the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 181.

16. C. L. R. James, « Lenin and the vanguard party » [1963], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 327-330.

historique », James avance que si le Ghana prérévolutionnaire était en effet arriéré, c'est « cette arriération elle-même [qui] mobilisa le peuple pour s'autopropulser en avant », fournissant une preuve irréfutable de l'inanité de l'idée, elle-même « arriérée », que les pays arriérés « doivent être portés en avant par étapes successives »[17].

La logique de la transition, au sens marxiste, se double ici d'une logique de la traduction. N'ignorant pas le ressentiment qu'ont fait naître chez les Africains les « siècles de domination occidentale », appuyée par un endoctrinement fondé sur « la science et l'histoire occidentales », James n'en insiste pas moins sur la formation occidentale de Nkrumah : « Il put diriger le peuple parce que son arbre généalogique ne se trouvait pas dans la flore africaine, mais qu'il était la fine fleur d'un tout autre jardin, celui des expériences politiques et des efforts théoriques de la civilisation occidentale. » C'est dans ce jardin qu'ont mûri les idées de Marx, Lénine et des autres révolutionnaires européens, réélaborées ensuite par « des personnes d'ascendance africaine, principalement en Europe de l'Ouest et en Amérique, afin d'être utilisées pour l'émancipation des peuples africains ». Dans la continuité de ses réflexions sur l'américanisation du bolchevisme, James thématise les phénomènes de traduction anticoloniale-nationale, et partant de régénération de la tradition révolutionnaire européenne : « Nkrumah ne créa pas. Il n'en avait pas besoin. Il prit tout ce qu'il avait absorbé durant ses années en Europe et en Amérique et le traduisit dans les termes de la Gold Coast et de la lutte pour la liberté en Afrique[18]. »

Cette pensée de la traduction est indissociablement une pensée du branchement des luttes révolutionnaires : « On ne peut pas ranger la lutte coloniale et la lutte métropolitaine dans des compartiments séparés[19]. » Fidèle à ses principes, James, dans une lettre de mars 1957, souligne que cette union a pour corollaire l'indépendance du combat anticolonial : « La révolution africaine (comme processus) ne doit plus être considérée comme un complément ou comme subordonnée à la révolution en Europe de l'Ouest[20]. » Mieux, elle est susceptible d'« inspirer les peuples des pays avancés », de « donner

17. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 47, 49, 61, 86, 121.
18. *Ibid.*, p. 57, 62, 112.
19. *Ibid.*, p. 63.
20. C. L. R. James, « Letters on politics », *loc. cit.*, lettre du 20 mars 1957, p. 269.

des idées » au prolétariat occidental : sa portée est d'emblée *mondiale*. Et James de conseiller à ceux qui se préoccupent tant « du futur d'un monde en déclin » de se tourner vers le Ghana, où se dessine le futur de la civilisation[21]. L'internationalisme africain, symbolisé par les efforts de Nkrumah en vue de la fondation des États-Unis d'Afrique constitue le modèle d'une alternative radicale à l'État national qui continue de régner en Occident[22]. « Une telle relation de réciprocité entre les pays avancés et sous-développés outrepasse la vaniteuse ossification de la mentalité officielle dont seule l'élimination permettra aux profonds courants endigués de s'écouler, *et de s'écouler dans les deux sens*[23]. »

Retour au pays natal

En 1958, James, accompagné de sa femme, Selma, foula le sol de Trinidad pour la première fois depuis plus d'un quart de siècle. Invité par le gouverneur général des Antilles britanniques à l'occasion de l'investiture du Parlement fédéral, il pensait n'y séjourner que quelques mois, mais il fut vite approché par des militants nationalistes, au premier rang desquels son « élève » Eric Williams, leader du People's National Movement (PNM) fondé deux ans plus tôt et qui allait conduire le pays vers l'indépendance.

Williams avait rejoint Trinidad en 1948 pour diriger la Commission caribéenne, créée en 1942 par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Il en avait démissionné en 1955, accusant la Commission d'être l'agent du colonialisme. Retournant à sa formation oxfordienne contre l'impérialisme britannique, il était devenu populaire grâce aux conférences qu'il donnait devant des milliers de personnes réunies dans un jardin public, connu à partir de cette date sous le nom de University of Woodford Square. Destinés aux masses antillaises, ces « exposés politiques » auraient pu, selon James, être adressés, « sans grand changement, aux étudiants de l'université américaine dans laquelle il était auparavant professeur », chose que ne

21. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 91.
22. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 95-97.
23. C. L. R. James, Grace Lee Boggs et Cornelius Castoriadis, *Facing Reality*, *op. cit.*, p. 82. Nous soulignons.

pouvaient comprendre les membres de l'administration coloniale, convaincus qu'ils étaient de « l'arriération de ces gens »[24].

Saisir la personnalité de Williams exigeait selon James d'en revenir à sa formation universitaire : « Quand il choisit l'histoire à Oxford, plutôt que le droit ou la médecine, il rompit [...] avec la mentalité colonialiste » ; car l'histoire est « la meilleure préparation à la politique, si c'est le bon type d'histoire ». Elle l'est d'autant plus quand on la chance, comme Williams en Angleterre, de côtoyer des hommes, comme James lui-même, engagés dans une lutte anti-impérialiste qui implique de réviser intégralement les « conceptions traditionnelles » : « Pour lui, l'histoire devint réelle et la politique concrète historique. » Dans *Capitalisme et esclavage*, Williams « projette l'histoire antillaise dans le puissant courant de l'histoire moderne et de la théorie politique dont elle était absente ». Ayant « absorbé la culture européenne par tous les pores », « enraciné dans la civilisation britannique », Williams est un « citoyen du monde hautement cultivé (dans le sens total, grec, du terme) ». Ce qui ne l'empêche pas d'être « avant tout un Antillais » et un nationaliste de longue date dont le développement des facultés intellectuelles semble avoir été destiné à « trouver son accomplissement dans les masses trinidadiennes »[25].

Peu après l'arrivée de James à Trinidad, Williams lui obtint un poste de secrétaire du West Indian Federal Labour Party. *De facto*, James devint l'un des principaux bras droits de Williams au sein du PNM. Au mois d'octobre 1950, il participa à la composition d'un document, « Perspectives of Our Party », qui imprima à la stratégie du PNM un virage populiste en appelant à « construire l'organisation de notre parti par le bas » et à « réorganiser notre système d'éducation de telle manière qu'à travers le parti, il pénètre les masses les plus profondes du peuple »[26]. Mais c'est avant tout à travers les pages du journal *The Nation*, dont il fut désigné rédacteur en chef, que James, avec le précieux concours de sa femme et d'une petite équipe éditoriale, tâchera d'apposer sa marque sur le mouvement d'émancipation nationale trinidadien.

---

24. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 121.
25. C. L. R. James, « A convention appraisal », *loc. cit.*, p. 332-335, 339, 349.
26. Eric Williams, « Perspective for our party », cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 153.

À l'instar de *Correspondence*, *The Nation* accordait une place centrale à la culture populaire. Dans un article consacré au carnaval, James, poursuivant ses réflexions sur la culture de masse, affirme que les « divertissements » sont devenus au XX^e siècle une « partie nécessaire de l'existence humaine ». Or le carnaval est un spectacle mis en œuvre « par toutes les sections de la population sans aucune inculcation venue d'en haut, sans aucun enseignement, sans aucune stimulation » extérieure. Il offre un cinglant démenti au préjugé de la paresse des peuples caribéens en rendant manifeste « l'énergie, la capacité d'auto-organisation indépendante » qu'ils sont capables de déployer. C'est une preuve de « l'autoactivité des masses », qui est ce à quoi on reconnaît « un grand mouvement national » [27]. Pour James, l'illustration la plus éclatante de la vitalité de la culture populaire trinidadienne est une tradition musicale, le calypso, telle qu'elle est incarnée par son « roi », le Mighty Sparrow (Slinger Francisco) : « C'est à tout point de vue un artiste réellement antillais. [...] Il est la preuve vivante qu'il y a une nation antillaise [28]. » Les paroles de ses chansons expriment les « humeurs » politiques de l'« homme ordinaire » : « Nous allons diriger Port of Spain – Plus de Yankees pour gâcher la fête. » James aurait aimé que soit confiée au Mighty Sparrow la tâche de composer l'hymne national de Trinidad et Tobago et c'est également un calypso, « The Birth of Ghana », signé Lord Kitchener, qui aurait été selon lui le plus adapté à la célébration de l'indépendance du Ghana : « Le calypso antillais, et non le jazz américain, est la musique populaire occidentale envers laquelle les Africains de l'Ouest ressentent le plus d'affinités [29]. »

Dans ces interventions, James s'efforce de « transposer les thèmes socialistes au sens large dans un idiome local [30] », autrement dit d'en opérer la traduction-nationalisation pour les masses antillaises. En cela, la perspective jamesienne s'inscrit dans la lignée des réflexions de Gramsci sur le « national-populaire » : pour « s'affranchir d'une existence subalterne », les Antillais « doivent d'abord développer un

27. C. L. R. James, « Carnival » [1959], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 285-288.

28. C. L. R. James, « The Mighty Sparrow », *in Party Politics in the West Indies*, *op. cit.*, p. 165.

29. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*. *op. cit.*, p. 110.

30. Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 154.

fort sentiment d'identité et de cohésion nationales »[31]. La formation de la conscience nationale-populaire s'offre pour James comme une précondition de la lutte pour le socialisme. Or, dans le contexte (post) colonial, il ne saurait y avoir de conscience nationale sans « libération à l'égard des entraves mentales et de la perspective bornée du colonialisme[32] », sans *décolonisation des esprits* : « Manifester pour l'indépendance est une bonne chose, mais penser indépendamment est bien mieux encore[33]. » Il s'agit dès lors de replacer-recentrer la Caraïbe dans l'histoire du monde et, inversement, selon une dialectique du national et de l'international, de (ré)incorporer cette même histoire dans la Caraïbe pour en faire un héritage national, comme le montre James à partir du cas de Lincoln[34].

Sans surprise, une place de choix était réservée au cricket dans *The Nation*. À son retour à Londres en 1953, et après quinze ans passés aux États-Unis sans avoir assisté à un match ni rien écrit sur le sujet, James avait repris ses fonctions de chroniqueur sportif pour le *Manchester Guardian* – ce qui avait fait dire à Padmore, dans une lettre à Wright, que cela allait lui permettre de sortir de la « tour d'ivoire » des divagations dialectiques dans laquelle il s'était enfermé[35]. Dans *The Nation*, James suivait les progrès de l'équipe des West Indies. À cette époque charnière, le cricket était au cœur des querelles politiques qui traversaient la société trinidadienne. En 1959, Learie Constantine et James s'opposaient dans les pages de *The Nation* à propos d'une tournée de l'équipe antillaise en Afrique du Sud. Au premier, qui soutenait qu'une telle participation aurait été synonyme de soutien au régime de l'Apartheid, James répondait : « Le choix de la non-participation est une erreur. En 1950, Nkrumah dénonça la Constitution de la Gold Coast comme une escroquerie et une hypocrisie, mais il entra en fonction sous celle-ci[36]. » L'année suivante, James s'engagea dans une campagne de militantisme journalistique, bientôt couronnée de succès. Il

---

31. Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 50.

32. C. L. R. James, « Twenty years after » [1962], *in Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 179-180.

33. C. L. R. James, « A convention appraisal », *op. cit.*, p. 328.

34. C. LR. James, « Abraham Lincoln. The 150th Anniversary of his Birth » [1959], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 281-285.

35. George Padmore, cité *in* Carol Polsgrove, *Ending British Rule in Africa*, *op. cit.*, p. 130.

36. C. L. R. James, « That Worrell Tour » [1959], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 89.

défendait la nomination de Frank Worell, un Noir, comme capitaine d'une équipe des West Indies qui avait toujours été menée par des capitaines blancs. Selon James, « mieux les Noirs jouaient » plus se propageait l'idée qu'ils étaient « de brillants joueurs, mais, c'est amusant n'est-ce pas, ils ne peuvent être responsables d'eux-mêmes, ils doivent toujours avoir un Blanc pour les mener »[37].

Néanmoins, les relations entre James et les cadres du PNM se grippèrent rapidement. Deux affaires menèrent à sa rupture avec les cercles du pouvoir. La première concerne la péninsule de Chaguaramas, qui abritait une base navale américaine : « Le chef politique du pays, écrivit James en 1963, fut inflexible dans son exigence de restitution. "Je briserai Chaguaramas ou [Chaguaramas] me brisera", proclama-t-il. [...] Les masses de Trinité-et-Tobago considéraient la restitution de la base comme l'étape première et nécessaire de leur quête d'une identité nationale[38]. » James crut sincèrement que la « volonté générale » du peuple trinidadien avait été incarnée par le PNM et Williams entre 1957 et 1960[39], mais il déchanta par la suite. En juin 1960, après que Williams avait déclaré que Trinidad se situait « à l'ouest » du rideau de fer, des négociations avaient débuté au terme desquelles les États-Unis conserveraient une large partie du territoire de Chaguaramas.

La seconde question brûlante était celle du devenir de la Fédération des Antilles britanniques fondée en 1958, dans le cadre impérial, grâce aux efforts d'hommes politiques caribéens, au premier rang desquels Norman Manley (Jamaïque) et Grantley Adams (La Barbade). James s'en était fait le fervent défenseur : « *La fédération est le moyen et le seul moyen par lequel les Antilles et la Guyane britannique peuvent accomplir la transition du colonialisme à l'indépendance nationale, créer le fondement d'une nouvelle nation et, en réorganisant le système économique et la vie nationale, nous donner notre place dans la communauté moderne des nations* » ; c'est la condition d'une rupture avec la « *mentalité* coloniale »[40]. Mais le projet de fédération allait rapidement

37. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 155 ; voir également C. L. R. James, « The Captain for Australia » [1960], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 101-102.

38. C. L. R. James, « De Toussaint Louverture à Fidel Castro », *loc. cit.*, p. 380-381.

39. C. L. R. James, « Rousseau and the idea of general will », *loc. cit.*, p. 112.

40. C. L. R. James, « Lecture on Federation (West Indies and British Guiana) » [1958], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 90, 95, 103.

s'éteindre, certains des partis au pouvoir dans la région redoutant de perdre leur souveraineté. Tel fut le cas du People's National Party en Jamaïque où, en septembre 1961, fut organisé un référendum ; le « non » l'ayant emporté, la Jamaïque quitta la fédération, qui fut dissoute l'année suivante.

Dès mars 1960, James avait écrit à Williams pour lui demander d'être relevé de ses fonctions : « Je suis une personne ayant des principes et des positions politiques déterminés. Je me suis complètement soumis au PNM. Je ne peux pas le faire plus longtemps[41]. » Au mois de juillet, il lui adressa une autre lettre, lui annonçant qu'il ne travaillerait plus pour *The Nation*[42]. Il put dès lors s'exprimer librement et entama au mois d'août la série de conférences qui donnera lieu à la publication de *Modern Politics*. Dans la préface de ce livre, il note que « quiconque, pour quelque raison que ce soit, met des barrières sur le chemin de la connaissance est par là même automatiquement coupable de réaction et d'hostilité envers le progrès humain[43] ». Il ne croyait pas si bien dire : Williams fit interdire le livre qui allait être conservé pendant des années dans un entrepôt soigneusement surveillé[44].

En 1962, James fit imprimer à titre privé un ouvrage, *Party Politics in the West Indies* dans lequel il expose ses deux principaux griefs envers le PNM. Le premier est l'absence d'un véritable travail d'organisation au sein du parti. Cette tâche repose entièrement sur les épaules de Williams. Or Williams « n'avait aucune expérience en matière d'organisation du parti[45] ». Le deuxième grief concerne les relations entre le PNM et *The Nation*. James dénonce le manque de moyens et de « soutien actif » de la part du parti, l'« indifférence » de ses membres envers un journal qui devrait être non seulement un organe « externe » de « formation du peuple », mais aussi un outil de développement « interne » du parti. Il considère plus généralement que l'activité éditoriale est centrale dans le processus de construction nationale : « L'indépendance sera une farce [...] si cette domination

41. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 159.

42. Voir C. L. R. James, lettre à Eric Williams, 14 juillet 1960, *in Party Politics in the West Indies*, *op. cit.*, p. 103-106.

43. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 15.

44. Voir Martin Glaberman, « Introduction » [1975], *in ibid.*, p. 13.

45. C. L. R. James, « A convention appraisal », *loc. cit.*, p. 347.

d'idées étrangères est appelée à se prolonger. L'indépendance doit signifier la production indépendante d'idées [...], leur impression et leur publication indépendantes[46]. »

James quitta sans fanfare Trinidad en 1962, à la veille de l'indépendance. L'histoire ne s'arrêta pourtant pas tout à fait là. Il y retourna trois ans plus tard pour couvrir la tournée antillaise de l'équipe de cricket d'Australie. Le gouvernement ayant à faire face à des mobilisations ouvrières dans l'industrie pétrolière, Williams craignit que la présence de James n'envenime la situation et ordonna son placement en maison d'arrêt, où il demeura six semaines. À sa sortie, James ne quitta pas Trinidad, mais se rapprocha de George Weekes, président du Oilfield Workers Trade Union, et Stephen Maharaj, ex-membre du Democratic Labour Party, avec lesquels il fonda le Workers and Farmers Party. Sur la base d'un programme construit autour de la critique et la vigilance à l'égard du gouvernement, la revendication des « droits démocratiques », ou encore la réconciliation entre les populations noires et indo-caribéennes, le parti présenta des candidats aux élections de 1966 avec l'espoir de concurrencer le PNM. Ce fut un échec cuisant : le parti ne recueillit qu'à peine 3 % des votes. Quelques semaines plus tard, James prit l'avion pour l'Angleterre[47].

Les dilemmes de l'émancipation en « pays arriéré »

À cette période, l'avenir de l'Afrique, qui restait la proie des appétits des puissances impérialistes, s'assombrit lui aussi. En 1960, James fit un second séjour au Ghana, où il constata « l'état de crise imminente du pays[48] ». Avec l'aval de Nkrumah, il fit un discours à Accra sur « l'impérialisme et les pays sous-développés : qui est arriéré ? ». Il y réitéra son soutien sans faille au leader ghanéen, dont il réinscrivit la trajectoire dans une généalogie marxiste : « Quand le temps viendra et que l'histoire du socialisme international et de la révolution pour renverser le capitalisme sera écrite, il y aura en tête de liste des noms comme Marx, il y aura des noms comme Engels, il y aura des noms comme Lénine. Mais une place devra être trouvée pour Nkrumah.

46. C. L. R. James, *Party Politics in the West Indies*, *op. cit.*, p. 28.
47. Voir Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 169-171.
48. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 8.

[...] [A]ujourd'hui, le centre de la lutte révolutionnaire mondiale est ici à Accra, au Ghana. » À la fin de son discours, néanmoins, James évoqua les menaces de corruption pesant sur le régime ghanéen ; si ces menaces étaient le fruit de la « situation historique particulière » où se trouvaient les pays africains et non d'une quelconque « nature de l'Africain », elles devaient tout de même être fermement combattues. Pour ce faire, il fallait que le parti (re)prenne le dessus sur le gouvernement et adopte résolument la voie du socialisme [49].

Nkrumah, qui s'était engagé à faire imprimer ce discours, faillit à sa promesse. Cela n'empêcha pas James, conscient des « énormes difficultés » auxquelles était confronté le pays, de continuer à le défendre alors que se multipliaient les critiques envers les « tendances antidémocratiques » d'un régime qui n'hésitait plus à réprimer les manifestations et à jeter en prison ses opposants. En 1962, après que Nkrumah avait adressé à tous les chefs de gouvernement caribéens une lettre les avertissant des dangers que ferait courir au monde noir dans son ensemble l'échec de la fédération antillaise, James lui écrivit pour témoigner de l'espoir qu'il continuait de placer en lui. Il louait son inflexible engagement pour l'émancipation de l'Afrique et le courage de ses positions en matière de « politique mondiale », de « politique de l'humanité dans le monde inhumain dans lequel nous vivons » [50].

L'année suivante, Nkrumah échappa à une tentative d'assassinat, la seconde. James lui écrivit à nouveau, mais à présent pour lui exprimer ses profondes craintes sur le fonctionnement du régime, à quoi Nkrumah se contenta de lui répondre que tout révolutionnaire doit s'attendre à ce que sa vie soit menacée. Le point de non-retour fut atteint à la fin de la même année avec l'éviction par Nkrumah du président de la Cour suprême du Ghana : « Cet acte, dit James, montra la dégénérescence non seulement du régime mais de la conception qu'avait Nkrumah du gouvernement. [...] Par ce seul acte, Nkrumah prépara la population du Ghana à la morale de la Mafia [51]. » Sur le moment, néanmoins, James tenta un dernier coup de dés : « *Il est bien possible que ce malheureux événement puisse être transformé en une étape positive de l'évolution du Ghana.* [...] S'il y a quoi que ce

49. C. L. R. James, « Government and party » [1960], *in ibid.*, p. 164, 177.
50. C. L. R. James, « 1962. Twenty years after », *loc. cit.*, p. 180.
51. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 10-11.

soit que vous pensez que je puisse faire, vous savez que je suis à votre service[52]. »

Nkrumah n'ayant pas daigné répondre, James se résolut à la rupture définitive d'une « collaboration de vingt ans ». Début 1964, il reproduisit cette dernière lettre en tête d'un article pour le *Trinidad Evening News* où il mettait l'accent sur les problèmes engendrés par les politiques d'occidentalisation effrénée menées par Nkrumah. Dans des pays héritant du colonialisme et où l'économie était contrôlée par le gouvernement, c'est-à-dire par l'élite occidentalisée, la course à l'occidentalisation s'apparentait au désir de pouvoir : « Il en résulte une lutte politique féroce. [...] Dans une telle société, la corruption en tout genre est inévitable. [...] Plus vous œuvrez à l'occidentalisation, à la modernisation, plus vous engendrez ces forces conflictuelles. » James ne prônait aucun retour en arrière mais en appelait à tracer une « voie » africaine, fruit de l'adaptation du « mode de vie africain et de la civilisation occidentale » : l'Afrique « chutera de précipice en précipice tant que les plans de développement économique ne seront pas intégrés à une conception de ce dont les masses du peuple africain ont besoin. C'est là où Nkrumah a échoué »[53].

En février 1966, le régime de Nkrumah fut renversé par un coup d'État, et son leader trouva refuge en Guinée auprès d'Ahmed Sékou Touré. James fit alors paraître dans le *Daily Mirror* de Port of Spain un essai sur « l'ascension et la chute de Nkrumah », dont l'erreur avait été de vouloir « *trop en faire, en particulier dans son désir de faire du Ghana un pays à économie avancée.* [...] *[E]n voulant bâtir une économie moderne et créer un sens de la nation, Nkrumah a scindé la nation dans des divisions bien plus insurmontables que l'ancien tribalisme* ». Né comme « parti des masses », le CPP était devenu « le parti de la nouvelle bureaucratie ». Pas plus que ses adversaires qui en appelaient à la « démocratie », Nkrumah, qui méprisait l'« opposition parlementaire » comme un luxe de pays riches, n'avait compris que la véritable « démocratie n'est pas une question de droits de l'opposition, mais doit impliquer la population d'une manière ou d'une autre »[54]. Aux yeux de James, Nkrumah avait commis une faute

52. C. L. R. James, lettre à Kwame Nkrumah, 14 décembre 1963, *in* « Slippery Descent » [1964], in *ibid.*, p. 181.

53. C. L. R. James, « Slippery Descent », *loc. cit.*, p. 185, 187-188.

54. C. L. R. James, « The rise and fall of Kwame Nkrumah », *loc. cit.*, p. 358, 361.

fondamentale équivalente à celle de Toussaint Louverture plus d'un siècle et demi plus tôt : il avait finalement rompu avec les masses.

James n'allait pourtant cesser de considérer Nkrumah comme « l'un des plus grands dirigeants des luttes africaines que l'Afrique ait produit », une « personne splendide », certainement pas « une canaille, un traître ou quelqu'un qui ait perdu la tête au milieu des tentations du pouvoir »[55]. C'est à Nkrumah lui-même, sous le nom de Francis par lequel il l'appelait en privé, que James dédicaça *Nkrumah and the Ghana Revolution*, en adjoignant ces mots qui résument son jugement sur le destin du dirigeant ghanéen mort cinq ans plus tôt : « Comme Cromwell et Lénine, il initia la destruction d'un régime en déclin : une formidable réussite ; mais, comme eux, il échoua à créer la nouvelle société[56]. »

Mais pour saisir ce qui constitue le cœur de la pensée jamesienne du devenir de la révolution africaine, il faut en revenir à un texte à première vue éloigné de ces préoccupations : « Lenin and the Problem ». En 1963, un journal ghanéen avait sollicité James. Conscient de l'état de « désespoir dans lequel les dirigeants africains se trouvaient » et sachant que « *rien* » de ce qu'il avait désormais à dire sur l'Afrique n'aurait pu être publié sur le continent, James avait trouvé un « compromis ». Il allait parler des « réflexions finales » de Lénine sur la révolution soviétique. Pourquoi ? Parce que la Russie soviétique avait été « le premier pays sous-développé à avoir fait face au problème de la transition vers le monde moderne »[57] : « Les pays connus comme sous-développés ont produit les grands hommes d'État du XX^e^ siècle, des hommes qui ont substantiellement altéré la forme et l'orientation de la civilisation mondiale au cours des cinquante dernières années. Ils sont au nombre de quatre : Lénine, Gandhi, Mao Tsé-Toung et Nkrumah. [...] Quelles que soient les fautes et les bévues commises par les pays sous-développés, ils représentent quelque chose de nouveau dans un monde en déclin[58]. »

À la fin de sa vie, Lénine, qui n'oublia jamais que « la politique ne commence réellement que lorsque les masses sont partie prenante », avait indiqué deux tâches fondamentales, qui restaient celles

55. *Ibid.*, p. 354.
56. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 6.
57. *Ibid.*, p. 11.
58. C. L. R. James, « Lenin and the problem » [1964], *in ibid.*, p. 189.

des pays africains : « La reconstruction de l'appareil gouvernemental » et « l'éducation de la paysannerie presque illettrée »[59]. Un an avant sa mort, dans « Mieux vaut moins, mais mieux » – une règle que Nkrumah aurait été bien avisé de méditer, selon James –, Lénine avait eu ces mots qui étaient plus que jamais actuels, à condition d'adjoindre l'Afrique : « L'issue de la lutte dépend finalement de ce fait que la Russie, l'Inde, la Chine, etc., forment l'immense majorité de la population du globe. Et c'est justement cette majorité qui, depuis quelques années, est entraînée avec une rapidité incroyable dans la lutte pour son affranchissement. [...] Dans ce sens, la victoire définitive du socialisme est absolument et pleinement assurée[60]. »

La Russie, européenne *et* « arriérée », en vint à jouer chez James le rôle d'opérateur de conversion-traduction des luttes d'émancipation en Occident et dans le monde non occidental ; c'était avant tout pour cela que l'expérience soviétique restait capitale pour penser la révolution mondiale à venir. On pouvait remonter encore plus loin dans le passé russe pour penser le présent africain, comme le montre James dans l'introduction de *Nkrumah and the Ghana Revolution* où il développe une réflexion sur les intellectuels africains qui tranche par rapport à sa critique des intellectuels occidentaux : « L'homme à la barre est l'intellectuel africain. Il réussit, ou l'Afrique indépendante coule[61]. » Or l'intellectuel africain est un « intellectuel occidental » placé dans les conditions d'un « pays sous-développé », en sorte qu'on peut lui appliquer l'analyse inégalée de Dostoïevski dans son *Discours sur Pouchkine* : « Au cœur même de sa patrie il se sent exilé. Il ne sait quoi faire ; il se sent "comme son propre invité". [...] Quant à sa terre natale, il l'aime, mais il n'a pas confiance en elle. Il a entendu parler de l'idéal russe, mais il n'y croit pas. Il ne croit qu'à l'entière impossibilité de tenter quoi que ce soit sur le sol de son pays ; et ceux qui, peu nombreux alors comme aujourd'hui, gardent leur espoir en la terre russe, il les raille tristement[62]. » En 1965, dans une conférence à Port of Spain, James allait se référer à ce même discours et affirmer que « tout comme l'intellectuel russe sorti des masses russes ne pouvait, malgré son éducation, pénétrer le tsarisme

59. *Ibid.*, p. 191, 211.
60. Vladimir I. Lénine, cité *in ibid.*, p. 212.
61. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 15.
62. Fédor Dostoïevski, *Discours sur Pouchkine*, cité *in ibid.*, p. 18.

[...], l'intellectuel antillais sorti de l'esclavage, n'a pas été capable de pénétrer l'aristocratie du colonialisme[63] ».

Au cours de ces années, James aura définitivement rompu avec le clivage entre l'Afrique et les Antilles qui grevait ses réflexions des années 1930 sur les luttes panafricaines, la Caraïbe s'offrant à son tour comme une « interface » des luttes d'émancipation à l'échelle internationale. En effet, les Antillais étaient selon lui une « combinaison étrange et unique » en ce qu'ils étaient partie intégrante *à la fois* de la « civilisation occidentale » et de « la plus grande force motrice dans le monde aujourd'hui, les anciens peuples coloniaux de couleur sous-développés »[64]. Pour James, penser les différences entre les lieux et les contextes d'émancipation n'avait pas pour fonction de les séparer les uns des autres en relativisant la portée de chaque lutte. Au contraire, il s'agissait, au risque de faire appel à des schémas eurocentrés, de problématiser les conditions concrètes de leur connexion, c'est-à-dire de la circulation, dans des sens multiples, de l'*impetus* et des idées révolutionnaires, les relais, les transitions et les traductions que cette circulation impliquait, contre toute conception abstraite, car atopique, de l'émancipation « universelle ». James n'ira jamais plus loin dans cette voie.

63. C. L. R. James, « On the vanguard », *The Vanguard*, 11 octobre 1969.
64. C. L. R. James, *Party Politics in the West Indies*, *op. cit.*, p. 4.

10

La renaissance caribéenne

Cricket : après l'empire

Début 1963 fut publié ce qui reste de l'aveu général la seconde pièce maîtresse de James avec *Les Jacobins noirs* : *Beyond a Boundary*. Composé en majeure partie au cours des années 1950, il offre de précieuses informations autobiographiques sur la jeunesse de James, qui n'allait dès lors plus cesser de se retourner vers son passé pour retracer-réinventer sa trajectoire intellectuelle et politique. Mais *Beyond a Boundary* est aussi une œuvre majeure d'histoire sociale du sport, avec pour objet le cricket. À sa parution, le célèbre commentateur de la BBC John Arlott, avec lequel James avait correspondu alors qu'il peinait à trouver un éditeur, déclara que c'était « le meilleur livre sur le cricket jamais écrit[1] ». Quant à Neville Cardus, ex-employeur de James pour le *Manchester Guardian* et autorité incontestée en matière de cricket, il résuma parfaitement l'approche jamesienne de ce sport : « Le cricket est bien plus qu'un jeu pour Monsieur James : c'est un mode de vie[2]. » Au cours des années suivantes, James, figure désormais reconnue dans le monde du cricket, débattra avec ses

1. John Arlott, cité *in* Christopher Martin-Jenkins, *World Cricketers. A Biographical Dictionary*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1996, p. 747.

2. Neville Cardus, cité *in* C. L. R. James, *A Majestic Innings*, *op. cit.*, 1re de couverture.

plus éminents spécialistes, correspondra avec des joueurs antillais et anglais, contribuera à des revues phares telles que *The Cricketer* et rédigera des articles pour des volumes collectifs sur l'histoire du cricket.

Si *Beyond a Boundary* innove dans le champ des études sur le cricket, c'est d'abord parce qu'il est l'œuvre d'un homme de lettres et est truffé de références à l'histoire de la littérature. James, dans sa préface, emprunte ainsi à Kipling – et à son « Que connaissent-ils de l'Angleterre ceux qui ne connaissent que l'Angleterre ? » – pour formuler la question à laquelle son ouvrage se propose de répondre : « Que connaissent-ils du cricket ceux qui ne connaissent que le cricket ? »[3]. *Beyond a Boundary* ne représente pas pour autant une mise en parenthèse des préoccupations politiques de son auteur, qui rejette l'argument de Trotski selon lequel « le sport détourn[e] les ouvriers de la politique ». Il n'y a, selon James, qu'à considérer le XIX^e^ siècle, qui fut une période à la fois d'intense effervescence politique (guerre de Sécession, fondation de la Première Internationale, Commune de Paris, etc.) et de formidable développement des pratiques sportives (cricket, football, tennis, base-ball, etc.) : « Ce même public qui voulait si avidement du sport voulait également de la démocratie populaire. Peut-être que ce n'était pas exactement les mêmes personnes ici et là. En tout cas, les deux groupes étaient stimulés en même temps[4]. » Comme allait le soutenir l'historien E. P. Thompson à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de James : « La clé de tout réside dans son appréciation de la valeur du cricket[5]. »

Dans la lignée de ses écrits pour *The Nation*, James s'intéresse dans ce livre à l'influence passée du cricket sur la formation de la culture antillaise et à son rôle présent dans l'éveil de la conscience nationale. Dans une lettre de 1963 adressée à l'écrivain indo-trinidadien V. S. Naipaul, auteur d'*Une maison pour Monsieur Biswas* paru deux ans plus tôt, James dit de *Beyond a Boundary* que c'est un « livre antillais [...] de part en part[6] ». Naipaul, qui lui consacre une recension élogieuse, n'est pas l'unique représentant de la génération dorée de

3. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, préface, page non numérotée.
4. *Ibid.*, p. 200.
5. E. P. Thompson, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 181.
6. C. L. R. James, lettre à V. S. Naipaul [1963], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 116.

la littérature caribéenne de langue anglaise, alors en plein essor, à faire grand cas des méditations de son aîné sur le cricket. Cela vaut aussi pour l'écrivain barbadien George Lamming qui, profitant de la notoriété que lui a conférée son roman *In the Castle of My Skin* (1954), aida James à publier son livre. Quant au poète et dramaturge originaire de Sainte-Lucie, Derek Walcott, il allait affirmer qu'avec *Beyond a Boundary*, James « devrait trouver une place dans la même équipe qu'Izaak Walton, Ivan Tourgueniev, A. J. Liebling et Ernest Hemingway[7] ».

Il ne s'agissait pas tant pour James de problématiser la « décolonisation du cricket » en vertu de son « indigénisation », comme le fera plus tard Arjun Appadurai à propos de l'Inde, que d'expliciter le pouvoir qu'avait ce sport de révéler les tensions de classes, races et nations, mais aussi de les transcender, d'aller « au-delà d'une limite » (« *beyond a boundary* ») ; à la fois celle bornant le terrain de jeu et celle imposée par les stratifications socio-raciales dans la Caraïbe. Mais l'échelle des réflexions de James sur le cricket n'était pas seulement la colonie, c'était, de même que dans ses écrits historiographiques, le *monde*, ou du moins l'Empire britannique, dont les frontières étaient encore celles de la pratique du cricket. Pour comprendre le destin du cricket aux Antilles, il fallait repartir de son centre : l'Angleterre. *Beyond a Boundary*, précise James dans sa lettre à Naipaul, est aussi un livre « très britannique[8] ».

Dans ce livre, James se centre notamment sur la personnalité de W. G. Grace (1848-1915), joueur connu pour être l'inventeur du cricket moderne. Dans un article de *The Nation*, il s'était attaché à souligner le rôle que Grace avait joué non seulement dans l'histoire de ce sport, mais dans l'histoire de la nation anglaise tout entière. Les classes moyennes du XIX^e^ siècle, écrit-il dans *Beyond a Boundary*, étaient à la recherche « d'une culture, d'un mode de vie propres », d'une « nouvelle discipline » pour une « nouvelle époque ». Trois hommes contribuèrent plus que quiconque à fonder la culture du victorianisme. Les deux premiers ont révolutionné la philosophie de l'éducation : Thomas Arnold (1795-1842), directeur de la Rugby School, célèbre institution d'enseignement, et Thomas Hughes

7. Derek Walcott, « C. L. R. James » [1984], *in What the Twilight Says. Essays*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1988, p. 115.

8. C. L. R. James, lettre à V.S. Naipaul, *op. cit.*, p. 117.

(1822-1896), auteur de *Tom Brown's Schoolday* (1857), le « testament » des Victoriens. Le troisième n'est autre que W. G. Grace. Vivant à une époque où s'amorçait « la renaissance à l'échelle mondiale des jeux et sports organisés comme partie intégrante de la civilisation moderne », Grace fut l'artisan de l'« incorporation [du cricket] à la vie de la nation ». La nouvelle « technique » qu'il introduisit entretient des relations étroites avec « l'histoire sociale de l'Angleterre » et contribue davantage à éclairer celle-ci que bien des ouvrages savants. Grace était aidé par son « merveilleux physique », mais c'est « dans sa tête » qu'il révolutionna le cricket : « Aucun batteur n'était plus scientifique que W. G. et la science était sa servante, pas sa maîtresse » ; et James de conclure : « Il est exclu des livres d'histoire de ce pays. Il n'existe aucune statue de lui. Pourtant, il continue de réchauffer les cœurs de ceux qui ne l'ont jamais connu[9]. »

Mais l'âge glorieux des « croisés » du victorianisme était révolu. Lors d'un débat à la Cricket Society en mars 1957, James avait déclaré : « Nous vivons à une époque soucieuse de sécurité [...] et, malheureusement, le cricket a absorbé une partie de cela[10]. » Quelques semaines plus tard, exposant la trame de ce qui allait devenir *Beyond a Boundary* dans une lettre aux membres de Facing Reality, il écrivait : « J'aborde ensuite le déclin du cricket moderne en termes de style. [...] Le jeu est tombé très bas. La raison en est qu'il s'est professionnalisé et, à présent, a adopté l'idéologie et le tempérament de l'État-providence moderne, la sécurité d'abord, aucun risque, caractéristique de la bureaucratie moderne[11]. » Dans un chapitre de *Beyond a Boundary* intitulé, en référence à Spengler, « The Decline of the West », James prend pour cible la technique du *body-line*, introduite par l'équipe d'Angleterre lors de sa tournée australienne de 1932-1933 et consistant à lancer violemment la balle en direction du corps du batteur : « Le *body-line* n'était pas un incident, ce n'était pas un accident, ce n'était pas une aberration temporaire. C'était la violence et la férocité de notre époque s'exprimant à travers le cricket. [...] Les dictateurs totalitaires ont

9. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 217, 222, 225, 227, 237, 244-245.

10. C. L. R. James, « "Neither toss, weather nor wicket were decisive elements in the defeat of Australia last season" » [1957], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 86.

11. C. L. R. James, lettre au Facing Reality Group [1957], *in ibid.*, p. 88.

délibérément cultivé la brutalité. À présent, nous avons tous été rassasiés d'horreurs[12]. »

Cependant, pas plus que le déclin de la civilisation, le déclin du cricket n'était selon James irrémédiable, la renaissance de l'une et de l'autre devant aller de pair : « Il n'y a aucune raison de désespérer du cricket. [...] Si la société se régénère, et quand elle le fera, le cricket fera de même[13]. » Or James était convaincu que les marges de l'Empire avaient un rôle crucial à jouer dans ce processus de *régénération* ; et, de fait, la Caraïbe avait produit des joueurs qui avaient d'ores et déjà marqué l'histoire du cricket : Wilton St Hill (Trinidad), Learie Constantine (Trinidad), George Headley (Jamaïque), Garfield Sobers (Barbade), Frank Worrell (Barbade), ou encore Rohan Kanhai (Guyana). S'opposant fermement à « l'illusion persistante de la spontanéité antillaise[14] », à l'idée que les joueurs antillais auraient des « qualités physiques spécifiques » qui leur permettraient de rivaliser avec les meilleures nations[15], James soutenait que leurs performances étaient le résultat de la longue incorporation d'une tradition étrangère et de son acclimatation en contexte caribéen : ce n'était pas un produit de la nature mais « l'incarnation vivante de siècles d'une histoire torturée[16] ». À l'ère des décolonisations, le cricket antillais n'était plus seulement la preuve de « la maîtrise par les Antillais de ce que la civilisation occidentale avait à enseigner », c'était aussi l'expression même de la « quête antillaise d'identité » : « Ici, écrit James à propos de Kanhai, il y avait un Antillais se prouvant à lui-même qu'il y avait un domaine dans lequel l'Antillais non seulement n'avait rien à envier à personne, mais était l'artisan de son propre destin[17]. » À travers le cricket, les Antillais ont pris conscience à la fois de leur histoire et du pouvoir qu'ils ont de bâtir, *par eux-mêmes*, leur futur : « Au cricket, les Antillais ont développé un style qui leur est propre, quoiqu'en matière d'indépendance en général ils aient encore à le faire[18]. »

---

12. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 248.
13. *Ibid.*, p. 254.
14. *Ibid.*, p. 143.
15. C. L. R. James, lettre à E. W. Stanton [1968], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 206.
16. C. L. R. James, « Garfield Sobers » [1969], *in ibid.*, p. 232.
17. C. L. R. James, « Kanhai. A study in confidence » [1966], *in ibid.*, p. 168.
18. C. L. R. James, « Cricket in West Indian culture » [1963], *in ibid.*, p. 124.

Entre juin et août 1966, l'équipe nationale des West Indies affronta l'Angleterre pour une série de *test-matches* – rencontres internationales les plus prestigieuses, auxquelles ne pouvait participer qu'un cercle étroit de nations, chaque match pouvant durer jusqu'à cinq jours. Les Antilles britanniques l'emportèrent. Début septembre, James écrit dans le *Sunday Guardian* de Trinidad : « À l'été 1966, deux civilisations, à différents stades de leur développement, se sont affrontées dans un conflit vif mais amical, sur les terrains de cricket anglais. [...] [N]ous avons beaucoup appris non seulement des aptitudes sportives, mais aussi des possibilités passées, présentes et futures de ces deux sociétés. » Face à une équipe anglaise développant un style défensif, qui n'était autre que le reflet de l'effort consenti par les Anglais depuis la fin de la Première Guerre mondiale « pour ajuster leur grandeur passée à leur limitation présente », le petit territoire des Antilles britanniques a fait preuve d'une « supériorité incontestable ». Sur le terrain, ce furent aussi les relations internationales qui se (re)jouèrent, les rapports (post)impériaux qui se traduisirent, manifestant l'émergence des ex-colonies britanniques (Caraïbe, mais aussi Inde ou Pakistan) sur la scène mondiale : « Nous sommes des héritiers, pas des créateurs, mais nous gardons vivante une grande tradition et [...] en y ajoutant quelque chose qui nous est propre, nous la renouvelons. [...] Quand, oh quand, une histoire du cricket antillais sera-t-elle écrite ? Une grande partie de notre histoire sociale y est renfermée[19]. »

Enfin, pour James, le cricket n'était pas seulement un vecteur d'affirmation nationale, c'était aussi, indissociablement, un art. Dans « What is art ? », chapitre « le plus important » de *Beyond a Boundary* aux yeux de James[20], celui-ci en revient à ses amours pour la tragédie : « Le cricket est avant tout un spectacle dramatique. [...] Il est organisé de telle manière qu'à tout moment il est obligé de reproduire l'action centrale qui caractérise tout drame digne de ce nom depuis l'époque des Grecs jusqu'à nos jours : deux individus sont dressés l'un contre l'autre dans un conflit qui est strictement personnel, mais non moins strictement représentatif d'un groupe

19. C. L. R. James, « Two cricketing societies. Glorious Windies and the defensive English » [1966], *in ibid.*, p. 186-190.

20. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, University of the West Indies, Mona, 1965, Collections of the archives of labor history and urban affairs, Wayne State University, p. 6.

social[21]. » Le cricket est également un « art visuel ». Prenant appui sur les analyses de l'historien de l'art américain Bernard Berenson sur la forme artistique en tant que représentation du *mouvement*, James s'attache à démontrer que le cricket, plus que tout autre sport, est un spectacle qui, à partir de la combinaison-coordination de petits gestes musculaires et actions physiques élémentaires, déploie des « valeurs tactiles » qui ne cessent de créer chez son public une image mobile du mouvement proprement esthétique[22]. La frontière entre le sport et les beaux-arts, répète James, doit être définitivement abolie.

La culture des outsiders

Au tournant des années 1960, l'art occupa une place centrale dans les réflexions de James sur la formation d'une conscience nationale caribéenne. En 1959, dans une conférence sur « les artistes dans la Caraïbe », il affirma que tout art véritable puise ses sources dans la « vie nationale », les grands artistes exerçant en retour « une inestimable influence sur la conscience nationale ». C'est en vertu de ses racines nationales, plutôt qu'en dépit de celles-ci, qu'une œuvre est susceptible d'avoir une valeur « pour le monde civilisé tout entier » : « L'artiste universel est universel parce qu'il est avant tout national. » Citant les noms de Naipaul, Lamming et de l'écrivain jamaïcain Victor Reid, James assura que les auteurs caribéens, « quels que soient leurs dons », n'étaient pas encore parvenus, à la différence des joueurs de cricket, à créer une tradition nationale. En effet, ils ne s'adressaient pas à un public national, mais « travaillaient pour ce qui [était] essentiellement un public étranger »[23]. James répéta cette idée dans une recension pour la *New Left Review* du premier roman d'Orlando Patterson (Jamaïque), *The Children of Sisyphus* (1964), sur les Rastafaris : « Les romanciers antillais écrivent à des milliers de kilomètres de chez eux, à propos des Antilles, pour un public anglais. Il n'est pas raisonnable de s'attendre à ce qu'une littérature nationale

21. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, p. 258-259.
22. *Ibid.*, p. 265-277.
23. C. L. R. James, « The artist in the Caribbean » [1959], *in The Future in the Present*, *op. cit.*, p. 185, 188.

mûrisse dans un environnement étranger, aussi prometteurs soient les débuts[24]. »

Il n'y avait là aucune fatalité, comme le prouve l'exemple des écrivains de la Russie tsariste, « les plus grands artistes du XIXe siècle » qui, ayant eu eux aussi à « reprendre les grandes découvertes de l'Europe », n'en avaient pas moins développé ce qui restait un modèle de littérature nationale : « Pouchkine fut envoyé en exil, Dostoïevski alla en prison en Sibérie, Tolstoï fut mis à l'Index, Tourgueniev dut s'enfuir à l'étranger. Mais dans l'ensemble ils écrivaient sur la Russie, en russe, pour les Russes[25]. » En se faisant les artisans de la formation d'une conscience nationale, ils se placèrent à l'avant-garde du mouvement intellectuel non seulement en Russie, mais à l'échelle européenne ; et ils le firent dans un contexte d'arriération économique et politique analogue à celui de la Caraïbe des années 1960 : « Arriération ne signifie donc pas nécessairement arriération en termes de développement littéraire et d'émergence d'une personnalité nationale. C'est très souvent le contraire qui est vrai[26]. »

À ceux qui soutenaient que l'exiguïté du territoire caribéen était une limite à l'invention de formes artistiques originales, James rétorquait : « La taille n'a rien à voir avec cela. Regardez Ibsen et Kierkegaard, et la cité-État grecque. » Or la situation topographique et démographique qui était celle des Antilles était comparable à celle de l'archipel grec deux mille ans plus tôt, territoire éclaté en une multiplicité de petites îles, où la population était faible, les relations entre ville et campagne étroites, et qui en vinrent à partager une même langue. Ce « monde en petit » a produit plus de « génies » que les immenses villes des sociétés modernes[27]. Dans ces lignes, James suggère que la Caraïbe pourrait être le lieu-centre d'un *recommencement* radical de l'histoire de la civilisation. Ce puissant décentrement n'en est pas moins ambivalent dans la mesure non seulement où James occulte la dimension impériale de la Grèce antique, mais aussi parce que, en faisant retour à l'origine (présumée) de l'Occident, il

24. C. L. R. James, « Rastafari at home and abroad » [1964], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 165.
25. *Ibid.*
26. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples » [1964], *in ibid.*, p. 150.
27. C. L. R. James, « The artist in the Caribbean », *loc. cit.*, p. 185, 187.

reproduit le postulat séculaire faisant de l'Europe, fût-elle déterritorialisée, la source d'où jaillit toute culture de portée universelle.

Les artistes caribéens, écrit James dans une lettre à Arlott, sont historiquement placés dans une situation de « transition d'un monde à un autre » qui, on l'a vu, est selon lui la condition de production d'une grande littérature : « Les Antillais sont un peuple moderne dans une société sous-développée qui est ce qu'il y a de plus proche aujourd'hui de la société dans laquelle écrivait Shakespeare et du peuple pour lequel il écrivait[28]. » Qui plus est, quelles que soient les critiques qu'il leur adresse du point de vue « national », James considère que les auteurs caribéens sont à la pointe de la littérature mondiale et déclare qu'aucun romancier contemporain, si ce n'est l'écrivain africain-américain James Baldwin, ne compte autant à ses yeux que Lamming, Naipaul et Wilson Harris, auteur guyanien de *The Palace of the Peacok* (1960).

L'interprétation que fit James du travail de Harris était étroitement liée à la réévaluation de l'existentialisme qu'il entreprit à cette période : « J'ai senti qu'il était urgent, en tant que marxiste, de clarifier mes idées sur l'existentialisme[29]. » L'existentialisme, popularisé par Sartre, était « la conception philosophique du monde » de Harris, en qui James voyait un disciple de Heidegger, philosophe par lequel il avouait être « absolument fasciné ». Heidegger était pour lui le penseur de la « quotidienneté », de l'« existence inauthentique » avec laquelle l'homme-*Dasein* était appelée à rompre ; et, comme l'avait indiqué Jaspers, c'est lorsqu'il est confronté à des « situations limites » que, brisant le cercle de l'« existence quotidienne », l'homme découvre ce qu'il *est* réellement. C'est ce même mouvement qu'on retrouvait dans les scènes de la vie guyanienne dépeinte par Harris. James s'enthousiasmait également pour la pensée heideggérienne de la *temporalité*, dans la mesure où elle réinjecte l'historicité au cœur même de l'existence humaine : « Heidegger dit [...] qu'à tout moment l'homme est conscient du futur, et qu'à tout moment l'homme est conscient du passé[30]. » La philosophie heideggérienne offrait en d'autres termes à James un équivalent existentiel

28. C. L. R. James, lettre à John Arlott, [1962] *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 110.

29. C. L. R. James, « On Wilson Harris » [1965], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 160-164, 169.

30. C. L. R. James, « Existentialism and Marxism » [1966-1967], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 101.

de sa conception de l'enchevêtrement des temps historiques, des connexions et court-circuits entre les périodes de l'histoire. Quant à Harris, il était selon lui pleinement conscient des relations complexes qui unissaient, subjectivement et objectivement, le passé, le présent et le futur dans des territoires caribéens à l'histoire tourmentée.

Il ne restait plus à Harris et aux autres écrivains caribéens qu'à opérer ce que « Heidegger a identifié chez Hölderlin : un retour chez soi (*homecoming*) ». Or, comme le disait le philosophe, cela présupposait d'avoir voyagé dans l'étrange(r) : pas de retour à soi sans détour par l'autre ; et pour les peuples caribéens, pas de littérature nationale sans réappropriation de cette langue venue d'ailleurs et qui est pourtant la seule dans laquelle ils peuvent se sentir « chez eux » : l'anglais. Comment parler de et pour soi dans la langue de l'autre ? Question d'autant plus cruciale que, comme Heidegger l'avait souligné, le langage est le moyen par lequel il est possible au *Dasein* de « vivre une existence authentique[31] ». James, qui confia avoir discuté de ce problème avec Lamming et Harris, écrivit en se référant à la poésie de Walcott : « La langue anglaise a ses racines dans un pays très différent du nôtre. Dans le sens le plus profond du terme, ce n'est pas notre langue. [...] Nous devons maîtriser un médium [...] qui s'est développé sur un territoire étranger et, sur cette base, chercher et trouver ce qui est originaire d'ici (*native*) et faire fond dessus[32]. »

Pour James, la Caraïbe était un espace au sein duquel se rejouaient, dans « de nouveaux termes », les « vieux problèmes » de la civilisation occidentale : « Les territoires caribéens ont une signification universelle, bien au-delà de leur taille et de leur poids social. Ils semblent être une tranche de la civilisation placée sous un microscope en vue de l'investigation des prédicats fondamentaux et des perspectives de cette civilisation elle-même[33]. » Ils forment un « microcosme de la la civilisation mondiale[34] ». « Nous sommes un peuple unique », aimait à dire James[35], un « peuple international » pour lequel, en matière de

31. C. L. R. James, « On Wilson Harris », *loc. cit.*, p. 161, 172.
32. C. L. R. James, « The Mighty Sparrow », *loc. cit.*, p. 174-175.
33. C. L. R. James, « Parties, politics and economics in the Carribean », *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 153-154.
34. C. L. R. James, cité *in* Paul Buhle, *The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 3.
35. C. L. R. James, lettre à V.S. Naipaul [1963], *op. cit.*, p. 131.

politique comme de littérature, « le monde entier [...] est ouvert »[36]. La condition originaire d'exil du peuple caribéen était ce qui faisait sa force : « Nous sommes membres de [la] civilisation [britannique] et y participons, mais nous venons de dehors. [...] Et c'est quand vous êtes en dehors tout en participant comme membre que vous voyez les choses différemment qu'eux et que vous êtes capable d'écrire de manière indépendante[37]. »

En témoignait selon James le rôle central que jouèrent les *outsiders* dans l'histoire de la littérature ; ainsi, pour la littérature française, d'Alexandre Dumas (père), d'origine antillaise et qui « n'était pas exactement un Français », de Rousseau, enfant de la cité-État genevoise, et plus récemment de Saint-John Perse (Guadeloupe) ou Aimé Césaire (Martinique). C'était plus évident encore pour la littérature anglaise, marquée par les noms de Jonathan Swift, Bernard Shaw et James Joyce (Irlande), T. S. Eliot, Ezra Pound et Henry James (États-Unis), Rudyard Kipling, anglais mais aussi « homme des colonies » (indiennes) et plus encore Joseph Conrad (Pologne), qui dut « apprendre l'anglais comme un étranger a à apprendre une autre langue » : « À l'exception de D. H. Lawrence, j'estime qu'au XX^e siècle ce sont les *outsiders*, des hommes qui peuvent participer à la société anglaise mais qui la regardent depuis l'extérieur, qui sont les plus éminents écrivains de la littérature anglaise[38]. » Et James de généraliser : « Les principaux écrivains sont des étrangers. » C'est dans cette généalogie que s'inscrivent des auteurs tels que Naipaul, Lamming, Harris et Reid : « Il n'y a rien d'équivalent dans la littérature anglaise. Retirez-les et la littérature anglaise en souffrira terriblement[39]. »

Si James accordait une scrupuleuse attention à la jeune génération des écrivains caribéens, ces derniers allaient à leur tour méditer la trajectoire et la pensée du « vieux » révolutionnaire-artiste trinidadien. Ils allaient aussi le mettre en scène, anonymement et librement, dans leurs romans. Ainsi Lamming, dans *Natives of My Person* (1971), dépeint un couple aux relations traversées de tensions et dans lequel

36. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples », *loc. cit.*, p. 143.
37. C. L. R. James, « Discovering literature in Trinidad. The 1930s », *loc. cit.*, p. 244.
38. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples », *loc. cit.*, p. 143-148 ; « On literature, exile and nationhood », entretien de C. L. R. James avec Robert Hill, *loc. cit.*, p. 220-221.
39. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples », *loc. cit.*, p. 148.

on peut reconnaître James et sa femme Selma, qui s'étaient séparés au cours des années 1960. De même, dans son roman *A Way in the World* (1984), Naipaul met son lecteur en présence d'un personnage inspiré de James, un dénommé Lebrun, « communiste trinidado-panaméen » et « porte-parole noir » qui avait fondé une organisation politique lors de son exil aux États-Unis[40]. Au tournant des années 1980, le révolutionnaire anonyme qu'avait été James était en passe d'être érigé au rang de figure canonique de l'histoire intellectuelle, culturelle et politique caribéenne du XX^e siècle.

Le décentrement de l'histoire

Le décentrement-recentrement de la perspective jamesienne sur la Caraïbe ne pouvait manquer de se traduire sur un plan historiographique. Dans la préface à la deuxième édition des *Jacobins noirs*, James, qui n'allait plus cesser de relire la révolution haïtienne et de se relire sur le sujet, écrit : « Les Antilles sont toujours considérées en fonction de la civilisation occidentale, jamais à partir de leur propre histoire. C'est ce qu'on a ici essayé de faire pour la première fois[41]. » Or l'histoire de cet « ensemble éclaté d'îles disparates » se définit par « une suite de périodes de dérives, désordonnées, ponctuées de sursauts, de bonds et de catastrophes », sous lesquels perce néanmoins « un mouvement de fond, puissant et évident »[42]. James pense une histoire au « rythme syncopé », en « rupture avec l'idée du progrès linéaire imaginé par le courant dominant de la philosophie moderne »[43] ; une histoire qui, traversée d'explosions soudaines, d'interruptions brutales, porte le sceau de la tragédie.

James initia également une critique du discours colonial qui allait acquérir ses lettres de noblesse avec l'émergence des *postcolonial studies* au tournant des années 1980. Il prit le contre-pied d'un fameux rapport d'experts de la Commission royale des Antilles (Moyne Report, 1945) et s'attaqua aux historiens et économistes – parmi eux des

40. Voir Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 173-175.

41. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, *op. cit.*, préface à la deuxième édition (1962), p. 16. Traduction modifiée.

42. C. L. R. James, « De Toussaint Louverture à Fidel Castro », *loc. cit.*, p. 360.

43. Sandro Mezzadra, « Temps historique et sémantique politique dans la critique postcoloniale », *Multitudes*, n° 26, automne 2006, p. 79.

Antillais tels que W. Arthur Lewis, auquel sera décerné en 1979 le prix Nobel d'économie –, qui « n'ont aucune idée du peuple auquel ils ont affaire, d'où nous venons ». Il fallait rétablir « *notre* histoire, l'*histoire antillaise* » en partant de la prémisse, qui était celle du sociologue brésilien Gilberto Freyre dans *Maîtres et esclaves* (1933), que « l'Africain qui traversa le Passage du milieu et en vint à vivre aux Antilles formait une catégorie historique et sociale entièrement nouvelle »[44].

Mais écrire cette histoire occultée n'impliquait nullement de rejeter *a priori* tous les travaux des historiens britanniques. James n'hésitait pas à s'appuyer sur une vieille *History of Barbados* (1653) signée Richard Ligon et à citer élogieusement l'essai de Richard Pares *Merchants and Planters* (1963) : « C'est un Anglais qui écrit cela. Et je voudrais ici rectifier un malentendu qui est très courant aujourd'hui. Je dénonce la recherche européenne colonialiste. Mais je respecte la connaissance et les profondes découvertes de la civilisation occidentale[45]. » Si James croyait dur comme fer que l'écriture de l'histoire était prise dans la lutte des classes, il ne pensa jamais que les rapports coloniaux de pouvoir condamnaient irrémédiablement les historiens européens à se faire les complices, avoués ou inavoués, de l'impérialisme ; et l'on peut se demander si ces lignes ne contiennent pas une critique de l'attaque en règle lancée par Eric Williams contre l'historiographie européenne, *donc* coloniale, dans *British Historians and the West Indies* (1964).

Penser l'histoire *de* et *à partir de* la Caraïbe ne signifia jamais pour James la dissocier de l'histoire du monde et rompre avec toute philosophie de l'histoire. En 1969, il écrivit une introduction à la réédition de *Froudacity. West Indians Fables Explained* (1889) de John Jacob Thomas, un enseignant noir de Trinidad. Dans *Froudacity*, qui avait été à l'origine des revendications d'autonomie sur l'île, Thomas s'était courageusement opposé aux thèses racistes de l'historien anglais James Anthony Froude, dont le livre *The English in the West Indies ; or the Bow of Ulysses* (1688) célébrait la domination britannique aux Antilles. Déconstruisant méthodiquement les arguments de Froude, Thomas soulignait les avancées considérables réalisées par les Noirs depuis l'abolition et se livrait à une critique du

44. C. L. R. James, « The making of the Caribbean people » [1966], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 32, 34.
45. *Ibid.*, p. 36.

gouvernement colonial : « Le système des colonies de la Couronne, tel qu'il est actuellement géré, est voué à disparaître[46]. »

Dans son introduction, James, qualifiant le livre d'« acte chirurgical », loue le « sens de l'histoire » dont faisait preuve son auteur, lequel disposait d'une « conception sociale et d'une méthode historique » faisant cruellement défaut à son adversaire, Anthony Froude, enfermé dans sa propre « prison historique ». Avec sa conception de l'histoire gouvernée par une « loi dominante », Thomas avait su apprécier la place occupée dans l'« histoire du monde » par le peuple caribéen qui, plus que tout autre, avait été « construit par l'histoire »[47]. L'année suivante, dans *History, Fable, and Myths in the Caribbean and Guianas*, Harris contesterait cette interprétation en soutenant que l'ouvrage de Thomas manifestait au contraire « la stase historique affligeant la sensibilité antillaise[48] ». Ce différend est révélateur de l'écart qui sépare la conception jamesienne de l'histoire de celle émanant de la nouvelle théorie littéraire caribéenne. Pour James en effet, l'enjeu n'était pas de s'émanciper de « la Muse de l'Histoire » comme allait le suggérer Walcott[49], mais de « *nous replacer dans l'histoire* » ; à cette fin, une conception scientifique était nécessaire car, sans elle, « tout n'est que ce que vous choisissez d'en faire » et l'écriture de l'histoire devient synonyme de « défense de la propriété et des privilèges », ce qu'elle est justement chez les historiens colonialistes[50].

(Re)mettre la Caraïbe au centre de l'histoire supposait pour James, fidèle à lui-même, de démontrer qu'elle avait produit des individus exceptionnels. Parmi eux, Toussaint Louverture, Marcus Garvey, George Padmore, mais aussi d'autres figures telles que le juriste trinidadien Henry Sylvester Williams (1869-1911), organisateur de la Première conférence panafricaine en 1900[51], ou encore James en personne qui, mêlant écriture autobiographique et écriture

46. John Jacob Thomas, *Froudacity*, *op. cit.*, p. 93.

47. C. L. R. James, « The West Indian intellectual », *loc. cit.*, p. 26, 30-32, 46.

48. Wilson Harris, « History, fable and myths in the Carribean and Guianas », *in Selected Essays of Wilson Harris. The Unfinished Genesis of the Imagination* (dir. Andrew Bundy), Londres et New York, Routledge, 1999, p. 150.

49. Derek Walcott, « The muse of history » [1974], *in What the Twilight Says*, *op. cit.*, p. 36-64.

50. C. L. R. James, « The West Indian intellectual », *loc. cit.*, p. 32, 45.

51. C. L. R. James, « Presence of Blacks in the Caribbean and its impact on culture » [1975], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 225-227.

de l'histoire, s'inclut à l'occasion dans cette prestigieuse généalogie[52]. Mais la Caraïbe ne se limitait pas pour James au domaine anglophone ; il citait notamment Fanon, faisant de lui un héritier de Rousseau, non seulement de l'auteur du *Contrat social*, mais aussi, et pour des raisons qui demandent à être élucidées, de l'auteur de l'*Émile* qui s'était attaché à poser des « principes d'éducation en harmonie avec ses idées sur le libre développement de l'individu » : « Ici Rousseau me rappelle beaucoup Fanon[53]. »

Le nom qui revenait alors le plus régulièrement dans la bouche de James était celui de Césaire, dont il citait de longs extraits du *Cahier d'un retour au pays natal* (1939). Césaire a déclaré haut et fort que « le salut des Antilles passe par l'Afrique, foyer originel et ancestral du peuple antillais[54] ». Le *Cahier* est « le cri désespéré d'un poète antillais européanisé pour être réintégré à son propre peuple[55] » ; c'est le manifeste d'un homme qui montre que « le mode de vie africain n'est pas un anachronisme, un vestige primitif de l'histoire », mais est appelé à jouer un rôle dans « la reconstruction de la vie de l'homme moderne »[56]. Loin d'être étrangère au destin de l'Europe, la négritude – qui, selon James, passant sous silence la contribution de Léopold Sédar Senghor, était « un concept antillais », certainement pas africain – réalisait l'appel de Baudelaire (« N'importe où hors du monde ») et de Rimbaud (dans *Une saison en enfer*, son « Livre nègre ») à trouver une voie hors de « la décadence de la civilisation occidentale »[57]. Césaire, enfin, a lui aussi thématisé l'autonomie des luttes d'émancipation africaines en montrant que ce « n'est plus grâce à des stimuli externes, mais à partir de leur être et de leur mouvement propres, par eux-mêmes engendrés, et en toute indépendance, que l'Afrique et les Africains, progresseront vers une humanité intégrée[58] ».

La généalogie retracée par James courait jusqu'au présent, où une dernière figure venait de faire son entrée sur la scène de l'histoire caribéenne : Fidel Castro. Si James intitula l'essai-appendice à

52. C. L. R. James, « The old world and the new » [1971], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 186.
53. C. L. R. James, « Rousseau and the idea of the general will », *loc. cit.*, p. 110, 116.
54. C. L. R. James, « De Toussaint Louverture à Fidel Castro », *loc. cit.*, p. 368.
55. C. L. R. James, « The artist in the Caribbean », *loc. cit.*, p. 189.
56. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 23.
57. C. L. R. James, « A national purpose for Caribbean peoples », *loc. cit.*, p. 145-146.
58. C. L. R. James, « De Toussaint Louverture à Fidel Castro », *loc. cit.*, p. 369.

la deuxième édition des *Jacobins noirs* « De Toussaint Louverture à Fidel Castro », c'est parce que « ce qui s'est produit en 1792-1804 dans la partie française de Saint-Domingue a refait son apparition en 1958 à Cuba[59] ». Il y a, écrivit-il ailleurs, de « nombreuses relations » entre la révolution haïtienne et la révolution cubaine[60] : « En 1792-1804, Toussaint Louverture et les esclaves de Saint-Domingue s'échappèrent [du vieux système colonial] en [le] détruisant complètement. En 1958, Fidel Castro a fait de même[61]. » James, qui fit de courts séjours à Cuba en 1967 et 1968, reléguait à l'arrière-plan la question des relations qu'entretenait la révolution castriste avec le communisme soviétique.

Profondément enracinée dans la Caraïbe, la révolution cubaine n'en constituait pas moins à ses yeux la preuve de la vitalité des luttes d'émancipation à l'échelle mondiale. Elle offrait un nouveau démenti cinglant au clivage entre « pays avancés » et « pays arriérés » en vertu duquel les premiers cherchaient à maintenir leur emprise sur les seconds : « Elle est en train de pulvériser le mythe selon lequel le salut des peuples prétendument arriérés dépend de la bienveillance des grands États capitalistes »[62]. Comment, dans une période d'essoufflement du marxisme orthodoxe, d'émergence de nouveaux mouvements (New Left, Black Power), théories critiques et formes de militantisme, d'essor puis de déclin du tiers-mondisme, le « vieux marxiste » qu'était James allait-il s'efforcer de jouer sa partition ?

59. *Ibid.*, p. 359.

60. C. L. R. James, « The Haitian Revolution in the making of the modern world », *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 51.

61. C. L. R. James, « Parties, politics and economics in the Caribbean », *loc. cit.*, p. 153.

62. Facing Reality Publishing Committee (C. L. R. James, Martin Glaberman, William Gorman et George Rawick), *The Gathering Forces*, Detroit, Facing Reality, 1967, p. 49.

11

Professeur James

Marxiste toujours

Jusqu'à la fin de sa vie, James allait rester marxiste et n'allait laisser personne en douter : « Je parle en tant que marxiste-léniniste. Cette formule est usurpée par beaucoup aujourd'hui mais je vais parler en tant que tel. Je le suis depuis de longues années. Je ne vois pas de raison de changer[1]. » Pour lui, le marxisme devait, pour mériter son nom, faire l'objet d'un renouvellement théorique permanent. C'est ce dont témoignent en particulier les positions de Lénine sur la place des syndicats en Russie soviétique, en 1920 et 1921.

Prenant le contre-pied de Trotski, qui suggérait d'incorporer les syndicats à l'appareil du pouvoir, Lénine avait soutenu qu'il était nécessaire de « permettre à l'organisation de la classe ouvrière de combattre le gouvernement des ouvriers au nom des intérêts de la classe ouvrière ». On ne pouvait prétendre rendre la classe ouvrière consciente de ses responsabilités en l'organisant « par le haut ». Ici comme dans ses appels ultérieurs à réorganiser l'Inspection ouvrière et paysanne, Lénine partait du principe que « même dans une société arriérée, tous les individus, y compris les illettrés et les personnes non

1. C. L. R. James, « The old world and the new », *loc. cit.*, p. 203.

instruites, doivent être impliqués »[2]. Selon James, Lénine avait compris, au XX^e siècle, ce qu'avait compris Marx au XIX^e, Rousseau au XVIII^e et Shakespeare (dans *Le Roi Lear*) au XVI^e : qu'il n'y a d'autre souverain que les masses[3]. Et James, citant Lénine, d'ironiser : « Si j'allais dans n'importe quel État africain ou d'Europe de l'Est, et même dans certains pays avancés, et que je disais cela, on me mettrait à l'asile d'aliénés pour quinze jours[4]. »

James trace alors des parallèles avec la situation postcoloniale : « Toute autre tentative [que celle de Lénine] – ce qu'ils essaient de faire en Afrique, dans la Caraïbe, et dans tous ces anciens territoires coloniaux – est vouée à finir en désastre[5]. » Il trouva également des outils pour penser le présent des ex-colonies chez Marx, en particulier dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. La France de 1848 était « en quelque sorte un pays arriéré », « sous-développé pour ainsi dire », qui était « en train de faire sa transition vers un État moderne », situation qui était alors celle des États africains et caribéens. Marx avait identifié le principal danger qui guette ces sociétés en transition : « l'énorme concentration du pouvoir dans les mains de l'État[6] ». Exposant les thèses de Marx dans *Le Capital* sur la journée de travail, « l'une des plus grandes batailles qui aient été menées pour les droits démocratiques des travailleurs », bien plus importante que « la Déclaration des droits française et la Déclaration d'indépendance américaine », James soutint qu'il n'y avait rien d'équivalent dans les ex-colonies où les célébrations et les drapeaux n'étaient que des cache-misère servant à maquer l'emprise persistante de la métropole : « Indépendance ou indépendance africaine – indépendance, mon œil[7] ! »

En 1967, Facing Reality publia *The Gathering Forces*, brochure rédigée à l'occasion du cinquantenaire de la révolution soviétique

---

2. C. L. R. James, « Lenin and the trade union debate in Russia. Part One » [1966-1967], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 162, 169, 177.

3. C. L. R. James, « Lenin and the trade union debate in Russia. Part Three » [1966-1967], *in ibid.*, p. 202-203.

4. C. L. R. James, « Lenin and the trade union debate in Russia. Part One », *loc. cit.*, p. 171.

5. *Ibid.*, p. 165.

6. C. L. R. James, « Marx's *The Eighteenth Brumaire of Louis Bonaparte* and the Caribbean » [1966-1967], *in ibid.*, p. 136-139.

7. C.L. R. James, « Marx's *Capital*, the working-day, and capitalist production » [1966-1967], *in ibid.*, p. 143, 147.

par James, Martin Glaberman, William Gorman et George Rawick[8], qui font du sujet « paysan » un acteur central des luttes contemporaines[9]. Dans un document de la même période, James met l'accent sur la contribution de la paysannerie aux révolutions de 1789 et de 1917[10]. Il a alors à l'esprit l'avenir des ex-territoires coloniaux où prédomine la classe paysanne et qui partagent en cela de fortes similarités avec la Chine, où avait eu lieu la première authentique « révolution paysanne ». *The Gathering Forces* révèle une certaine influence du maoïsme sur James et ses collaborateurs, en particulier Glaberman, auteur l'année suivante d'un essai sur *Mao as Dialectician*[11].

Au tournant des années 1960, James avait qualifié le régime chinois de « communiste totalitaire », mais dans ce cas, un tel totalitarisme devait être considéré comme un moment du processus révolutionnaire, non comme sa négation : « La résistance [de Mao Zedong et de ses camarades révolutionnaires] à la tentative de Tchang Kaï-chek de les exterminer est l'une des grandes épopées de la lutte révolutionnaire. [...] Le stalinisme a peu de rapport avec cela. [...] [L]a Chine n'aura pas besoin de quarante ans pour entamer son processus de détotalitarisation[12]. » Cela n'empêcha pas James de critiquer vertement le Grand Bond en avant (1958-1960) de Mao, auquel il opposa là encore la prudence du dernier Lénine, pour lequel le seul « bond » qui valait était celui qui avait consisté à « renverser la bourgeoisie »[13]. Dans l'ensemble, James allait rester réservé sur le cas chinois : « Je crois que quelque chose d'une grande importance pour nous se passe en Chine, mais je ne sais pas quoi exactement[14]. »

Les événements de Mai 1968 en France prouvèrent que James n'avait rien perdu de son optimisme révolutionnaire. Dans ce qu'il qualifiait de « Révolution française » de 1968[15], plus particulièrement

8. Facing Reality Publishing Committee, *The Gathering Forces*, *op. cit.*

9. C. L. R. James, « Peasants and workers » [1967], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 191-220.

10. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Revolutionary as Artist*, *op. cit.*, p. 140.

11. Martin Glaberman, *Mao as Dialectician* [1968], Detroit, Bewick, 1971.

12. C. L. R. James, Grace Lee Boggs et Cornelius Castoriadis, *Facing Reality*, *op. cit.*, p. 79.

13. C. L. R. James, « Lenin and the trade union debate in Russia. Part Two » [1966-1967], *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 193.

14. C. L. R. James, « Towards the seventh. The Pan-African congress – past, present and future », *loc. cit.*, p. 245.

15. C. L. R. James, « The French Revolution : 1968 », Archives Daniel Guérin, Dossier C. L. R. James, F delta 0721/60/5, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine.

dans les grèves massives, fruit de l'union entre étudiants et ouvriers, il ne voyait rien de moins que « le plus puissant soulèvement que l'Europe ait connu depuis juillet 1789[16] ». Il s'en fit l'écho dans *Speak Out*, le journal de Facing Reality. Dans un texte intitulé « World Revolution : 1968 », il soutient que ces événements ont réactivé la perspective du socialisme, dont l'avènement implique la destruction de « l'État national », « le démantèlement de toutes les institutions bourgeoises » et la création *ex nihilo* de « nouvelles institutions »[17]. Au retour d'un séjour à Paris en décembre 1968, James insista sur la volonté d'« autogestion », c'est-à-dire d'autoémancipation, qui animait les masses françaises ; mais il reconnaissait également que le socialisme était « au-delà des possibilités immédiates[18] » et pointait du doigt les faiblesses d'un mouvement ayant échoué à rompre avec les syndicats officiels et le Parti communiste[19].

C'est aussi en 1968 que James fut réautorisé à entrer sur le territoire des États-Unis, où il passera la majeure partie de la décennie suivante. Cette fois-ci, ce ne fut pas un parti qui le fit venir aux États-Unis, mais un groupe d'étudiants africains-américains de la Northwestern University (Chicago). À la fin des années 1960 et au cours des années 1970, James fit des conférences dans des dizaines d'universités américaines et enseigna au Federal City College à Washington, à quelques kilomètres de l'université noire de Howard, où il intervint également. À l'aube de ses soixante-dix ans et dans un contexte où les processus de radicalisation politique tendaient à se déplacer vers les campus, cet historien autodidacte qu'était James accédait pour la première fois à la reconnaissance académique, dans un pays qui déjà aimantait les intellectuels des ex-colonies.

Black Power

En 1969, Facing Reality organisa un débat au Federal City College sur les *Black studies* alors en plein essor. James se montra d'emblée

16. C. L. R. James, cité *in* Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 146.
17. C. L. R. James, « World Revolution : 1968 », *Speak Out*, n° 20/21, juin-juillet 1968, p. 1-3.
18. C. L. R. James, « Notes on France », *Speak Out*, vol. 2, n° 2, février 1969, p. 4.
19. Voir Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 147 ; Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 188-189.

critique : « Je ne vois aucun caractère distinctif aux *Black studies* aujourd'hui en 1969. » Se référant à la thèse de Lévi-Strauss selon laquelle la seule grande rupture dans l'histoire depuis le Néolithique a été la révolution industrielle, James rappela que cette dernière avait eu pour condition de possibilité la traite négrière et l'esclavage, ce qui montrait que l'« histoire blanche » et l'« histoire noire » participaient d'une seule et même histoire (de l'humanité) : « Parler de *Black studies* comme de quelque chose qui ne concerne que les Noirs est un déni absolu. C'est l'histoire de la civilisation occidentale. [...] C'est l'histoire des Noirs et des Blancs. [...] Dire que c'est un genre de problème ethnique est une bêtise monumentale. » Et il conclut : « En tant que marxiste, je ne connais pas de *Black Studies* en tant que telles[20]. »

Cette position doit être mise en relation avec la critique que, depuis une dizaine d'années, James faisait de l'importance excessive à son goût que tendait à revêtir la question raciale. Dans *Modern Politics*, il affirmait déjà : « Avec tout le respect que je dois à la couleur de la majorité de mon public, le grand problème des États-Unis n'est pas la Question noire. (Si la question de l'organisation politique indépendante des ouvriers était résolue, la question noire serait résolue. Tant qu'elle ne l'est pas, la question noire ne peut pas l'être)[21]. » Un an plus tard, il déplorait la focalisation excessive de certains membres de Facing Reality sur la « race » : « Mettre l'accent uniquement sur l'aspect racial signifie abandonner le traitement de la question [...] d'un côté aux libéraux qui ne voient que l'extension des Droits, de l'autre aux Musulmans [Black Muslims] qui ne voient que l'extension de la race[22]. »

Cette critique s'étendait au champ littéraire. James, qui se félicitait dans les années 1940 que l'*Othello* de Robeson ait mis au premier plan la question noire, affirmait en 1963 : « Je dis avec la plus entière confiance que si vous éliminiez toute référence à [la] peau noire [d'Othello], la pièce resterait essentiellement la même » ; « il n'y a pas un mot à propos de sa race », « la race n'a rien à voir avec cela ». Évoquant « notre conscience rongée par la race », James, dans

20. C. L. R. James, « Black studies and the contemporary student » [1969], *in As the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 186, 192-194, 201.

21. C. L. R. James, *Modern Politics*, *op. cit.*, p. 73-74.

22. C. L. R. James, cité *in* Tony Martin, « C. L. R. James and the race/class question », *Race*, vol. 14, n° 2, 1972, p. 191.

la continuité de ses réflexions sur la littérature caribéenne, soutenait que ce qui définit Othello est le fait que c'est un étranger, un *outsider* par rapport à « l'État et à la civilisation de Venise »[23]. Il est vrai que dans la préface à *Beyond a Boundary*, James s'identifie à Caliban, le « sauvage abject et difforme » de *La Tempête* de Shakespeare : « Afin d'établir sa propre identité, Caliban, trois siècles plus tard, doit explorer des régions que César n'a jamais connues[24]. » Mais le Caliban de James demeurait encore étranger à cet esclave noir en rébellion contre son maître blanc qu'allait dépeindre Césaire dans son adaptation de *La Tempête* « pour un théâtre nègre » (*Une tempête*, 1969).

C'est jusque dans le domaine du sport que James dénonçait l'omniprésence des problématiques raciales. Il avouait regretter avoir lui-même pensé que la question de la nomination du joueur noir Franck Worrell en tant que capitaine de l'équipe des West Indies était « une question de race », alors que c'était avant tout une question de capacité à « tirer le meilleur de l'équipe »[25] : « Quand Frank Worrell et son équipe tâchèrent de restaurer ce que le cricket avait perdu, il n'exprimait pas une *blackness* ». Louer les performances sportives des Noirs n'impliquait nullement d'extraire de quelconques particularités raciales : « Ce n'est pas quelque chose de nouveau ; ce n'est pas quelque chose de noir[26]. » Et James de moquer ceux qui glosaient sans fin sur le facteur racial au cricket : « Ces dandys m'évoquent une grivoiserie à propos de l'Impératif catégorique de Kant : il y avait du racialisme dans le cricket, il y a du racialisme dans le cricket, il y aura toujours du racialisme dans le cricket. Mais il ne devrait pas y en avoir[27] ! »

Cela n'empêchait bien sûr pas James de soutenir les mouvements poursuivant la lutte pour l'émancipation des Noirs aux États-Unis et au-delà et à l'égard desquels il s'efforçait désormais de jouer un rôle de mentor. Dans un discours sur le Black Power à Londres en 1967, il resitua le mouvement dans l'histoire des luttes noires qui, à l'époque comme avant, devaient préserver leur autonomie. À ceux qui condamnaient le « racisme » dont se seraient rendus coupables

---

23. C. L. R. James, « "Othello" and "The Merchant of Venice" » [1963], *in Spheres of Existence*, *op. cit.*, p. 141-145.
24. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, *op. cit.*, préface, page non numérotée.
25. C. L. R. James, « Sir Frank Worrell » [1970], *in A Majestic Innings*, *op. cit.*, p. 257.
26. C. L. R. James, « Cricket and race » [1975], *in ibid.*, p. 279.
27. C. L. R. James, « After that Nottingham defeat [1966], *in ibid.*, p. 177.

les militants noirs, James, se référant au cas de H. Rap Brown – président du Student Nonviolent Coordinating Committee, arrêté la même année pour incitation à l'émeute –, déclara : « Ce n'est pas du racisme. C'est de la politique révolutionnaire. » Enfin, pas moins que par le passé, l'union des luttes noires et du combat pour le socialisme était inéluctable, ainsi que le savait Stokely Carmichael, militant originaire lui aussi de Trinidad et avec lequel James correspondait à cette période : « Il est évident que pour lui, alors qu'il combat pour un avenir de liberté pour les Noirs des États-Unis, la société socialiste n'est pas un espoir mais une nécessité impérieuse[28]. » Pour James, Carmichael, qui, après un bref passage au sein des Black Panthers, allait s'installer dans la Guinée de Sékou Touré et se consacrer au développement du All African People's Revolutionary Party, était le dernier produit, après Fanon, de la généalogie caribéenne du panafricanisme[29].

Tandis qu'auparavant les révolutionnaires de tous les pays lisaient Marx et Lénine, « les jeunes gens politisés », en Europe y compris, se tournaient désormais vers « Fidel Castro, Martin Luther King, Eldrige Cleaver, Stokely Carmichael, Angela Davis et George Jackson. [...] Les grands soulèvements en France en 1968 [...] suivaient les slogans lancés par Hô Chi Minh[30] ». En 1971, James consacra un article à George Jackson, militant des Black Panthers assassiné quelques semaines plus tôt et dont les lettres de prison, réunies dans le recueil *Soledad Brother*, « l'un des documents politiques les plus remarquables parus [...] depuis la mort de Lénine », montraient que « les luttes noires aux États-Unis formeront la société entière aux réalités de la politique contemporaine »[31]. Or, comme le répétait James à cette période, « toute réflexion sur les luttes noires [...] puise ses racines » chez W. E. B. Du Bois, « le nom le plus important dans l'histoire des luttes noires aux États-Unis et dans le monde entier »[32]. À travers la NAACP et son organe, *The Crisis*,

28. C. L. R. James, « Black Power » [1967], *in Sur la question noire*, *op. cit.*, p. 226, 232.

29. C. L. R. James, « Presence of Blacks in the Caribbean », *loc. cit.*, p. 234-235.

30. C. L. R. James, « Black people in the urban areas of the United States » [1970], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 376.

31. C. L. R. James, « George Jackson » [1971], *in The Future in the Present*, *op. cit.*, p. 266-267.

32. *Ibid.*, p. 265.

Du Bois fut celui qui, s'opposant aux politiques d'« accommodation raciale » prônées par Booker T. Washington, forma et organisa les masses noires nord-américaines et démontra que « *le préjugé racial aux États-Unis était une pathologie affectant le bien-être matériel et la santé morale du peuple américain*[33] ».

Du Bois était également un historien de tout premier plan, l'auteur d'un « livre magnifique[34] » explorant le rôle joué par les Noirs au cours et au lendemain de la guerre de Sécession (1860-1880) dans les efforts pour « reconstruire la démocratie en Amérique » : *Black Reconstruction* (1935). Si James louait le travail de Du Bois, qu'il découvrit sur le tard, c'est d'abord parce que c'était un modèle inégalé d'historiographie marxiste appliquée aux luttes panafricaines : Du Bois a montré que la cessation massive du travail par les esclaves dans les plantations du Sud avait été le premier exemple de « grève générale » de l'histoire. *Black Reconstruction* était selon James un livre unique dans la mesure également où c'était non seulement une histoire *des* Noirs, mais aussi une histoire « écrite du point de vue des esclaves noirs et du peuple noir dans son ensemble[35] ». Portant une attention scrupuleuse aux « sentiments *psychologiques* des Noirs », son auteur était parvenu à « pénétrer l'esprit des esclaves noirs » : « Du Bois était conscient des raisons pour lesquelles les esclaves *se battaient* et de ce qu'ils *pensaient*. » Seuls deux historiens avant lui avaient été capables de faire la même chose : Michelet et Hérodote[36]. Dans un essai sur la traite négrière publié en 1970 dans *Amistad*, James, préfigurant l'historiographie postcoloniale, en appelle à réécrire l'histoire de l'esclavage *du point de vue des Africains* : « Nos sources et nos recherches sont presque entièrement occidentales et la pensée occidentale a gouverné nos analyses. [...] Mais l'un des plus importants champs de recherche porte à coup sûr sur ce que les Africains eux-mêmes pensaient de la traite et sur les effets qu'elle a eus, et continue peut-être d'avoir, sur l'Afrique elle-même[37]. »

Mais le plus grand mérite de Du Bois demeurait selon James d'avoir indiqué « aux Noirs de quelle manière ils étaient impliqués

33. C. L. R. James, « W.E.B. Du Bois » [1965], in *ibid.*, p. 203.
34. C. L. R. James, « The West Indian Intellectual », *op. cit.*, p. 29.
35. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 75.
36. C. L. R. James, « Lectures on the Black Jacobins », *loc. cit.*, p. 93-95.
37. C. L. R. James, « The Atlantic slave-trade » [1970], *in The Future in the Present*, *op. cit.*, p. 239.

dans l'histoire du monde » : « Aujourd'hui, il y a des gens qui prennent Du Bois et qui disent que dans *Black Reconstruction* et *Les Âmes du peuple noir*, il se préoccupait principalement de la *blackness*. Ils le réduisent à ce qui les préoccupe *eux*. Ils ont complètement tort[38]. » Du Bois a démontré que la lutte des esclaves au cours de la guerre de Sécession avait été l'un des plus grands épisodes de « l'histoire de la civilisation mondiale » ; une « tragédie qui défiait les Grecs », selon les termes mêmes de l'auteur de *Black Reconstruction*. Il était conscient que cette lutte n'appartenait pas seulement au passé, mais demeurait on ne peut plus actuelle : « Cela, le Noir américain le sait : sa lutte ici est une lutte à mort. Soit il meurt, soit il vainc. [...] *C'est la dernière grande bataille de l'Occident*[39]. » Et James, voyant en Du Bois un authentique *alter ego*, conclut : « Si [les Noirs] n'y parviennent pas, alors cette civilisation tombera en ruine[40]. »

Postface au panafricanisme

Pour James, l'œuvre de Du Bois ne s'arrêtait pas là, car il avait aussi été « l'initiateur du mouvement que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de panafricanisme[41] », « l'âme et l'organisateur actif » des quatre premiers Congrès panafricains (1919 à Londres ; 1921 à Londres, Bruxelles et Paris ; 1924 à Londres et Lisbonne et 1927 à New York) : « *Plus que tout autre citoyen de la civilisation occidentale (et de l'Afrique elle-même), il lutta de longues années et parvint à rendre le monde conscient que l'Afrique et les Africains devaient être libérés de la servitude que la civilisation occidentale leur avait imposée*[42]. » Ces lignes ont été écrites au milieu des années 1960, période à laquelle s'amorçait une renaissance du panafricanisme. En 1969, *A History of Negro Revolt* fut réédité sous le titre *A History of Pan-African Revolt*.

Cette publication vint clore l'« année africaine » de James, 1968, scandée par des tournées de conférences en Afrique. À la fin du mois de février, il se rendit au Nigéria, où une version revue de sa main de

38. C. L. R. James, « Lecture on the *Black Jacobins* », *loc. cit.*, p. 86.
39. W. E. B. Du Bois, cité *in ibid.*, p. 98.
40. *Ibid.*
41. C. L. R. James, « The Haitian Revolution in the making of the modern world », *loc. cit.*, p. 56.
42. C. L. R. James, « W. E. B. Du Bois », *loc. cit.*, p. 205, 208.

sa pièce *Toussaint Louverture* venait d'être mise en scène, sous le titre *Black Jacobins*, par une troupe de théâtre de la University of Ibadan. Il visita ensuite la Tanzanie avant de retourner à Londres début avril. Au mois d'août, il était de retour en Afrique où, après une brève visite au Kénya, il passa de nouveau une semaine en Tanzanie, puis deux en Ouganda, où il participa à une conférence, « Politics, Philosophy, and Creative Literature », au Makerere University College. Début septembre, il retourna en Tanzanie afin, comme il le confia à Glaberman, de « voir quelques villages paysans socialistes[43] », avant de rejoindre Montréal en octobre pour participer au Congrès des écrivains noirs.

Si la Tanzanie était le centre autour duquel gravitait James lors de ses séjours sur le continent africain, c'est parce que le pays incarnait à ses yeux un nouvel espoir pour l'Afrique, son président Julius Nyerere venant occuper chez lui la place autrefois réservée à Nkrumah. À la fin de l'introduction à *Nkrumah and the Ghana Revolution*, James écrit : « Ce livre fut conclu à une période où je craignais pour le futur de l'Afrique. [...] Cependant, ma perplexité fut presque immédiatement apaisée par la publication de la Déclaration d'Arusha du Docteur Nyerere. [...] J'étais et reste aujourd'hui plus que jamais convaincu qu'à nouveau l'Afrique a produit quelque chose de nouveau, indiquant la voie [...] à tous ceux qui cherchent à s'élever au-dessus des conditions précaires de notre siècle en voie d'effondrement[44]. »

La Déclaration d'Arusha (1967) avait posé les principes d'un modèle de développement du socialisme en Afrique, l'*Ujamaa*, fondé sur la communauté villageoise-paysanne et que le parti au pouvoir, la Tanganyika African National Union (TANU), se donnait pour tâche de mettre en œuvre. Pour James, le programme politique tanzanien ne devait pas être confondu avec un prétendu « socialisme africain » qu'il ne cessait de fustiger : « La réalité est que les nouveaux États africains sont pour la plupart des imitations bâtardes des régimes russes à parti unique d'Europe de l'Est ou [...] des régimes bipartites de la démocratie occidentale. [...] Dans l'un et l'autre cas, ils se parent, à la manière des chefs africains, d'un large manteau neuf qu'ils dignifient effrontément en lui donnant le titre de socialisme africain[45]. » James

43. C. L. R. James, cité *in* Frank Rosengarten, *Urbane Revolutionary*, *op. cit.*, p. 147.
44. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, *op. cit.*, p. 24.
45. *Ibid.*, p. 14.

opposait à cette vieille connaissance qu'était pour lui le président kényan Jomo Kenyatta, qu'il avait côtoyé dans les années 1930 au sein de l'International African Friends of Abyssinia, l'exemple d'un Nyerere promouvant « une politique qui signifie changement dans la structure économique, changement dans la structure politique, changement dans l'éducation et qui est un modèle non seulement pour l'Afrique mais pour le monde sous-développé tout entier[46] ».

La figure de Nyerere est prédominante dans l'épilogue adjoint en 1969 à *A History of Pan-African Revolt* qui documente le développement depuis 1938, année de sa première édition, des luttes d'émancipation en Afrique (Ghana, Kénya), en Afrique du Sud, aux États-Unis et dans la Caraïbe. Il se conclut par une section, « Always Out of Africa », dédiée à Nyerere, dans laquelle, citant extensivement la Déclaration d'Arusha, James affirme : « Le gouvernement cherche à créer un nouveau type de société, fondé non sur les théories occidentales, mais sur les circonstances concrètes de la vie africaine et sur son passé historique. » Évoquant les politiques d'éducation tanzaniennes, il assure que « ni chez Platon, ni chez Aristote, ni chez Rousseau, ni chez Marx, on ne trouve une telle coupure révolutionnaire avec l'ordre établi en matière d'éducation ». Quant à « la nouvelle attitude envers les paysans », elle est l'illustration d'une « rupture complète avec les habitudes occidentales et la pensée occidentale » prônée par Nyerere, qui se situe en cela aux antipodes de Nkrumah. Nyerere, qui n'ignore pas pour autant l'impératif de modernisation, est « arrivé par lui-même et avec son peuple » aux mêmes conclusions que le dernier Lénine, qui avait compris la nécessité d'« aller à la rencontre des paysans et de travailler avec eux »[47].

L'enthousiasme de James pour la variante tanzanienne du socialisme africain allait susciter des critiques[48] ; et on peut s'étonner qu'il se réfère élogieusement dans ce texte au président zambien conservateur Kenneth Kaunda au *seul* motif que, dans la lignée de Nyerere, il condamne le désir de « singer les manières européennes » et en appelle à explorer de « nouvelles voies africaines »[49]. Les limites de la pensée jamesienne de l'émancipation de l'Afrique tiennent à un

46. C. L. R. James, « The old world and the new », *loc. cit.*, p. 214.
47. C. L. R. James, *A History of Pan-African Revolt*, *op. cit.*, p. 128-130, 135-136.
48. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 141.
49. C. L. R. James, *A History of Pan-African Revolt*, *op. cit.*, p. 132-133.

facteur principal : il considérait qu'une *personnalité* pouvait incarner à elle seule les espoirs d'un continent entier. Que cela soit dû au manque cruel de contact direct de James avec les masses africaines ou à la persistance d'une conception différentielle des luttes d'émancipation en Occident et dans le monde non occidental – c'est probablement l'un et l'autre –, force est de constater que, pour lui, les peuples africains, à la différence des masses laborieuses d'Europe et des États-Unis, continuaient d'avoir besoin d'être *représentés* par des individus-leaders d'exception qui, s'ils tenaient la dragée haute aux grandes figures de l'histoire européenne, n'étaient jamais comparés qu'à une histoire *passée*.

En 1972, James participa, aux côtés de Léon-Gontran Damas, au second sommet du Congress of African People, organisation fondée par Amira Baraka (Everett LeRoi Jones). En 1973, il contribua à la composition du communiqué annonçant la tenue d'un Sixième Congrès panafricain en juin 1974 à Dar es Salaam en Tanzanie, presque trente ans après le Cinquième Congrès (1945), qui s'était tenu à Manchester et dont les principaux artisans avaient été Padmore et Nkrumah. Promouvant « l'unité africaine, l'indépendance africaine et la libération des Sud-Africains », le Sixième Congrès entendait explorer six thèmes principaux : « l'agriculture, la santé et la nutrition, la recherche scientifique et technologique, la communication, la coopération politique et le soutien aux mouvements de libération nationale en Afrique », lesquels furent invités à envoyer des délégués à cette occasion [50]. Fortement investi dans l'organisation du Congrès, James se retira soudainement deux semaines avant son ouverture après avoir appris que des mouvements caribéens interdits par leurs gouvernements n'avaient pas été autorisés à participer. Malgré les efforts de Nyerere pour le convaincre de faire le voyage, il décida de rester à Washington.

Plus tard, James insistera sur la nécessité d'un Septième Congrès devant à ses yeux se centrer sur trois objectifs : premièrement, l'abolition de l'État national et la création de fédérations en Afrique (de l'Ouest, de l'Est, du Sud et du Nord) et dans la Caraïbe ; deuxièmement, la lutte contre les privilèges des élites occidentalisées vivant aux dépens de la paysannerie ; troisièmement, le renouvellement des

50. « The Sixth Pan African congress. An announcement », *The Review of Black Political Economy*, septembre 1973, vol. 3, n° 4, p. 124-126.

relations entre les dirigeants et les masses populaires qui, comme le montraient les exemples cubain et vietnamien, avaient détruit la vieille idée qu'« il faudrait cent ans avant qu'une population paysanne parvienne à s'élever au niveau d'un État moderne pleinement développé[51] ». Sans surprise, ces perspectives ne trouvèrent guère d'écho parmi les élites africaines et caribéennes. James lui-même allait confesser : « Je dois dire que l'idée d'une Afrique unie était un non-sens[52]. »

Comme par le passé, c'est davantage dans un travail de l'ombre que James parvint à exercer son influence sur la jeune génération des militants panafricains. En 1962, il avait intégré à Londres un groupe d'études caribéen qui se réunissait dans sa maison de Staverton Road, au nord-ouest de Londres. Y participaient le romancier et futur sociologue harvardien Orlando Patterson, ainsi que Walter Rodney, jeune Guyanien qui, en 1963, à l'âge de vingt et un ans, débutait une thèse en histoire africaine sur l'esclavage en Haute-Guinée – publiée en 1970 sous le titre *A History of the Upper Guinea Coast, 1545-1800*. Rodney affirmera que ces rencontres hebdomadaires lui avaient offert « l'opportunité d'acquérir une connaissance du marxisme et une compréhension plus précise de la révolution russe et du travail historique. [...] C. L. R. James était réellement un maître dans le domaine de l'analyse historique[53] ».

Le jeune Rodney avait tout pour plaire à James, qui ne pouvait manquer de voir dans cet apprenti historien-révolutionnaire un digne héritier. Après avoir obtenu son diplôme de doctorat, Rodney enseigna à la University of Dar es Salaam en Tanzanie, alors véritable centre intellectuel de l'Afrique anglophone, avant de devenir professeur à la University of West Indies en Jamaïque. Ayant vertement critiqué les élites caribéennes issues de la classe moyenne, il fut exclu du pays en octobre 1968, ce qui fit dire à James : « Rodney est en difficulté car il dit au peuple quelque chose à propos de l'histoire de l'Afrique, une histoire qui a été largement négligée. Je crois qu'il est [...] extrêmement important [...] que nous exprimions notre

51. C. L. R. James, « Towards the seventh. The Pan-African congress – past, present and future », *loc. cit.*, p. 246-247.

52. *C. L. R. James and British Trotskyism*, *op. cit.*, p. 7.

53. Walter Rodney, cité *in* Rupert Lewis, *Walter Rodney's Intellectual and Political Thought*, Barbade, Press University of the West Indies et Detroit, Wayne State University Press, 1998, p. 37.

désaveu non seulement de ce qui est arrivé à Rodney, mais aussi de la manière dont les classes éduquées de la Caraïbe gouvernent nos pauvres concitoyens à leurs dépens[54]. » De retour en Tanzanie, Rodney publia *The Grounding with my Brothers* (1969), dans lequel il retrace ses efforts pour importer le Black Power dans la Caraïbe et montre la signification de l'histoire africaine pour la « révolution noire ». James dit alors du livre que c'était « la meilleure étude sur la civilisation africaine présente et passée[55] ».

En 1972, Rodney fit paraître son livre majeur, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique*, dans lequel il cherche à montrer que la traite négrière est la cause historique fondamentale du sous-développement de l'Afrique. Il rentra en Guyana en 1974 afin d'occuper un poste de professeur d'histoire, mais le gouvernement de Forbes Burnham rejeta sa nomination au dernier moment. Rodney rejoignit alors l'opposition révolutionnaire en tant que leader de la Working People's Alliance. Il mourut le 13 juin 1980 dans l'explosion de sa voiture piégée. James déclara peu après : « Au cours des dix ou vingt prochaines années, nous serons confrontés dans la Caraïbe à d'énormes difficultés. [...] Et je ne connais pas une seule personne de son temps qui aurait été plus à même de remplir cette tâche que Walter Rodney[56]. » James se montrera néanmoins plus critique par la suite, regrettant que Rodney, malgré sa fine connaissance du marxisme, n'ait pas étudié la question clé de la « prise de pouvoir » et des conditions de l'insurrection, telles que les avait problématisées Lénine : « Une révolution est faite avec des armes, mais une révolution est faite par l'esprit révolutionnaire des grandes masses populaires. Et pour cela, il faut attendre » que celles-ci soient prêtes. Rodney a essayé de « forcer » le soulèvement de la population et a échoué ; il ne pouvait en aller autrement[57].

Aux dires de certains interprètes, les idées de James ont bel et bien nourri une révolution, celle qui eut lieu sur l'île de Grenade en

---

54. C. L. R. James, « On the banning of Walter Rodney from Jamaïca », *in You Don't Play with Revolution*, *op. cit.*, p. 302.

55. C. L. R. James, « The old world and the new », *loc. cit.*, p. 214.

56. C. L. R. James, cité *in* Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, *op. cit.*, p. 202-203.

57. C. L. R. James, « Walter Rodney and the question of power », *in Walter Rodney, Revolutionary and Scholar. A Tribute* (dir. Edward A. Alpers et P.-M. Fontaine), Los Angeles, Center for Afro-American Studies and African Studies Center, 1982, p. 133-146.

1979. Le coup d'État orchestré par le New Jewel Movement, dirigé par Maurice Bishop, amena au pouvoir le People's Revolutionary Government of Grenada, lui-même renversé en 1983. Selon Manning Marable, « la version de la démocratie radicale, par le bas », défendue par Bishop et l'organisation qu'il avait auparavant fondée, le Movement for Assemblies of the People (MAP), « s'inspirait de C. L. R. James et du modèle tanzanien de l'*Ujamaa Vijijini* »[58]. En l'absence de preuves et étant donné l'éclectisme des références idéologiques du MAP, cette hypothèse a été contestée, voire réfutée. Le fait est qu'il n'y aura pas eu de révolution jamesienne dans la Caraïbe, où l'influence politique de l'auteur des *Jacobins noirs* sera restée limitée. La seule révolution dont on peut attribuer à James une part de la paternité reste à ce jour la révolution ghanéenne.

58. Manning Marable, *African and Caribbean Politics*, Londres, Verso, 1987, p. 208, 297.

Conclusion

Un héritage en partage

En 1980, James séjourna plusieurs mois à San Fernando, à Trinidad, à l'invitation de l'Oilfield Workers' Trade Union. Mais c'est en Angleterre, au centre de l'ancien Empire, que James passa les dernières années de sa vie. Malgré sa santé déclinante, il restait actif et participait régulièrement à des émissions à la radio et à la télévision. En 1983, une discussion entre James et E. P. Thompson, alors à la tête du mouvement antinucléaire, fut diffusée à la télévision britannique. En 1986, sa pièce *The Black Jacobins* fut à nouveau mise en scène à Londres. Au long de ces années, James reçut, souvent avec indifférence, une série de distinctions : il devint docteur *honoris causa* de la University of the West Indies en 1983 ; deux ans plus tard, une bibliothèque située dans le quartier de Hackney à Londres fut nommée en son honneur ; en 1988, la Trinity Cross, plus haute distinction de Trinidad, lui fut attribuée. À Anna Grimshaw, qui l'assista pendant les six dernières années de sa vie et qui jouera ensuite un rôle éditorial important, James aime à dire quand le téléphone sonnait : « Qui que ce soit, dites-leur que je suis mort[1]. »

Au début des années 1980, James continuait d'écrire sur ses thèmes de prédilection : le cricket, l'art[2] et bien sûr la politique.

1. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 164.
2. C. L. R. James, « Picasso and Jackson Pollock » [1980], *in The C. L. R. James Reader*, *op. cit.*, p. 405-410.

En 1981, à la suite d'émeutes de jeunes, blancs et noirs, dans le quartier de Moss Side à Manchester, il écrivit : « Cela, mes amis, c'est la révolution. Il n'y a pas de parti hautement éduqué qui conduit les masses arriérées. Il n'y a pas d'éminent leader que les masses suivent en raison de ses grands faits d'armes passés. Il n'y a pas de plan préétabli[3]. » Quelques semaines plus tard, il fit un discours dans le cadre d'un rassemblement en soutien au mouvement polonais Solidarnosc, « dernier stade », dit-il, d'une histoire qui a débuté avec la Commune de Paris. À l'occasion de la publication de ce discours, il accorda un entretien où il déclara : « Il y a Solidarnosc, la classe ouvrière et les paysans, unis pour créer une nouvelle société. Or, dites-moi, le Socialisme est-il autre chose ? [...] Je dis la même chose que Walesa. [...] Solidarnosc a aboli la contradiction entre la politique et le pouvoir, entre l'usine et la communauté[4]. » James s'intéressait également à la nouvelle littérature africaine-américaine, plus spécifiquement à trois « femmes écrivains noires » qu'il contribua à faire découvrir au public britannique : Toni Morrison, Alice Walker et Ntozake Shange qui, écrivant sur « la vie quotidienne des femmes noires », étaient la preuve que « les Noirs [...] ont pris part au mouvement des femmes »[5].

À partir de 1984, James abandonna toute activité publique. Affaibli, il passa l'essentiel de son temps dans son petit appartement de Railton Road, dans le quartier de Brixton, au sud de Londres. Cette adresse est en soi significative : la population de Brixton était en majorité afro-caribéenne ; l'immeuble où habitait James abritait également les locaux de la revue *Race Today*, éditée par son compatriote Darcus Howe ; enfin, comme pour symboliser sa personnalité, son appartement était situé à l'angle de la Shakespeare Road. Ceux qui fréquentèrent James dans les années 1980 ne manquèrent pas de noter que la télévision était en permanence allumée. Toujours friand de culture populaire et sans avoir perdu son œil d'analyste, il regardait les vieux films, les émissions de variétés, les feuilletons, qui lui donnaient à voir « les psychoses sociales du capitalisme tardif », et

3. C. L. R. James, cité *in* Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 165.

4. C. L. R. James, « Poland » [1983], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 271.

5. C. L. R. James, « Three Black women writers : Toni Morrison, Alice Walker, Ntozake Shange » [1983], *in At the Rendezvous of Victory*, *op. cit.*, p. 264.

bien sûr les matches de cricket[6]. Cela ne l'empêchait pas d'accueillir les jeunes militants radicaux et membres de la diaspora caribéenne – dont Stuart Hall, qui enregistra avec lui un long entretien diffusé sur Channel Four en 1984 – qui venaient s'abreuver de son expérience et recueillir ses enseignements. James mourut en mai 1989 à la suite d'une infection pulmonaire. Il fut inhumé à Tunapuna, à Trinidad, sur les lieux de son enfance.

Si la reconnaissance « publique » de James dans le monde anglophone avait débuté au tournant des années 1980, avec la publication de trois recueils, *The Future in the Present* (1977), *Spheres of Existence* (1980) et *At the Rendezvous of Victory* (1984), auxquels il faut ajouter une compilation de textes sur le cricket (1986), ce n'est qu'après sa mort qu'il accéda au statut de figure intellectuelle majeure du XX^e^ siècle. Sous l'impulsion d'Anna Grimshaw, furent tour à tour publiés un *reader* (1992), le manuscrit d'*American Civilization* (1993) et la correspondance de James avec Constance Webb (1996). D'autres recueils, sur la question noire et la théorie marxiste, parurent à la même période. Au cours des vingt-cinq dernières années, une grande partie de ses livres furent réédités et plusieurs biographies, essais et ouvrages collectifs lui furent consacrés[7]. Cette riche production éditoriale, sans laquelle nous n'aurions pu mener notre recherche à bien, n'a aucun équivalent en France, bien que l'on assiste à l'éclosion d'un intérêt pour l'œuvre de James.

Si les appropriations de l'œuvre de James depuis sa mort ont été aussi diverses que son œuvre est polyphonique, le champ des *James studies* ne s'est pas moins polarisé autour de deux courants qui aujourd'hui se partagent et se disputent son héritage : le premier émane de la théorie marxiste, le second des *cultural* et *postcolonial studies*. Le « camp marxiste » insiste sur la radicalité révolutionnaire de James en tant que théoricien de la lutte des classes à l'échelle *mondiale*. Le « camp culturel postcolonial » privilégie les efforts de *décentrement* (et leurs limites) déployés par un James déjà sensible aux politiques de la différence culturelle et historique. Manifestation d'un conflit plus large, perdurant depuis un quart de siècle, ce différend montre la nécessité qu'il y a à chercher des réponses à la question de savoir dans quelle mesure et sous quelle forme la critique de

6. Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, *op. cit.*, p. 162-163.
7. Voir bibliographie finale.

l'eurocentrisme, dont il faut convenir qu'elle n'est pas à elle-même sa propre fin, est aujourd'hui nécessaire aux luttes d'émancipation en Occident et dans le Sud global.

L'œuvre de James offre de nombreuses pistes, mais ce ne sont pas les seules évidemment, pour explorer ce problème, dont il est dangereux de croire qu'il pourrait recevoir une solution univoque. James s'est toujours efforcé de penser l'hétérogénéité des formes d'oppression et, partant, des modes d'émancipation sans jamais perdre de vue leur *nécessaire* connexion au sein d'un monde unifié, dans la différence, par les processus d'universalisation du capital, autrement dit par l'impérialisme lui-même. Loin de concevoir ces différences comme le simple effet de l'actualisation différentielle d'un capitalisme « abstrait », et par conséquent les résistances qui lui sont opposées comme autant d'incarnations d'une logique universelle de l'émancipation, il a développé ce qu'on appellera une *topique de la traduction* des luttes, caractérisée par l'attention qu'elle porte aux lieux et espaces où se déploient les pratiques révolutionnaires et où se formulent les savoirs de l'émancipation eux-mêmes, et par conséquent aux modalités de leur « exportation », de leurs circulations et de leur reconfiguration permanente.

À cette fin, James s'est attaché à subvertir, plutôt qu'à nier, les partages eurocentristes, au premier rang desquels la dichotomie entre « arriération » et « avancement » ou « avant-garde ». En bon dialecticien, il était conscient que ces clivages avaient malgré tout un noyau de vérité, pour la simple raison que le capitalisme-impérialisme avait bel et bien eu un *centre*, l'Europe, depuis lequel il s'était diffusé en produisant des hiérarchies et dépendances économiques, sociales et politiques réelles. Les puissances impériales n'ont pas seulement imposé une vision de l'histoire dont on pourrait « simplement » se débarrasser en écartant les entraves mentales héritées du colonialisme. L'historicisme, conception téléologique de l'histoire qui s'accompagne invariablement de l'idée que les sociétés non européennes sont toujours « en retard » et sont par conséquent destinées à reparcourir les mêmes stades que les sociétés européennes avant elles, n'est pas une pure construction intellectuelle ; c'est le produit de siècles de domination qui ont fait, et continuent de faire, de ce « retard » la condition de possibilité de l'accumulation capitaliste à l'échelle mondiale. Autrement dit, l'impérialisme n'a cessé au long des siècles de produire, *matériellement*, les conditions de vérité d'un historicisme

que seules les luttes d'émancipation, en Europe et hors d'Europe, ont le pouvoir d'invalider, à condition qu'elles ne se limitent pas au stade (nécessaire) du recouvrement de l'indépendance nationale.

Dès lors, la stratégie de James fut non pas de postuler l'incommensurabilité *des* histoires et formes d'historicité en Occident et hors d'Occident, mais de contrer cette conception sur son terrain même, celui de l'histoire du monde, en défaisant l'identification de cette dernière à l'histoire de l'Europe-Occident et en donnant à voir, au passé et au présent, la multiplicité des sujets et des lieux de l'initiative révolutionnaire. Elle consista plus spécifiquement à expliciter le rôle que les luttes panafricaines avaient joué, pour reprendre une tournure rhétorique qu'il affectionne, *non seulement* dans l'histoire des populations noires, *mais aussi* dans l'histoire de la civilisation mondiale *dans son ensemble*.

C'est à rien de moins qu'une refonte de la *philosophie de l'histoire*, sur la base du matérialisme historique et dialectique, que se sera livré James tout au long de sa trajectoire intellectuelle et révolutionnaire. Cet effort demande d'autant plus à être médité que les courants historiographiques non eurocentristes qui ont éclos au cours des trente dernières années (histoire postcoloniale, histoire globale, histoire connectée, etc.) se sont tous fondés sur un même rejet de la notion « suspecte » de philosophie-théorie de l'histoire, toujours soupçonnée d'être téléologique et de faire fi des différences historiques en reposant sur une conception d'un temps vide et homogène. James appartient de plein droit, aux côtés de Walter Benjamin, Ernst Bloch et quelques autres, à la lignée des théoriciens marxistes qui ont produit des philosophies hétérodoxes du temps historique, d'où l'importance qu'il y aurait à établir, *a posteriori*, le dialogue qui n'a jamais eu lieu entre le « marxisme occidental » (Gramsci, Benjamin, Bloch, Althusser, etc.) – qui est encore en attente d'un décentrement – et les différentes variantes de marxisme anticolonial – qui ne se résument pas aux régimes staliniens établis en Asie et en Afrique –, sans oublier ce qu'il reste de bel et bien vivant dans le marxisme orthodoxe[8]. La tâche à laquelle nous convie James est d'œuvrer à un *matérialisme global*.

8. Nous remercions Enzo Traverso de nous avoir suggéré cette idée.

Bibliographie sélective

Ouvrages de C. L. R. James

C. L. R. James, *American Civilization* (dir. Anna Grimshaw et Keith Hart), Cambridge et Oxford, Blackwell, 1993.

C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, Londres, Yellow Jersey Press, 2005 [1963].

C. L. R. James, *Every Cook can Govern. A Study in Democracy in Ancient Greece, its Meaning for Today* [1956], *in A New Notion. Two Works*, Oakland, PM Press, 2010.

C. L. R. James, Grace Lee Boggs et Cornelius Castoriadis, *Facing Reality*, Detroit, Bewick, 1974 [1958].

C. L. R. James, *A History of Pan-African Revolt*, Oakland, PM Press, 2012 [1938] (traduction française : C. L. R. James, *Histoire des révoltes panafricaines*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2016).

C. L. R. James et Raya Dunayevskaya, *The Invading Socialist Society* [1947], *in A New Notion. Two Works*, Oakland, PM Press, 2010.

C. L. R. James, *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 [1938].

C. L. R. James, *The Life of Captain Cipriani. An Account of British Government in the West Indies*, Durham et Londres, 2014 [1932].

C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways. The Story of Herman Melville and the World We Live In*, Hanover et Londres, University Press of New England, 2001 [1953] (traduction française : C. L. R. James, *Marins, renégats et autres parias. L'histoire d'Herman Melville et le monde dans lequel nous vivons*, Paris, Ypsilon éditeur, 2016).

C. L. R. James, *Minty Alley*, Londres et Port of Spain, New Beacon Books, 1971 [1936].
C. L. R. James, *Modern Politics*, Oakland, PM Press, 2013 [1960].
C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution*, Londres, Allison & Busby, 1977.
C. L. R. James, *Notes on Dialectics. Hegel, Marx, Lenin*, Westport, Lawrence Hill & Co., 1980 [1948].
C. L. R. James, *Party Politics in the West Indies*, San Juan, Vedic Enterprises, 1962.
C. L. R. James (en collaboration avec Raya Dunayevskaya et Grace Lee Boggs), *State Capitalism and World Revolution*, Oakland, PM Press, 2013 [1950].
C. L. R. James, *Toussaint Louverture. The Story of the Only Successful Revolt in History*, Durham et Londres, Duke University Press, 2013.
C. L. R. James, *World Revolution, 1917-1936. The Rise and Fall of the Third International*, Londres, Secker and Warburg, 1937.
Facing Reality Publishing Committee (C. L. R. James, Martin Glaberman, William Gorman et George Rawick), *The Gathering Forces*, Detroit, Facing Reality, 1967.

Recueil de textes de C. L. R. James

C. L. R. James, *At the Rendez-Vous of Victory. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1984.
C. L. R. James, *C. L. R. James's 80th Birthday Lectures* (dir. Margaret Busby et Darcus Howe), Londres, Race Today, 1984.
C. L. R. James, *C. L. R. James and Revolutionary Marxism. Selected Writings of C. L. R. James, 1939-1949* (dir. Scott McLemee et Paul Le Blanc), Atlantic Highlands, Humanities Press, 1994.
C. L. R. James, *C. L. R. James on the « Negro Question »* (dir. Scott Mc Lemee), Jackson, University Press of Mississippi, 1996.
C. L. R. James, *The C. L. R. James Reader* (dir. Anna Grimshaw), Cambridge, Blackwell Publishers, 1992.
C. L. R. James, *Cricket*, Londres, Allison & Busby, 1980.
C. L. R. James, *The Dialectics of State Capitalism. Writings on Marxist Theory, 1940-1956* (dir. Scott McLemee), Chicago, Haymarket Books, 2012.
C. L. R. James, *The Future in the Present. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1977.
C. L. R. James, *Letters from London*, Port of Spain, Prospect Press, 2003.
C. L. R. James, *A Majestic Innings. Writings on Cricket*, Londres, Aurum Press, 2006.

C. L. R. James, *Marxism for our Times. C. L. R. James on Revolutionary Organization* (dir. Martin Glaberman), Jackson, University Press of Mississippi, 1999.
C. L. R. James, *The Nobbie Stories for Children and Adults* (dir. Constance Webb), Lincoln, University of Nebraska Press, 2006.
C. L. R. James, *The Revolutionary Answer. Writings on African-American Struggle* (dir. Scott McLemee), Chicago, Haymarket Books, 2015.
C. L. R. James, *Special Delivery. The Letters of C. L. R. James to Constance Webb, 1939-1948* (dir. Anna Grimshaw), Cambridge, Blackwell Publishers, 1996.
C. L. R. James, *Spheres of Existence. Selected Writings*, Londres, Allison & Busby, 1980.
C. L. R. James, *Sur la question noire. La question noire aux États-Unis, 1935-1967*, Paris, Syllepse, 2012.
C. L. R. James, *You Don't Play with Revolution. The Montreal Lectures of C. L. R. James* (dir. David Austin), Édimbourg, AK Press, 2009.

Une partie importante des textes politiques de C. L. R. James cités dans la présente biographie sont disponibles dans l'archive numérique : marxists org/archive/james-clr/

Essais sur C. L. R. James

Anthony Bogues, *Caliban's Freedom. The Early Political Thought of C. L. R. James*, Londres, Pluto Press, 1997.
Paul Buhle (dir.), *C. L. R. James. His Life and Work, Londres*, Allison & Busby, 1986.
Paul Buhle, *C. L. R. James. The Artist as Revolutionary*, Londres et New York, Verso, 1998.
Selwyn R. Cudjoe et William E. Cain (dir.), *C. L. R. James. His Intellectual Legacies*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1995.
Farrukh Dhondy, *C. L. R. James*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2001.
Grant Farred (dir.) *Rethinking C. L. R. James. A Critical Reader*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1996.
Christopher Gair (dir.), *Beyond Boundaries. C. L. R. James and Postnational Studies*, Londres, Pluto Press, 2006.
Patrick Ignatius Gomes, *The Marxian Populism of C. L. R. James*, St. Augustine, Dept of Sociology, University of the West Indies, 1978.
Anna Grimshaw, *The C. L. R. James Archive. A Reader's Guide*, New York, C. L. R. James Institute and Cultural Correspondence, 1991.
Paget Henry et Paul Buhle (dir.) *C. L. R. James's Caribbean*, Durham, Duke University Press, 1992.

Christian Høgsbjerg, *C. L. R. James in Imperial Britain*, Durham et Londres, Duke University Press, 2014.

John H. McClendon III, *C. L. R. James's* Notes on Dialectics. *Left Hegelianism or Marxism-Leninism*, Lanham, Lexington Books, 2005.

Nicole King, *C. L. R. James and Creolization. Circles of Influence*, Jackson, University Press of Mississippi, 2001.

Aldon L. Nielsen, *C. L. R. James. A Critical Introduction*, Jackson, University Press of Mississippi, 1997.

Martin Ordaz, *Home-coming of a Famous Exile. C. L. R. James in Trinidad & Tobago*, Trinidad, M. Ordaz, 2003.

Dave Renton, *C. L. R. James. Cricket's Philosopher King*, Londres, Haus, 2007.

Frank Rosengarten, *Urban Revolutionary. C. L. R. James and the Struggle for a New Society*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008.

David Scott, *Conscripts of Modernity. The Tragedy of Colonial Enlightenment*, Durham et Londres, Duke University Press, 2014.

Andrew Smith, *C. L. R. James and the Study of Culture*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

Brent St Louis, *Rethinking Race, Politics and Poetics. C. L. R. James's Critique of Modernity*, New York et Londres, Routledge, 2007.

James, D. Young, *The World of C. L. R. James. The Unfragmented Vision*, Glasgow, Clydeside Press, 1999.

Kent Worcester, *C. L. R. James. A Political Biography*, Albany, State University of New York Press, 1996.

Index

Adams, Grantley H., 169
Adorno, Theodor W., 11, 50, 130
Allen, James S., 96
Alquati, Romano, 146
Althusser, Louis, 213
Appadurai, Arjun, 179
Aptheker, Herbert, 96, 98
Arendt, Hannah, 155
Aristophane, 130, 142
Aristote, 15, 141-145, 158, 203
Arlott, John, 177, 185
Arnold, Matthew, 24
Arnold, Thomas, 179
Aulard, Alphonse, 155

Bach, Johann S., 46
Badoglio, Pietro, 105
Baldwin, James A., 185
Baraka, Amira, 204
Barnes, Sydney F., 51
Baudelaire, Charles, 191
Beard, Mary R., 96
Beethoven (van), Ludwig, 12, 46, 122
Bell, Daniel, 141
Benda, Julien, 105
Benjamin, Walter, 11, 213
Berenson, Bernard, 183
Bishop, Maurice, 207
Bloch, Ernst, 213
Blyden, Edward W., 28
Boggs, Grace Lee, 103, 106-108, 116, 147-148, 151, 159-161, 165, 195
Boggs, James, 148, 151
Bogle, Paul, 17
Boissière (de), Ralph, 36
Bonaparte, Napoléon, 71
Bright, John, 23
Brönte, Charlotte, 22
Brougham, Henry, 23
Brown, H. Rap, 199
Brown, John, 95
Buhle, Paul M., 15
Burke, Edmund, 23
Burnham, Forbes, 206
Burnham, James, 102, 112
Byron, George G., 23

Canning, George, 23
Cannon, James P., 81, 102, 110
Cardus, Neville, 51, 177
Carmichael, Stokely, 199
Casson, Stanley, 62

Castoriadis, Cornelius, 147-148, 159, 165, 195
Castro, Fidel, 191, 199
Cayton (Jr.), Horace R., 93
Cervantès (de), Miguel, 145
Césaire, Aimé, 67, 187, 191, 198
Chakrabarty, Dipesh, 8
Chaplin, Charlie, 129, 142
Cipriani, Arthur A., 40-44, 48, 76
Cleaver, Eldrige, 199
Cloots, Anacharsis, 136
Coleridge, Samuel T., 23
Connolly, James, 55
Connolly O'Brien, Nora, 55
Conrad, Joseph, 187
Constantine, Learie, 47-48, 168, 181
Cripps Samoiloff Louise, 54
Croce, Benedetto, 105
Cromwell, Oliver, 111, 174

Daddario, Filomena, 125
Damas, Léon-Gontran, 67-68, 204
Davis, Angela Y., 199
Denby, Charles, 108
Descartes, René, 118
Dessalines, Jean-Jacques, 75, 145
Dewey, John, 114
Dickens, Charles J. H., 22-23, 31
Diderot, Denis, 156
Dostoïevski, Fiodor, 36, 92, 175, 184
Douglass, Frederick, 95-96, 99
Du Bois, W. E. B., 161, 199-201
Dumas, Alexandre, 187
Dunayevskaya, Raya, 102-103, 106, 108-109, 113, 116-117, 125, 147-148, 152

Eisenstein, Serguei, 68, 142
Eliot, George, 23
Eliot, T. S., 131, 187
Ellis, H. Havelock, 36
Ellison, Ralph W., 93
Engels, Friedrich, 56, 96, 127, 153, 171
Eppse, Merl. R., 96
Eschyle, 36, 130, 141
Euripide, 23
Eyre, Edward J., 17

Fanon, Frantz, 12-13, 127, 191, 199
Farrar, Frederic W., 23
Faulkner, William C., 31, 46, 131
Ferguson, George O., 38
Fielding, Henry, 31
Forster, E. M., 46
Freud, Sigmund, 138-139
Freyre, Gilberto, 189
Froude, James A., 189-190

Gandhi, Mohandas K., 38, 174
Garrison, William Ll., 95, 97
Garvey, Amy A., 63
Garvey, Marcus M., 40, 63, 78, 85, 190
Gibbon, Edward, 77
Glaberman, Martin, 103, 108, 151, 192, 195, 202
Gomes, Albert M., 37
Gomes, Patrick I., 129
Gorman, William, 103, 139, 151, 192, 195
Gould, Chester, 129
Grace, W. G., 179-180
Gramsci, Antonio, 11, 127, 167, 213
Green, John R., 76
Griffith, D. W., 142
Grimm, Friedrich M., 156
Grimshaw, Anna, 209, 211
Guérin, Daniel, 110-111, 154
Gupta, Balkrishna, 53

Hall, Stuart, 69, 211
Harland, Sydney C., 38-39
Harris, Wilson, 35, 185-187, 190
Haydn, Joseph, 46
Hazlitt, William, 23
Headley, George A., 51, 181

Hegel, Georg W. F., 15, 21, 112-114, 116, 118, 141, 144, 147, 156, 158
Heidegger, Martin, 185-186
Hemingway, Ernest M., 31, 131, 179
Hérodote, 49, 200
Himes, Chester B., 93-94
Hitler, Adolf, 57, 81, 85, 87, 134
Hô Chi Minh, 199
Hobbes, Thomas, 111
Høgsbjerg, Christian, 15, 70
Hölderlin, Friedrich, 186
Hook, Sidney, 112
Horkheimer, Max, 130
Howard, Leon, 97, 133, 196
Howe, Darcus, 210
Howe, Irving, 113
Hudson, Carlos, 84
Hughes, Thomas, 179

Ibsen, Henrik, 184

Jackson, George L., 199
James, Henry, 187
James, Selma, 125, 151, 165, 188
Jaurès, Jean, 155
Jean (apôtre), 158
Johnson, Jack, 95
Joyce, James A. A., 187

Kanhai, Rohan B., 181
Kant, Emmanuel, 156, 198
Kaunda, Kenneth D., 203
Keats, John, 23, 123
Kenyatta, Jomo, 63, 203
Keynes, John M., 46
Kierkegaard, Søren A., 94, 184
King, Coretta Scott, 159
King, Martin Luther, 159, 199
Kipling, J. Rudyard, 23, 178, 187
Koinange, Mbiyu, 160
Korsch, Karl, 54, 56

Lamming, George, 35, 179, 183, 185-187
Laski, Harold J., 105
Laval, Pierre, 105
Lawrence, D. H., 31, 46, 187
Lefebvre, Georges, 155, 163
Lefebvre, Henri, 113
Lefort, Claude, 147
Lénine, Vladimir I., 10, 12, 50, 52-53, 58, 71, 90, 96, 103, 113-116, 122, 126, 149, 152, 158, 163-164, 171, 174-175, 193-195, 199, 203, 206
Lévi-Strauss, Claude, 197
Lewis, W. Arthur, 189
Leyda, Jay, 133, 141, 144
Liebling, A.J., 179
Ligon, Richard, 189
Lilburne, John, 111
Lincoln, Abraham, 168
Locke, John, 111
Louis, Joe, 95
Louverture, Toussaint, 39, 67-71, 74-76, 145-146, 158, 174, 190-192, 202
Lukács, Georg, 113
Lyotard, François, 147

Macaulay, Thomas B., 76
Makonnen, T. Ras, 63
Mandel, Ernest, 109
Mankiewicz, Joseph L., 143
Manley, Norman W., 169
Mao Zedong, 174, 195
Marcuse, Herbert, 112
Mariátegui, José Carlos, 50
Marx, Karl, 10, 15, 22, 36, 49, 52-54, 56, 74, 89, 96, 98, 104, 106-107, 112, 114, 127, 164, 171, 194, 199, 203
Mathiez, Albert, 155
Matthiessen, Francis O., 133
McKay, Claude, 35, 87
McKinney, Ernest R., 89
Melville, Herman, 12-13, 131-138, 141, 144
Mendes, Alfred H., 32, 34, 36-37, 39-40

Michel-Ange, 23
Michelet, Jules, 77, 154, 163, 200
Mighty Sparrow (Slinger Francisco), 167
Milton, John, 46, 111, 145
Morrison, Toni, 138, 210
Mozart, Wolfgang A., 46
Murray, Henry, 133-134
Mussolini, Benito, 59, 63, 105
Myrdal, Gunnar, 94

Naipaul, V. S., 35, 178-179, 183, 185, 187-188
Naipaul, V. S., 186
Naoroji, Dadabhai, 44
Naville, Pierre, 55, 70
Nkrumah, Kwame, 160-165, 168, 171-175, 202-204
Nyerere, Julius K., 202-204

Orwell, George, 33, 57

Padmore, George, 27-28, 65-66, 71, 78, 160-161, 168, 190, 204
Paine, Freddy, 103, 151
Paine, Lyman, 103, 151
Pares, Richard, 189
Patterson, Orlando, 183, 205
Pétain, Philippe, 105
Philip, Michel M., 40
Phillips, Wendell, 95, 97
Platon, 14-15, 152-153, 158, 203
Poe, Edgar A., 132
Pouchkine, Alexandre, 175, 184
Pound, Ezra W. L., 187

Quarles, Benjamin A., 99

Ramchand, Kenneth, 20, 37
Ranjitsinhji, Jam S. S., 22
Rawick, George P., 103, 151, 195
Raynal (Abbé), Guillaume-Thomas, 71, 158
Reich, Wilhelm, 139
Reid, Victor S., 183, 187
Ricardo, David, 156
Rimbaud, Arthur, 191
Robeson, Paul L., 5, 68-69, 197
Robespierre, 155
Robinson, Cedric, 84
Rodin, Auguste, 45
Rodney, Walter A., 205-206
Romano, Paul, 107-108
Rosengarten, Frank, 15, 168
Rosmer, Alfred, 55
Rousseau, Jean-Jacques, 15, 156-157, 187, 191, 194, 203
Roy, M.N., 59
Russell, Bertrand A. W., 82

Saint-John Perse (Léger, Alexis), 187
Saintsbury, George, 23
Santayana, George E. B., 105
Sartre, Jean-Paul, 143, 150, 185
Schapiro, Meyer, 102
Scott, David, 145
Scott, Walter, 22
Sékou Touré, Ahmed, 173, 199
Sélassié, Haïlé, 64
Senghor, Léopold S., 67, 191
Shachtman, Max, 81, 102, 109
Shakespeare, William, 5, 12, 22, 36, 46, 68, 92, 137, 141-145, 185, 194, 198, 210
Shange, Ntozake, 210
Shaw, G. Bernard, 187
Shelley, Percy B., 23, 46, 123
Sismondi (de), Jean C. L., 156
Sitwell, Edith L., 46
Sobers, Garfield, 181
Sonthonax, Léger-Félicité, 76
Sophocle, 130, 142
Souvarine, Boris, 55-56, 58
Spencer, Harry, 49

Spengler, Oswald A. G., 47, 49-50, 72, 180
Spenser, Edmund, 23
St. Clair Drake, John G., 93
Staline, Joseph, 52, 55, 57-58, 134
Stanton, E. W., 181
Stevenson, Robert L., 22
Strachey, G. Lytton, 46
Sultan Galiev, Mirsaid, 59
Swift, Jonathan, 187

Tacite, 76
Tchang Kaï-chek, 195
Thackeray, William M., 22-23, 25, 31
Thomas, John J., 189-190
Thompson, E. P., 178, 209
Thompson, Lawrance R., 133
Thucydide, 23, 76
Tolstoï, Léon, 36, 130, 184
Tourgueniev, Ivan, 179, 184
Trotski, Léon, 49-50, 52, 54-58, 71-74, 76-77, 82-86, 95-96, 101-102, 104-105, 112, 115, 139, 150, 178, 193
Tubman, Harriet, 95

Vachell, Horace A., 23
Voltaire, 156

Walcott, Derek A., 37, 179, 186, 190
Walker, Alice M., 210
Wallace-Johnson, I.T.A., 63
Walton, Izaak, 179
Warburg, Fredric J., 33, 57, 70
Washington, Booker T., 200
Waters, Ethel, 95
Webb, Constance, 86, 91, 93, 95, 121-124, 128, 131-133, 139, 142-143, 211
Whitman, Walt, 132-133
Williams, Eric E., 27, 77, 97, 165-166, 169-171, 189
Williams, Henry S., 190
Williams, Raymond H., 150
Winter, Sylvia, 26
Woodson, Carter G., 96
Woolf, A. Virginia, 41, 46, 124
Woolf, Leonard S., 41
Worcester, Kent, 15
Wordsworth, William, 46, 123
Worrell, Frank M. M., 181, 198
Wright, Richard N., 92-94, 161, 168

Table des matières

Avant-propos 7
Pensée du mouvement, pensée en mouvement 7
Le pari biographique 12

1. L'enfant de Trinidad 17
De l'esclavage à la classe moyenne 17
Cricket et littérature : l'éducation d'un « intellectuel britannique » 20
À l'école de l'Empire : la race invisible 24

2. À la découverte du peuple antillais 31
Prémices d'une carrière littéraire : la vie des *barrack-yards* 31
The Beacon : culture et politique à Trinidad 36
Le capitaine Cipriani : vers l'autonomie des Antilles 40

3. Devenir marxiste en Angleterre 45
Nelson, Lancashire : la classe ouvrière anglaise 45
Une étoile montante du trotskisme 51
Pour la révolution mondiale 56

4. Préface à la révolution africaine **61**
Le mouvement panafricain londonien 61
Toussaint Louverture : histoire et tragédie 67
Les Jacobins noirs : faire de l'histoire pour faire l'histoire... 70

5. Sur la « question noire » aux États-Unis **81**
Un pionnier du « marxisme noir » 81
L'indépendance des luttes noires : politique et littérature... 88
Histoires révolutionnaires 94

6. La révolution américaine à venir **101**
Au-delà du trotskisme : sur le capitalisme d'État 101
L'autonomie des masses ouvrières 106
Hegel et la fin du parti d'avant-garde 112

7. La civilisation américaine ou la lutte pour le bonheur.... **121**
Amour, art et politique : la « question féminine » 121
Traduire le marxisme : sur les arts populaires américains... 126
Melville : le futur antérieur 131

8. Tragédie et démocratie **141**
L'art des masses : de Hollywood à Shakespeare 141
La révolution hongroise ou l'autoémancipation en acte..... 146
Chaque cuisinier peut gouverner 151

9. En route vers l'indépendance **159**
Le Ghana à l'avant-garde de la révolution mondiale..... 159
Retour au pays natal 165
Les dilemmes de l'émancipation en « pays arriéré » 171

10. La renaissance caribéenne **177**
Cricket : après l'empire 177
La culture des outsiders 183
Le décentrement de l'histoire 188

11. Professeur James 193
Marxiste toujours 193
Black Power 196
Postface au panafricanisme 201

Conclusion. Un héritage en partage 209
Bibliographie sélective 215
Index 219